

# Nous et l'Innocent

Essai / 1975

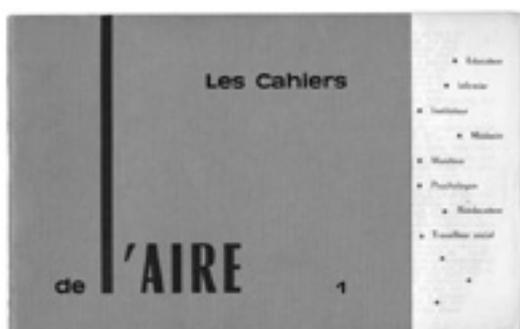


Ci-dessus :  
**Paradise Now**, la pièce  
 du Living Theater qui provoqua  
 un scandale au festival  
 d'Avignon en juillet 1968.  
 Archives départementales  
 du Val-de-Marne/fonds Ceméa

Au cours de l'été 1968, la propriété de Félix Guattari à Gourgas était devenue un lieu de ralliement pour les militants de mai et pour les festivaliers d'Avignon (parmi lesquels Julian Beck et Judith Malina, du *Living Theatre*). Deligny étouffait au milieu de l'euphorie « post68tarde », des AG, des fêtes et des « fumettes » (Jacques Lin). Il partit s'installer avec Any et Gisèle Durand, Vincent et Janmari, dans une maison du hameau de Graniers, à un kilomètre de là. Le hameau était isolé, entouré de vignes et surplombé de deux grandes dents de rochers, les « sœurs jumelles ». Guy et Marie-Rose Aubert quittèrent Gourgas en même temps que lui pour le petit village protestant de Monoblet, et Jacques Lin attendit septembre. Avec Yves et Michel C. il vécut dans la cave d'un paysan (dont il fait le récit dans *Nous et l'Innocent*), puis dans une magnanerie sans portes ni fenêtres prêtée par le propriétaire du domaine, en échange de travaux agricoles. Sans argent – il n'avait pas de quoi s'acheter des cigarettes –, Deligny écrivit quelques textes qu'il fit parvenir à Pierre Hirsch; celui-ci lui envoya mille francs par manuscrit. Mais il n'avait qu'une perspective: poursuivre la recherche commencée à Gourgas « autour » de Janmari. La recherche prit deux formes: l'écriture et le projet d'un réseau d'enfants autistes. Les premiers enfants furent

envoyés par Françoise Dolto, Maud Mannoni et Émile Monnerot, psychiatre à Marseille. Mannoni venait de créer l'école de Bonneuil. Dolto consultait au centre Étienne-Marcel, à Paris. Il existait encore peu de services de prise en charge de l'autisme infantile (l'hôpital Trousseau, La Salpêtrière, la Fondation Vallée, quelques IMP). Les institutions fermaient le temps des vacances scolaires. On envoyait les enfants dans les Cévennes chez Deligny.

Malgré ou à cause de son isolement, Deligny était resté la référence d'un groupe de travailleurs sociaux installés dans la région (entre Nîmes, Alès et Montpellier), et décidés à mener une recherche contre l'immobilisme institutionnel dans les milieux de l'éducation spécialisée et de la pédopsychiatrie. Leur première initiative fut la création d'une association, l'Aire, assortie d'une publication modeste inspirée par les *Cahiers de la Fgéri*: récits de cas, débats, pamphlets, croquis et dessins d'enfants. *Les Cahiers de l'Aire* publièrent quatorze numéros en trois ans. Deligny parraina le projet, signa l'éditorial du



premier numéro (mai 1969) et écrivit plusieurs textes courts. Le premier, «Un pavé de bois. Chronique d'une recherche qui peut devenir la vôtre», décrivait un objet indéfini et inutile, fabriqué par lui («creusé à la gouge dans un pavé de chêne de soixante centimètres de long sur cinquante de large et douze d'épaisseur») à partir du signe en O mal fermé des autistes: un jeu à jouer avec

des «mappes», sortes de dés sans chiffres<sup>1</sup>. Le jeu était à vendre à Graniers. Dans le numéro 5 des *Cahiers de l'Aire* (septembre 1970), Deligny mentionnait la création d'une nouvelle association, Les Neumes, destinée à signaler l'existence de la tentative. Le texte de présentation utilisait un réseau de métaphores qui replaçait une fois de plus la recherche dans la langue<sup>2</sup>. Dans les premiers numéros, Jacques Lin faisait le récit de sa vie d'ex-ouvrier avec Janmari l'enfant autiste. Jacques Allaire, membre de l'Aire et des Neumes, était éducateur dans un institut pour enfants sourds à Saint-Hyppolite-du-Fort quand il rendit visite en 1967 à Deligny. Sans participer directement à la vie du réseau, il en fut l'une des figures maîtresses, ouverte sur l'extérieur et veillant à la survie matérielle de l'organisation. De cette rencontre naquit une amitié qui dura jusqu'à la mort de Deligny.

Au printemps 1969, Jacques Lin avait installé un campement dans l'île d'en bas, un ravin en contrebas de Graniers. Il y passa l'été avec quatre enfants autistes. Un ensemble de photographies a laissé une trace de ce qui fut la première *aire de séjour*. L'installation est plus que sommaire. Sur une surface réduite, le campement se compose en tout et pour tout d'un abri appuyé contre un mur de pierre et couvert d'une bâche, et de quelques espaces vides délimités par des piquets. Le sol en terre est encombré de pierres, de seaux, de paniers, de boîtes de conserve et de cuveaux en bois. Des casseroles et des vêtements sont suspendus aux branches. Le désordre reflète la précarité et l'inexpérience de Jacques Lin plus qu'un quelconque laisser-aller. C'est l'été,

À gauche:  
Les Cahiers de l'Aire, n° 1,  
mai 1969.  
© Association Aires-Lien

À droite:  
Présentation par Deligny  
de l'association Les Neumes,  
avril 1970.

1. *Les Cahiers de l'Aire*, n° 1, mai 1969, p. 16-20. Les textes de Deligny parus dans *Les Cahiers de l'Aire* sont repris dans *Deligny et les tentatives de prise en charge des enfants fous. L'aventure de l'aire (1968-1973)*, dir. Pierre Boiral, Georges Bourdoul, Jean Milhau, Toulouse, Érès, 2007.

2. Voir «Les Neumes»; ci-contre.

## les neumes

avril 70

Dans notre univers cadastré sous le signe de la propriété, le lieu pour lequel nous vous demandons votre mise sera celui où seront accueillis des enfants psychotiques et où parviendront les échos de ce qu'il en advient de ces enfants effolés que nous nous efforçons d'aider à vivre hors des lieux prévus pour ces malades qu'ils paraissent être.

Lors de ces trois dernières années, nous avons tissé dans les Cévennes un petit réseau de maisons et de "territoires" dont le lieu de coordination est à créer maintenant.

Nous avons choisi notre mot. Nous ne demandons pas une obole, nous ne parlons pas d'impôt et nous n'offrons pas d'actions.. Il s'agit bien d'une mise dans un pari qui n'en finit pas d'être perdu et qui n'en finit pas d'être gagné.

Que les enfants en séjour soient psychotiques, arriérés ou caractériels, notre pari est qu'ils peuvent échapper aux symptômes qu'ils présentent comme on échappe à des gardiens dont il faut surprendre la vigilance et qu'il faut sans cesse dérouter.

Les N E U M E S dont nous avons fait le nom de notre organisme est un mot que nous avons été chercher au fin-fond du Moyen-Age, au temps des armures, et, dans l'armure, il y avait un homme. Dans les symptômes, il y a un enfant qu'il faudrait faire sortir de là-dedans. A quels signes va-t'il répondre, signes venant de cet "entre nous" dont la parole rend compte et qu'elle détermine, mais la parole toute faite, l'enfant effolé ne l'entend pas. Elle ne lui dit rien et il ne la prend pas.

Et de même qu'avant la découverte de la portée et des clefs pour noter la musique, les neumes aidaient la mémoire à retrouver mélodies et mélodies, ce que nous cherchons, hors les clefs et les portées de la parole toute faite, ce sont les signes qui permettraient de garder une certaine mémoire de ce qui, venant de nous, a attiré l'enfant présumé fou hors de l'armure qui est de mise pour ce combat sans issue dans lequel il s'est enfermé.

Cette ligne de recherche, hors les portées, les clefs et les notes, n'en finit pas d'hésiter, de se rompre et de se reprendre, comme n'en finit pas d'être perdu et d'être gagné le pari contre l'instituté dans lequel nous vous proposons de miser.

la lumière est très forte. Un chêne en bordure de l'aire ménage une étroite zone d'ombre. François D., une dizaine d'années, vêtu d'un survêtement trop grand, est assis sur une pierre; le corps arqué vers l'arrière, la tête renversée et la bouche grande ouverte, il gonfle le ventre en émettant un son continu (qui lui valut le surnom de « Cornemuse »); il garde le contact avec l'axe de son corps par l'intermédiaire d'un long gourdin (fabriqué pour lui par Jacques Lin) qu'il tient devant lui, planté verticalement dans le sol. Tout près de lui, Janmari l'ignore; accroupi, il flaire une cafetière avant d'aller en verser le contenu dans une bassine. L'image



de *Ce Gamin, là* (la première du film) qui le montre captivé par une petite boule d'argile a été prise à l'île d'en bas. La différence est déjà nette entre ses attitudes, concentrées dans des gestes précis, et les stéréotypées dispersées des autres enfants. Cette première installation, vécue à quelques centaines de mètres de lui sans qu'il s'y rendît jamais, fut celle à partir de laquelle Deligny pensa le réseau, l'organisation spatiale des aires de séjour et les cartes. Quelques mois plus tard Jacques Lin déménageait au Serret, dans un autre campement qui fut maintenu jusqu'en 1986. Le Serret fut, en grand et en plus maîtrisé, la réplique de l'île d'en bas et le laboratoire du réseau.

En 1963, Émile Copfermann avait été secrétaire de rédaction de la revue *Partisans* éditée par François Maspero. En 1967, il avait demandé à Deligny un texte sur La Grande Cordée; en 1969, il publia des extraits des *Vagabonds efficaces*, dans la perspective de le rééditer intégralement, ce qu'il fit un an plus tard. Copfermann fut donc le premier éditeur auquel Deligny fit part de ses projets. En novembre 1969, il lui écrivit une série de lettres programmatiques. Dans la première, Deligny rendait ses premières conclusions de l'expérience de l'île d'en bas: « Cet été, il nous est donc arrivé de prendre en séjour une petite dizaine d'enfants psychotiques de neuf à onze ans, gravement touchés<sup>3</sup>. Même position que lors de La Grande Cordée mais à l'échelle de ces gamins-là: un petit réseau de territoires. Il s'agissait d'enfants suivis pour la plupart par Maud Mannoni. Ce qu'il en est advenu fait une belle faille dans l'institution. Pour pouvoir persister dans ce travail qui repose sur deux idées: le séjour (différent de l'observation et du placement) et l'ailleurs (sacrée notion quand on y regarde de plus près), il faudra sans doute que je publie un compte rendu de cette tentative et cela, dans les mois qui viennent. Il y aurait des photos, des dessins

Ci-dessus et page de droite:  
L'île d'en bas, été 1969.  
François D. et Janmari.

© Henri Cassanas - Archives Gisèle Durand  
et Jacques Lin

3. Deligny parle d'une dizaine d'enfants: Guy et Marie-Rose Aubert, installés à Monoblet avant de déménager au Palais, avaient également reçu quelques enfants dès l'été 1969.



et des tas d'idées de recherche dans un domaine où la garderie parfumée de la psychanalyse n'attrape guère autre chose que sa propre queue. Je ne crois pas que Maspero éditerait?<sup>4</sup> Dans une autre lettre, il inventoriait ses livres en cours. Le premier, *Enfants à part en séjour ailleurs*, était « un petit document [...] pour avertir de ce que je tente depuis Mai 68 ». Il y comparait « l'organisme » de la tentative aux nouveaux-nés esquimaux auxquels étaient transmis à la naissance le nom et l'expérience de l'ancêtre mort (les « tentatives antérieures non pas échouées mais perdues »), une « âme-nom » et une « âme-vie » en attente d'« âmes-articulations » (les « trajets et maniers »), pour s'y retrouver dans un « milieu » qu'il comparait au « plancton »<sup>5</sup>. Un deuxième livre en cours, *Les Roustes*, annonçait par son thème le conte de *La Voix du fleuve*. Dans le troisième, *Signe d'O*, Deligny formulait son approche, théorique, pratique et antipsychanalytique du signe dans la vacance du langage: « Grâce aux psychotiques, ce que je cherche c'est qu'un milieu élabore, grâce aux objets familiers, un véritable langage, les objets devenant signes, c'est-à-dire dérivant de leur statut d'objet et de leur fonction d'usage. Cette dérive du signal qui devient signe à condition que le dit milieu n'aie rien à foutre de la Norme et se structure pour ainsi dire en fonction des enfants là présents, pourrait rafraîchir la vieille souche un peu racornie de la "position" libertaire, mettant ainsi en cause la référence, la révérence de la psychanalyse envers la civilisation et ses "progrès".<sup>6</sup> »

La revue *Partisans* publia en 1972 un numéro intitulé « Folie pour folie »<sup>7</sup>, qui faisait suite à la parution du livre de Roger Gentis, *Les Murs de l'asile*<sup>8</sup>. Deligny n'y écrivit pas, preuve qu'il se tenait à l'écart de ces problématiques et du courant de l'antipsychiatrie dont les éditions François Maspero furent l'une des tribunes, via Émile Copfermann. L'appel à la prise de parole des patients schizophrènes et des infirmiers (« Le langage de la psychiatrie doit maintenant s'élargir, la psychiatrie doit à l'avenir être faite par tous.<sup>9</sup> ») et la critique de la hiérarchie médicale inscrivaient en creux la singularité du projet de Deligny, son orientation plus ethnographique et philosophique que psychiatrique. Il ne commenta pas le numéro mais publia quelques mois plus tard, en guise de

4. Lettre à Émile Copfermann de novembre 1969.

5. Propos tirés du texte de présentation d'« Enfants à part, en séjour ailleurs », accompagnant une autre lettre de Deligny à Copfermann datée de 1969.

6. *Ibid.*

7. « Folie pour folie », *Partisans*, n° 62-63, nov.-fév. 1972.

8. Roger Gentis, *Les Murs de l'asile*, Paris, François Maspero, 1970.

9. Présentation de « Folie pour folie » par Roger Gentis et Horace Torrubiá, *op. cit.*, p. 4.

réponse, et toujours dans *Partisans*, un texte intitulé «Lignes d'erre. Chronique d'une tentative»<sup>10</sup>. L'année suivante, le mensuel écologique *La Gueule ouverte* rendit compte d'une visite à Deligny de deux des rédacteurs, Émile Prémillieu et Isabelle Soulié. La description était paradisiaque (les Cévennes, les sources,



le droit à être fou, la «prestance magnifique» du «maître de maison») et l'article donnait l'adresse d'Alain Cazuc (permanent du réseau depuis 1972) à qui voulait s'y rendre. Deligny proposa une mise au point et demanda à Jacques Lin d'y répondre par une variante du récit de sa vie avec Janmari à Gourgas<sup>11</sup> (paru d'abord dans *Les Cahiers de l'aire*).

Jeune philosophe (il préparait une thèse avec Georges Canguilhem), «parachuté» assistant de sociologie à l'université Lumière Lyon II après Mai 68, Isaac Joseph se trouvait à l'époque partagé entre des intérêts scientifiques, les actions militantes de la Gauche prolétarienne et du Groupe d'information sur les prisons (le GIP, créé par Michel Foucault en 1971), et une attention critique aux applications de la psychanalyse. «Je naviguais

dans les mêmes eaux que Robert Castel. Il y avait une rupture à faire avec le lacanisme. *L'Anti-Œdipe* venait de paraître.<sup>12</sup>» La pensée de Deligny lui ouvrit des perspectives sur ce que signifiaient la création d'un «milieu», une pratique concrète de l'espace et une approche libertaire du communisme. Isaac Joseph fut l'un des premiers à prendre la mesure de la place de l'écriture dans la création du réseau, et le seul qui réussît à ouvrir une brèche –par les questions, les relances, la recherche de nouveaux interlocuteurs, en somme le travail éditorial– dans le monologue de Deligny<sup>13</sup>.

C'est pour se faire une idée plus précise de la vogue des communautés thérapeutiques qu'Isaac Joseph se rendit avec Claude Jaget dans les Cévennes, en 1974. Après leur visite à Deligny, ils publièrent dans *Libération* (l'édition du 10 mai) un quatre pages illustré de photographies et de cartes, et titré en très gros caractères: «La tentative de F. Deligny. Le droit au silence – Et si on la fermait!» La synthèse était efficace et juste (sauf pour ce qui concerne la référence à Maud Mannoni et à Bruno Bettelheim). Les quatre pages furent à l'origine d'une collaboration de plusieurs années entre Isaac Joseph et Deligny, de la publication de deux livres, *Nous et l'Innocent* et *Le Croire et le Craindre*, et de trois numéros spéciaux de la revue *Recherches*, les «Cahiers de l'Immuable». Cette période d'intense production (pendant laquelle se tourne également *Ce Gamin, là*) correspond aux années les plus actives du réseau, 1974-1978: sept lieux, fermes ou campements, sont tenus par une dizaine d'adultes permanents assistés par des stagiaires (qui furent jusqu'à une quarantaine certains étés, campant en marge des aires de séjour); les enfants, hormis les

À gauche:  
*La Gueule ouverte*, n° 12,  
octobre 1973.  
© Éditions du Square

À droite:  
*Libération*, 10 mai 1974.  
Première page du reportage  
d'Isaac Joseph et Claude Jaget.  
© Libération

10. «Lignes d'erre. Chronique d'une tentative», *Partisans*, n° 65, mai-juin 1972. Repris dans *Nous et l'Innocent*, Paris, François Maspero, 1975, p. 105 sq; *infra*, p. 774 sq.

11. Isabelle Soulié, «Une vie de chien», *La Gueule ouverte*, n° 9, juil. 1973; Fernand Deligny et Jacques Lin, «Le moindre geste peut faire signe», 1 et 2, *La Gueule ouverte* n°s 10 et 11, août et sept. 1973.

12. Entretien du 16 novembre 1998 avec l'auteur. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972; Robert Castel, *Le Psychanalyste*, Paris, François Maspero, 1973.

13. Isaac Joseph reconnaissait volontiers l'influence de la pensée de Deligny sur sa manière d'aborder la sociologie urbaine (qui fut son domaine de recherche à partir des années 1980) et en particulier «la pensée de l'infinif, celle de la conjonction et de la sociabilité qui passait par la parole publique plutôt que par le dialogue intersubjectif, en privilégiant l'action sur l'acteur». Entretien du 16 novembre 1998 avec l'auteur.

14. *Nous et l'Innocent*, *op. cit.*, p. 69; *infra*, p. 722.



trois autistes à demeure, Janmari, Christophe B. et Gilles T., sont entre vingt et trente à chaque saison. Deligny fait l'objet de sollicitations constantes de la part de psychiatres-psychanalystes, d'éducateurs, d'intellectuels, de journalistes (presse et radio). La période correspond également aux années les plus expérimentales, pendant lesquelles il inventa et mit au point la pratique des cartes et un début de recherche sur l'image. Aux années 1970, enfin, fascinés par le retour à la terre, la folie, l'art brut et l'illusion communautaire. *Nous et l'Innocent* fut pensé d'abord et avant tout comme le moyen de dissiper ce que Deligny appelait un « mirage ».

*Nous et l'Innocent*, dont Émile Copfermann proposa à Isaac Joseph la responsabilité du travail éditorial, se situe dans le droit fil des *Vagabonds efficaces*. Le ton de la revendication est le même. Deligny reprend les récits d'Armentières en réunissant sous la même bannière la « cause commune avec ces enfants fous<sup>14</sup> » et celle des caractériels psychotiques et délinquants de l'asile: « À vrai dire cet ILS là m'est proche depuis longtemps. Depuis 1933. C'était l'asile. Ils étaient

15. *Ibid.*, p. 23; *infra*, p. 694.

16. *Ibid.*, p. 17; *infra*, p. 691.

17. Dans un article paru dans *France-Nouvelle* (mensuel du Parti communiste) en 1975, la psychanalyste Jacqueline Lanouzière avait lancé un appel aux pouvoirs publics en faveur de la tentative. Deligny répondit fermement (dans la même revue) qu'il n'avait aucun compte à leur rendre.

18. Légende de la première photographie de *Nous et l'Innocent*, *op. cit.*, n.p.; *infra*, p. 726.

là, quelques centaines d'enfants...<sup>15</sup> » Vivre en « présence proche », formule dont il désigna les permanents en charge des autistes, était déjà la tâche qu'il avait confiée aux membres de La Grande Cordée. « [...] il s'agissait, cette fois-ci, à partir de la vacance du langage vécue par ces enfants-là, de tenter de voir jusqu'où nous institue l'usage invétéré d'un langage qui nous fait ce que nous sommes, autrement dit de considérer le langage à partir de la "position" d'un enfant mutique comme on peut "voir" la justice – ce qu'il en est de – "de la fenêtre" d'un gamin délinquant.<sup>16</sup> » Pour « voir » le langage du point de vue d'un enfant mutique, Deligny se donna un territoire, un territoire physique et expérimental entièrement à créer, sans attache institutionnelle<sup>17</sup>. « Les vagues érodées de la chaîne hercynienne<sup>18</sup> » étaient potentiellement infinies. Voir supposait un espace à cette échelle, où aménager des lieux, des repères et une possible conjonction entre adultes, enfants et choses. Voir demandait

du silence, loin de l'agitation de la cause collective. Deligny abandonna toutes les formes de militantisme, y compris les plus proches, géographiquement. Les événements du Larzac avaient commencé en 1971 à quelques dizaines de kilomètres de Graniers. Il n'y fit qu'une allusion, à propos des avions qui lui passaient au-dessus de la tête.

*Nous et l'Innocent* est constitué de fragments – textes courts, articles, correspondance, photographies, cartes – choisis par Isaac Joseph dans l'énorme production littéraire de Deligny. Son écriture a changé. Les phrases courtes, aphoristiques, enchaînent brusquement avec de très longues phrases interrompues par des incises, ou au contraire agrégatives, soulignées d'italiques, martelées de majuscules. Le recours à l'étymologie est fréquent. Pour adapter métaphoriquement le langage au non-langage de l'autisme, et le sujet parlant au mode d'être de l'autiste, Deligny utilise l'infinitif. Il substantive le « tracer », le « repérer », le « balancer » (plus tard il invente les mots « silencer », « communer », « camérer »). Il élimine la personne et ses formes conjuguées ou réflexives : je, celui ou celle qui parle, et il ou elle, celui ou celle dont on parle en son absence ; le « ce » démonstratif remplace le « se » qui se retourne sur soi. L'infinitif supprime l'histoire (le cas) et le futur (le projet thérapeutique), ne laissant que le lieu de l'Y être. L'écoute trébuche sur ces mots comme sur des pierres. Cette nouvelle langue se concrétise dans de nouveaux caractères projetés dans la cartographie des « lignes d'erre » ; l'écriture-trace signale la position du « radeau » dans l'espace et le temps : « Si le regard n'a pas dans l'œil, si je peux dire, un cadran solaire entrevu un jour, il ne verra pas l'ombre tourner autour de la pierre. Ce qui permet de prévoir le mouvement de l'ombre, donc de le voir, ce sont les caractères inscrits sur l'aire. C'est pourquoi nous faisons des cartes. Quelques caractères nous aident à voir ce que le radeau serait bien en peine de percevoir : la dérive du radeau.<sup>19</sup> » Deligny est à Graniers, enfermé dans son atelier-bureau. Il a des *visions*. Les cartes sont l'instrument (un télescope) de ses projections cosmologiques ; elles relient son écriture aux aires de séjour.

Les légendes (placées en vis-à-vis des images dans le cahier central) mettent en évidence la « nouvelle » écriture de Deligny. La graphie manuscrite est fine, arachnéenne, et les aphorismes composés dans la page à la manière de poèmes. Les mots concrets, voire triviaux – mains, pain, éplucher, ragoût, l'eau, la peau, le doigt, le dé, la pierre – sont directement tirés du « coutumier » et des premières photographies publiées de la tentative<sup>20</sup>. Elles furent prises par Alain Cazuc, photographe et permanent du réseau depuis 1972, et par Thierry Boccon-Gibod, photojournaliste professionnel dont Deligny avait



Ci-dessus :  
Janmari et Deligny, Graniers,  
1973-1974.

© Thierry Boccon-Gibod

19. *Nous et l'Innocent*,  
*op. cit.*, p. 35 ; *infra*, p. 703.

20. Deux images avaient parues  
dans *La Gueule ouverte*, n° 10,  
août 1973, p. 14 ; n° 11, sept. 1973,  
p. 16.

accepté la présence à la condition qu'il vive quelque temps au Serret. Parmi la centaine d'images, Deligny sélectionna pour le livre les plus descriptives, mais également les plus pacifiées. On entre dans le cahier d'images par la préhistoire, on y circule dans un Moyen Âge ordonné et silencieux, réglé par les gestes de l'artisanat et du don, près du sol et des pierres, hors toute transcendance. L'une des images a été prise dans l'atelier des cartes<sup>21</sup>. Au premier plan, Deligny et Janmari, debout devant un grand tracé posé sur un chevalet. Le tracé les dépasse en taille. Janmari – il a dix-neuf ou vingt ans à l'époque mais en paraît quatorze – a la tête baissée, ses cheveux noirs coupés au bol lui tombent en frange raide sur le front; d'un geste suspendu, il retient ses mains à hauteur de sa poitrine. Ses épaules marquent une légère tension, comme s'il cherchait à se soustraire. Deligny est près de lui, de profil. Il porte une grande cape qui évoque un moine franciscain, ou le mendiant du *Vielleur au chien* de Georges de La Tour (conservé au musée – ancien Mont de Piété – de Bergues, sa ville natale). Il tend des pastels à Janmari.



Les mains sont très visibles dans les photographies de *Nous et l'Innocent*. Mains au travail, à l'épluchage des pommes de terre, au four à pain, à la vannerie, mains tendues, mains derrière le dos, jeux de doigts, mains dans l'assiette; mains employées ou inemployées, engagées dans l'agir ou dans «la toile industrielle des usages<sup>22</sup>». Industrielles donc, et démultipliées dans un réseau de métaphores. Deligny voyait sa main («petit être inverbal<sup>23</sup>») greffée à celle de Janmari, son écriture enregistrant les rythmes de ses stéréotypies, lui empruntant ses déplacements enchaînés, ses tournoiements, ses embardées. «Les mains sont les premières compagnes de l'être humain, ni mâles ni femelles et les deux à la fois, à la fois une et nombreuses par les doigts, présence proche et permanente, marionnettes et outils; dans leur existence même se trouve cet aiguillage vers les lignes surchargées de la parole et vers cette écriture en marge, voie désertée, ensablée, ensevelie, perdue peut-être à tout jamais.<sup>24</sup>»

La dernière photographie de *Nous et l'Innocent* montre Janmari prêt à lancer un grand dé en bois dans un évier en pierre. À partir de ses spéculations sur le hasard et le 421, Deligny avait inventé un chevêtre: au cours de ses trajets

À droite:  
Georges de La Tour,  
*Le Vielleur au chien*, vers 1620,  
huile sur toile, 186 x 120 cm.  
© Musée du Mont de Piété – Bergues

21. Cette photographie, reproduite page de gauche, figure dans le cahier central de *Nous et l'Innocent*.

22. *Nous et l'Innocent*, op. cit., p. 65; infra, p. 720.

23. *Ibid.*, p. 75; infra, p. 756.

24. *Ibid.*, p. 74; infra, p. 756.

dans le hameau, Janmari faisait un détour par l'évier (posé au pied d'un chêne), sortait le dé du sac suspendu à une branche et le lançait dans la vasque; le geste était repris plusieurs fois d'affilée; le dé ayant achevé sa course, Janmari le replaçait dans le sac et repartait. Deligny attendait du geste de Janmari qu'il impulse, selon le «résultat» du lancer de dé, un trajet différent de celui qu'il avait coutume de parcourir. La mise en scène était l'application d'un pur concept; le détour par le «dé à décider» prit place comme n'importe quel chevêtre dans la toile des trajets a-conscients de Janmari, sans réussir à la «trouer»: «Ce que je veux dire, c'est que l'enfant fou, ce grément hors la personne, cette toile filée par cette araignée qu'en l'occurrence chacun de nous se met à être, cette tapisserie ornée et retenue là et là par des objets dont certains le sont pour nous comme pour lui, il arrive qu'il se mette à la tisser de ses propres gestes, il arrive aussi qu'il la traverse, qu'il l'échancre comme le ferait un insecte trop gros pour la toile patiente et que son élan vient

trouer.<sup>25</sup>» Deligny parlait peu du corps des enfants indépendamment des gestes agis dans l'espace. Il remplaçait la notion de corps propre par celle spécifique et spatiale de «corps commun». Le corps commun, l'espèce, apparaissait sur le fond des rituels, ou dans l'émoi d'un enfant possédé par l'éclat de l'eau ou les «retrouvailles» avec un lieu ou une chose. Deligny souligna la parenté des manifestations d'émoi de Janmari avec les gestes religieux: «À genoux, il s'y mettait, et les attitudes qui lui venaient étaient identiques à celles que des peuplades innombrables ont prises et prennent au moment de la prière.<sup>26</sup>»



Deligny défendit la tentative par l'écran de cette langue et de ces pratiques apparemment ésotériques. Il cultiva cette image d'inspiré, étranger aux considérations cliniques. Sa correspondance avec les psychiatres-psychanalystes ou avec les parents rétablit une part de la réalité. *Nous et l'Innocent* reproduit quelques lettres adressées aux parents de Marie-

Pierre B. L'écriture ne change pas, enchaînant sur le même ton observations factuelles et réflexions abstraites à propos du langage. Deligny décrit les scènes quotidiennes vécues par l'enfant avec Janmari ou Gisèle et Any Durand, les infimes changements, l'apaisement progressif. Il répète ne rien vouloir connaître de son passé («Pas d'histoires. Pas de "cas".<sup>27</sup>»). Il revient sans cesse à l'espace, à l'importance des repères. Choses, gestes, présences. «Le corps, un corps proche peut faire repère.<sup>28</sup>» Faire repère sans solliciter. Les présences proches ne doivent pas l'être trop.

À gauche:  
Marie-Pierre B. et François D.,  
Le Serret, 1973-1974.  
© Thierry Boccon-Gibod

25. *Ibid.*, p. 65; *infra*, p. 719-720.

26. *Ibid.*, p. 125; *infra*, p. 787.

27. *Ibid.*, p. 112; *infra*, p. 779.

28. *Ibid.*, p. 97; *infra*, p. 771.

À droite:  
Marie-Pierre B. et Jacques Lin,  
1973-1974.

© Thierry Boccon-Gibod

29. Dans une lettre datée du 16 décembre 1971, Deligny fait part à Françoise Dolto de l'embarras des parents de Charles D. à ce propos. Ceux-ci lui écrivent: «Madame Dolto le verrait bien rester ici. MAIS c'est la rentrée à Bonneuil. Que faire?» (Archives Françoise Dolto.)

30. *Nous et l'Innocent*, op. cit., p. 18; *infra*, p. 692.

31. Lettre à Françoise Dolto du 16 février 1972.

32. *Ibid.*

33. François Mauchamp, membre du réseau, avait conduit Dominique de Lyon à Gand. Il a rapporté ses propos à Françoise Dolto dans une lettre datée du 10 mars 1972.

34. Maud Mannoni a détruit l'ensemble de sa correspondance à propos de ses patients enfants; celle avec Deligny, mais également celle avec D.W. Winnicott, Jacques Lacan et d'autres psychiatres-psychanalystes. Les archives Françoise Dolto conservent une lettre extrêmement virulente de Mannoni adressée à Françoise Dolto au sujet de Deligny.

35. Propos de Deligny rapportés par Isaac Joseph au cours d'un entretien avec l'auteur le 16 novembre 1998.

Marie-Pierre était une patiente de Françoise Dolto. Elle fit des séjours réguliers dans les Cévennes entre février 1972 et août 1974. Comme d'autres, elle ne vint qu'aux périodes de vacances scolaires<sup>29</sup>. Deligny se plaignit de ces intermittences, de la confusion du réseau avec un «Club quasi méditerranéen<sup>30</sup>». Dans une lettre à Françoise Dolto, il fit part de ses difficultés avec la Direction départementale de l'action sanitaire et sociale (Ddass). La Ddass recevait entre dix et vingt demandes par mois et les détournait sous le prétexte que les conditions d'hébergement du réseau n'y étaient pas «normales». Il en profita pour rappeler ses exigences: les enfants devaient avoir entre trois et neuf ou dix ans; être «hors parole»; les frais étaient de quarante francs par jour; les séjours pouvaient durer entre trois et quatre mois, répartis en trois ou quatre fois dans l'année. Il parlait de «petite guérilla». Il comptait «vietnamiser» la tentative, disséminer les aires de séjour pour échapper au contrôle<sup>31</sup>. Les projets d'extension à Aix-en-Provence, Marseille, Montpellier, en Belgique, l'occupaient également. Dominique (l'adolescent du *Cas Dominique* qui vécut un temps dans le réseau), était directement concerné; Deligny mentionnait son départ chez Jacques Dhænens, céramiste à Gand, qui assurait en Belgique «un petit ensemble<sup>32</sup>». Dans le trajet en voiture qui le conduisait de Lyon à Gand, l'adolescent avait parlé du *Cuirassé Potemkine*. Il avait comparé Monoblet au cuirassé et avait ajouté: «Les éducateurs creusent le trou, Deligny, lui, le rebouche.<sup>33</sup>» Le conflit ouvert avec Maud Mannoni à propos de Bonneuil éclata au moment de l'incendie accidentel survenu au Palais le 1<sup>er</sup> avril 1974, dans lequel périrent deux enfants dont l'un de ses patients. Aucune poursuite judiciaire ne fut engagée. Les familles, les psychiatres, la Ddass, la municipalité prirent la défense de Deligny. Mannoni fut la seule à vouloir attiser le drame<sup>34</sup>.

Deligny vivait à Graniers, penché sur son écritoire; seul, avec Janmari et Gisèle Durand, devenue sa compagne après le départ d'Any et de Vincent. Loin des territoires dans lesquels les membres du réseau vérifiaient au prix d'un certain épuisement les données de sa recherche. Aux accusations du caractère non démocratique de la tentative, Deligny répondait que «la tentative n'était pas un forum de discussion, que toute concertation aurait reproduit de l'institution et qu'il préférait le coutumier à la parole<sup>35</sup>». Quelles qu'en soient les raisons (historiques, existentielles), les «présences proches» avaient accepté ce contrat, certains à vie et d'autres temporairement. Dans



la légende de l'une des images de *Nous et l'Innocent*, Deligny parle d'«indigènes» à propos de Jacques Lin et Guy Aubert; accroupis contre un muret de pierres, ils ressemblent à ce qu'ils avaient voulu être, l'un berger, l'autre paysan. Les cartes étaient aux yeux d'Isaac Joseph «un écho atténué et esthétisé du travail de présence avec les enfants<sup>36</sup>». La transcription des lignes d'erre ne concernait que très indirectement les autistes; elle s'adressait aux adultes, à leur capacité d'y voir un territoire commun sans sujets ni langage; de s'y voir, dépris d'eux-mêmes.

■  
S.A.T.

36. Isaac Joseph, au cours de l'entretien du 16 novembre 1998.

**nous et  
l'innocent  
par  
fernand  
deligny**

**malgré tout**

**françois maspero**

Couverture de l'édition originale, 1975

*Textes choisis et présentés  
par Isaac Joseph*

Le 7 décembre 1974

À Émile Copfermann

Un coup de téléphone d'Isaac Joseph me fait dire que tu demandes le feu vert pour que paraisse *Nous et l'Innocent*, pages qu'il a triées dans le tas disparate d'écrits et de dit-sur-le moment que j'avais mis au rebut, rebuté moi-même par la difficulté ruminée, insurmontable, infranchissable, de faire part de cette démarche dont un gamin autiste, jumeau décalé dans le temps d'un certain Victor dit de l'Aveyron, est le témoin de première main.

*Les Vagabonds efficaces* étaient un tract. Je savais bien à qui je l'adressais. Écrivant, je faisais vibrer des cordes que je connaissais pour les avoir perçues, vibrantes. Je ne disais pas autre chose que ce que ces fibres-là racontaient et racontent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes.

Tu m'as reproché de ne pas écrire à nouveau, de ne pas le livrer, ce livre qui en ricocherait de ces *Vagabonds* édités et réédités, preuve qu'ils l'étaient toujours, lus. Ce livre de cette fois-ci, je m'y suis mis et remis, à l'écrire. Et ma copie, je ne l'ai pas remise. Je pérorais. L'histoire, la dérive de ce mot-là te dira la mienne. « PÉRORER. – Plaider, exposer jusqu'au bout. – Discourir, parler d'une manière prétentieuse, avec emphase. »

Je parlais pour plaider leur cause, à ces enfants dits psychotiques, et l'emphase s'en mêlait, l'emphysème, enfin cette infiltration du langage dans ce qui ne le regarde pas. Je pérorais, rien d'autre.

Imagine ce qu'il peut en être d'un individu doué, par culture, d'un verbe d'artifice, ce mot-là ferait-il penser aux feux, dont le voisin tout proche et quasiment intime s'en fout éperdument de ce verbe-là comme de tout autre et vit la vacance de son usage, innocent en quelque sorte de ses effets conscients et inconscients. Voilà ce qu'il en est de moi à Graniers, lieu parmi d'autres de ce réseau où viennent vivre des enfants psychotiques dont l'autisme est intermittent.

Puisque ce gamin-là ne s'y décidait pas à faire comme nous et moi, je veux dire à jacter, j'étais porté, pour rester dans le vrai, à remettre copie blanche comme je l'avais fait, de manière réitérée, vers les années trente et suivantes, alors que je l'étais, étudiant, et en psychologie, par-dessus le marché. De quel marché s'agissait-il en l'occurrence ?

Certes, je n'ai pas été jusqu'à m'y laisser prendre, corps et âme, au rythme de ce balancer qui lui advient, ici ou là, dans les intervalles de ce coutumier devenu nôtre. J'y ai délégué ma main à tracer ce qu'il en advient de cette ligne dite d'erre lorsqu'il s'avère que ses gestes et trajets nous échappent, je veux dire échappent à ce nous autres-là, consciencieux.

De l'inconscient même, « concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet » (Lacan, *Écrits*), je m'en suis détourné pour prendre une tout autre piste envers laquelle le langage est en échec.

TRACER-TRANSCRIRE est devenu pour nous une *pratique* qui nous mène à la recherche d'un certain « nous » dont je (me) dis qu'il n'est sans doute pas de même nature que celle qui nous est conférée par l'usage invétéré du verbe.

Se met en place ici cet atelier qui permettrait que nous arrivions à en faire part des aspects insolites de ce « nous » qui n'a point le sujet pour pôle, ni la personne.

C'est pourquoi je peux le donner, et presque volontiers, le feu vert qui m'est demandé pour que paraisse ce livre fait des tours et détours d'une manière d'écrire et de penser qui fut la mienne ces temps derniers, certain que je suis de retrouver ses outrances et errements aux prises avec cette brèche que maintiendront ouvertes les « cartes » de maintenant.

Amitiés.

## Un avertissement d'Isaac Joseph

*Au printemps 1974, avec Claude Jaget et pour une enquête qui devait paraître dans Libération, je suis descendu dans les Cévennes. Mes attaches avec le problème des enfants autistes était jusque-là universitaires ou livresques, et rien ne me permettait de prévoir que le réseau Deligny allait être autre chose qu'un relais ou une étape parmi d'autres dans ce Tour de France des tentatives de vie à l'écart des institutions psychiatriques que nous projetions alors.*

*Au vu et au su de ce qui se faisait là-bas je me suis laissé prendre. Jusqu'à en être partisan.*

*Troublé d'abord, après d'autres, par ces « péréoraisons » sur le langage et l'espèce humaine dont Deligny avait l'habitude – avec nous – d'entrecouper le récit de sa tentative. Troublé aussi par le silence des autres, ces sept qui n'étaient pas mercenaires pourtant, permanents du réseau qui n'étaient pas disposés à « faire voir » aux curieux. Tous étaient animés à leur manière d'un certain nombre de refus et de certitudes qui étaient aussi les nôtres mais qui les amenaient à tenter de vivre de manière étrange, sérieuse, sereine dans un espace déserté par tous nos repères. Les questions, depuis longtemps, leur tombaient dessus en avalanche, à tel point que leurs réponses n'étaient pas engageantes. Robert, par exemple, à la question rituelle : « Pourquoi as-tu des gosses mutiques avec toi ? », avait appris à répondre calmement : « Les chiens ont bien des puces... »*

*Ces permanents étaient issus de tous les horizons : de l'usine et de la ferme, du groupuscule et de la faculté, des cliniques et des écoles. Il fallait bien, me disais-je, pour que tous ces fuyards-là se retrouvent ensemble et vivent avec des gosses rescapés de l'hôpital, qu'un patriarche leur ait prêché la bonne parole et qu'il les ait conduits sur ce territoire, comme d'autres règnent dans leurs sectes et leurs institutions.*

*Et en effet, le DEL, comme ils l'appelaient, faisait la concierge – sinon la loi – à Graniers... mais pour les autres : interlocuté tour à tour et jour après jour par le militant, le psychanalyste, l'éducateur, le psychiatre, le père-mère ou le paumé.*

*Ce qui réunissait les uns et les faisait permanents d'une tentative que Deligny expliquait patiemment aux autres n'allait pourtant pas de soi et ne relevait pas que de Lui et de sa parole. Faire des cartes, tracer les lignes d'erre des enfants mutiques vivant là. Vivre depuis sept ans à vingt kilomètres les uns des autres, une dérive consciencieuse,*

*patiente, besogneuse parfois. Résister à tous les tourisimes et toutes les médisances. Rester attentifs à tous leurs gestes quotidiens comme à ceux des gosses sans pour autant les surveiller constamment ni les prendre en charge...*

*Une formule résumait cette calme présence : NOUS SOMMES LÀ ET EUX AUSSI.*

*Il fallait la comprendre la formule de cette énigme pour ne pas afficher sa bêtise en posant de mauvaises questions. Et il fallait percevoir toutes les différences de chacun des membres du réseau, en vivant quelque temps avec eux, pour comprendre que Deligny ne faisait pas la loi et ne fabriquait aucun destin. Son seul privilège était d'avoir été placé au nœud d'une trame de circonstances où sa position et non sa méthode pouvait jeter quelque lumière. Sorcier ? Peut-être ; mais seulement dans la mesure où, comme le Don Juan yaqui de Voir, il recommandait à tous les in-quiets et les en-quête de trouver leur place et, avec elle, la possibilité de prendre des initiatives de vie.*

*La mienne, de place, alors ?*

*Il y a des moments où la concierge la plus dévouée a besoin d'un coup de main : nettoyer devant l'entrée, s'occuper du courrier et parfois même jaser avec d'autres, histoire de montrer qu'elle n'est pas sauvage.*

*Le qu'en-dira-t-on, depuis un an, jasaït précisément et les effets de mirage se multipliaient, rabattant avec entrain l'expérience de Monoblet dans le « réseau » des institutions qui se proclament rapidement ouvertes.*

*D'où l'initiative de recueillir, dans le tas de ce que Deligny a écrit depuis trois ou quatre ans de quoi défendre et illustrer la position de la tentative, de quoi faire aussi qu'elle ne soit pas prise pour une autre dans la banque des institutions de soins.*

*Ce ou celui qui « pérorer » dans ce livre n'est donc là que pour permettre de tenir cette position et secondairement d'opérer le retour de ce qui a été refoulé de la sphère du savoir par la discipline du signifiant. La contradiction était là :*

*« Faut-il à tout moment grandiloquer de la sorte ?... »*

*« À quoi sert, à force de se taire, de n'être que prétexte, que mirage comme il advient de ces enfants qui vivent hors la parole ? Dieu sait pour quoi ils sont pris et dans quoi ils sont compris ? À ne rien dire, ne rien écrire, ne rien émettre, ces présences-là établies en radeau qui se propose de prendre en séjour des enfants fous, voilà qu'elles sont vues colonie, enclave lointaine de quelque puissance, maison ou centre, cathédrale pour qui est pèlerin, havre pour qui en cherche un, source d'un nouvel "isme" pour qui voudrait en changer. »*

*« ... Et me voilà, moi qui signe, préposé d'office à parler, à rendre des comptes ou des contes suivant que celui qui m'interlocute tient au calcul ou à la fable. »*

*Le pari de ce livre est là, dans sa contradiction : il fallait montrer que le silence de Deligny n'est pas son dernier mot.*

*Et permettre au radeau de rester en eau profonde.*

## La tentative

En juillet 1967 s'amorçait cette démarche qui persiste depuis lors : vivre en « présences proches » d'un gamin autiste, mutique, sans trop d'idées préconçues sinon le projet de l'en tirer de ce que les « savoirs » aux abois élaborent, diffusent, édictent et vulgarisent à propos de ces enfants-là « gravement psychopathes, inéducables, irrécupérables » pour reprendre les termes des professeurs-experts ayant observé, pendant des mois, ce gamin-là, entre autres, à la Salpêtrière et autres lieux prévus pour. Abois pour aboi, puisque telle peut se dire l'onomatopée que toussait, pour tout langage, ce gamin-là.

Nous étions sept, et les sept mêmes y sont toujours, aux prises avec d'autres enfants autistes, mutiques, qui nous sont advenus, cette tentative faisant mirage dans l'air du temps. Il faut dire aussi que ma présence là signalait notre entreprise et en indiquait la ligne : alors que les tentatives menées antérieurement, en ricochet, à la recherche d'une « cause commune » entre soignants et soignés, rééducateurs et rééduqués, s'étaient heurtées à « l'ordre des choses », aux institutions ambiantes, il s'agissait, cette fois-ci, à partir de la vacance du langage vécue par ces enfants-là, de tenter de voir jusqu'où nous institue l'usage invétéré d'un langage qui nous fait ce que nous sommes, autrement dit de considérer le langage à partir de la « position » d'un enfant mutique comme on peut « voir » la justice – ce qu'il en est de – « de la fenêtre » d'un gamin délinquant. Cette assimilation du langage, serait-il d'ordre médical, à une sorte de justice, n'est pas si arbitraire qu'il pourrait en paraître à première vue. Dans ce vaste hôpital psychiatrique d'où je suis parti pour la première tentative par la suite racontée, le pavillon des enfants sans « cause », je veux dire plus ou moins mutiques, « débiles profonds » y compris, avait été bâti à quelques pans de mur de celui des médico-légaux, supputés dangereux et irresponsables. Il suffisait d'un jeu des mots pour que, d'irresponsables qu'ils semblaient bien être, ces enfants soient supputés dangereux et ils avaient droit d'office aux mêmes lieux et au même régime de grilles et de serrures considérées comme de protection contre ce fameux eux-mêmes susceptible de (leur) nuire. Avant de décider du placement d'un enfant, il faut bien (pré)juger de son état.

Nous voilà aux prises avec des enfants plus ou moins invivables et pourvus de ces symptômes qui les avaient fait surnommer psychotiques, le sens de notre démarche n'étant point de créer, à plus ou moins longue échéance, une institution, serait-elle « ouverte », mais, bien au contraire, de nous enfoncer, les uns et les autres, dans des modes de vie à notre convenance, quitte à tenter de « voir » quelle « dérive » intervenait à notre insu dans nos manières d'être, nos « moindres gestes », de par le fait de la présence là, en permanence, d'enfants visiblement « à part ».

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il nous a été relativement facile – nous ne leur demandions rien – d'éviter ce que les institutions au premier degré (Directions de l'action sanitaire et sociale et autres) imposent. Leur vigilance semblait endormie de par la lourdeur des problèmes qui les concernent directement et qu'elles n'arrivent jamais à résoudre. Mais il nous a fallu déjouer ce qui, dans les mœurs et la culture ambiantes, a force d'institué, les vacances, par exemple. Les institutions ferment, les parents s'en vont se reposer. Et les psychotiques ? Les demandes affluaient vers ces Cévennes tournées à devenir Club quasi méditerranéen.

Autre terme institué : guérir. IL est « malade », cet enfant-là. Sa « maladie » a même un nom pourvu de l'h et de l'y de rigueur quand elle est grave, quand IL est gravement atteint.

Cet IL de la personne troisième attribué d'emblée à un enfant dont justement la « maladie » est de n'être pas « je » m'a toujours paru suspect. Cet IL, pour être fictif, n'en a pas moins bon dos. Pas question d'être lieu de vacance(s), sinon celle du langage. Pas question de guérir.

Notre projet est bien de battre en brèche les mots et leurs abus, comme on parlerait des abus d'un pouvoir qui aurait une fâcheuse tendance à se prendre pour fin.

Il s'agit pour nous de déjouer la demande qui nous est faite par qui de droit à propos de cet enfant-là sans pour autant nous dérober au profit d'un prétendu savoir dont IL serait porteur comme sont amenés à le faire ceux qui pourtant intervenant ne se veulent ni médecins, ni professeurs, ni magistrats, ni magiciens, ni prêtres. Il nous faut « créer » *quelque chose* alors que, par dizaines, des enfants autistes ont été accueillis par ce réseau-ci pour des séjours dont la fréquence et la durée vont de la présence permanente au séjour en apostrophe de quelques semaines, au gré des circonstances. Et cette tentative surprend par sa robustesse tranquille et fait mirage : j'entends bien les échos d'une méprise si considérable qu'il me faudrait en répondre de la démarche réelle de ce réseau et préciser, dans la mesure du possible, ce qu'il en est de cette « dérive » de nos manières d'être advenue de par le fait de la présence-là d'enfants mutiques dont on pourrait dire que « rien (ne) les regarde ».

Ce vertige qui leur advient alors, il nous a semblé qu'il se peuplait de ce que j'ai nommé des *repères* qui apparaissent, se précisent, dans la vacance infinie

de tout ce qui est de l'ordre du langage, du conscient et de l'inconscient. Il s'agit d'« autre chose », d'une « chose » autre qui vient par ricochet, un peu à la manière dont la lumière ricoche sur la surface de l'eau, et s'installe pour un moment, sous l'arche d'un pont, un petit « radeau » vivace, en reflet.

L'arche, pour nous, c'est ce que nous appelons le coutumier d'un lieu, et, sur les cartes que nous traçons sans relâche depuis des années, s'esquisse la trace de nos usages harcelée par les trajets et manières d'être manifestées d'un enfant tracés en « ligne d'erre ».

Entre les deux, « entre » nos usages et la ligne d'erre, il y va de ces « radeaux », constellations fugaces de « repères » qui permettent à tel ou tel des enfants là de (re)trouver non pas « se », mais l'usage de ce corps présumé sien, mais qui n'en est pas moins commun à toute l'espèce quelles que soient par ailleurs les nuances modulées par les cultures langagières.

## **Ce silence là ou le mythe du radeau**

Quand on est parti pour dire, il faut bien y arriver. Devenir mutique, à la soixantaine, faire la grève de l'exprimé comme d'autres font celle de la nourriture, ne peut s'entendre que si quelque chose en est dit de cette décision de lier son sort à une cause perdue, celle du silence. Grève de la fin, ainsi pourrait s'écrire cette grève du dit qui se propose en alternative au droit à la parole. De droit en devoir, il n'y a qu'un pas : il n'y en a peut-être même pas, de pas. C'est la même « chose » dans laquelle les enfants mutiques n'engagent pas ce petit s qui nous fait ce que nous sommes, et apostrophe.

Or depuis sept ans, ils sont là, compagnons proches d'une démarche dont je voudrais pouvoir dire qu'elle est la leur. Les mots s'appellent, et c'est leur qui se propose, en alternative au leurre absolu qu'est peut-être le langage, qu'il peut être ou devenir.

À vrai dire, cet ILS là m'est proche depuis longtemps. Depuis 1933. C'était l'asile. ILS était là, quelques centaines d'enfants, dont un qui traversait le brouhaha, pourvu, semblait-il, d'un trajet propre parmi tous ces autres qui vivaient assis, couchés, ou debout, la stupidité du lieu, et ce lui là allait, obstinément dépourvu de l'usage de cette parole en nous invétérée, étanche et tout préoccupé comme un qui retiendrait son souffle lors d'une plongée dont l'issue n'était pas pour tout à l'heure ni pour demain. Moi, je n'avais rien à faire là. Si j'avais suivi mon emploi du temps, j'aurais été assis dans une salle de cours de l'université de Lille, toutes les sueurs de l'ennui aux ailes du nez.

En 1938, j'y étais encore, dans ce même asile, après un long détour par les dunes au long de la mer du Nord et Paris, dont une rue s'appelaient de la Brèche-aux-loups. J'y étais instituteur suppléant. La classe était dite de perfectionnement. ILS étaient là, quinze, comme la loi le préconise. J'avais pourvu le quotidien d'entre les murs de longs trajets vers le bois de Vincennes, à tout hasard, alors qu'ILS innovaient d'étranges incursions dans les bistrot de la place Daumesnil où j'essayais de me retrouver quelque peu identique au vieux moi-même, les bistrot ayant jusqu'alors jalonné mes parcours urbains. ILS m'attendaient dehors, et poussaient des pointes jusque sur les quais du métro, bien décidés à ne pas le lâcher, cet autre-là, fort malhabile à massicoter le temps

et son emploi dans la page scolaire.

J'y gagnais ma vie, mais j'en perdais le fil et c'est dans l'immense potager de l'asile d'A. que je suis revenu passer la partie pratique, qui doit se dérouler en classe, du certificat d'aptitude pédagogique qui devait préluder à ma titularisation d'instituteur ayant manifesté des dispositions particulières pour l'éducation des enfants peu ou prou demeurés.

Dans les champs de légumes qui s'en venaient de l'horizon jusqu'à l'allée bordée d'arbres en espaliers, des malades en velours brun, si délavé qu'il était gris, presque blanc, et des adolescents affublés de ce velours blanchi. Avec leur âge mental, ça faisait au plus juste cette moyenne qui peut se dire l'âge d'asile, enfant sénile, vieillard précoce, et ILS était, dans les champs, épars ou par petites grappes dont la queue s'ornait d'une casquette de marinier ornée de filets rouges.

Ce ILS là, dans les champs d'haricots, de concombres et de tomates, n'était pas mon affaire. Pas encore. Les « miens », les écoliers, avaient un tablier plutôt propre. Le cortège d'aujourd'hui fait se relever les corps. Un rien d'inaccoutumé fait événement dans cette campagne-là. Je marche devant ou dedans les rangs, et derrière il y a l'inspecteur primaire et ses deux assesseurs, directeurs d'école. J'ai la tête saoule de littérature. J'en ai trop lu, de Gogol ou de Tchekhov ; c'est la Russie, là, et c'est Tolstoï ; moujiks ces hommes serfs tout grommelants de propos furieux, quittes à venir le frôler, le cortège, respectueux alors, et serviles, afin de ne pas risquer le privilège acquis d'aller et de venir quasiment à leur gré, par les chemins de scories qui les menaient vers des trafics auxquels se retenait le projet d'exister malgré l'enceinte de haut grillage qui conjurait l'avenir. Les suicides étaient fort rares. Les évasions aussi. Fréquentes les sorties par le bon chemin qui menait de la morgue au cimetière, seul lieu commun entre la bourgade et l'asile.

La guerre était proche, dans le temps, comme la mer dans l'espace. Y pensait qui voulait, et je l'ai eu mon certificat d'aptitude malgré l'insolite de cette promenade dont l'arabesque du trajet suivi ne s'inscrivait point sur des pages de cahier.

C'était l'asile. J'y étais de par le fait qu'ILS y était, quinze parmi des centaines, tout à fait adaptés à cette existence-là et moi de même. Même les cris des pensionnaires de ce lieu-là – ILS était mille, plus les enfants –, même les cris, je les entendais comme on entend celui des mouettes alors qu'on marche sur une digue, qu'il y ait comme de la plainte dans ce cri-là, qu'y faire sinon le reconnaître, ce cri, et se dire : c'est une mouette... Ce qui explique tout et lave le cri de son relent de plainte. Je me disais : « C'est un fou, et voilà tout ! » et quelquefois, grâce à la sympathie que me portait le surveillant-chef, il m'est arrivé que j'en voie un de ceux-là qui criaient de temps à autre, dans l'allée de ciment, un gardien près de lui, un par-derrière, ou dans la cour d'un pavillon

plantée d'arbres qui se ressentaient du rythme des saisons comme il arrive à des animaux marins, pourtant privés de la mer, de réagir au flux des marées. Des oiseaux y nichaient, bien vivaces, dans ces arbres des cours cernées d'un saut de loup et d'une grille robuste. Dans les caves dont les portes fracturées s'entrouvraient sur des souterrains proliféraient des chats superbes.

La guerre s'en est venue, par là-dessus, et je m'y suis trouvé pris avec une marge d'initiative de même envergure que celle dont disposaient ces hommes-là, quel que soit leur uniforme, de velours côtelé ou de drap bleu marine. Je ne me souviens pas d'avoir poussé le cri, mais de ce cri retenu j'ai gardé comme un souffle dans l'appareil à langage qui est le cœur de qui écrit.

D'avoir été là, dans cet asile, parce que des enfants y étaient à demeure, voilà que maintenant j'y suis, dans ces vastes marches de terre retenues par de petits murets montés pierre à pierre au flanc des monts très érodés de la chaîne hercynienne.

Cette fois encore, elle y est, la quinzaine d'enfants autistes, et c'est parce que j'y suis, moi, entre quatre murs épais d'un mètre ou presque, eux dans les alentours, dehors, loin ; leurs trajets viennent s'y inscrire, sur les murs, et ce que j'ai à l'œil, c'est nous, ce nous autres-là, radeau du dernier recours, celui des vies retranchées.

Les Cévennes sont vastes.

Où vouliez-vous que j'aille lorsque m'est advenu ce gamin de douze ans, jumeau décalé dans le temps du Victor, l'enfant sauvage récolté par un Itard qui croyait ferme aux bienfaits de la civilisation ? J'avais pensé, en lisant le rapport d'Itard : pouvait pas lui foutre la paix, à c't'enfant-là ?

Mais c'est « on » qui l'avait attrapé, l'enfant nu et tout couturé de cicatrices. Itard n'avait fait que dire que cet enfant-là avait été privé de nous autres, et voilà tout, et qu'il ne relevait pas de l'asile.

Voilà que le même m'advenait, muni, dans l'ensemble et dans le détail, des mêmes manières d'être qui lui venaient d'où, à celui-là ? De ce « nous autres »-là, il n'en avait jamais manqué, pourvu d'un père-mère attentif et dévoué et de tout ce qu'il faut pour l'être, bien élevé, et des voisins, et des rues passantes d'une ville de moyenne importance. L'école, ses frères y allaient. Lui, il avait l'aboi rauque, le geste preste, marcher lui répugnait, courir était son allure, le trot du loup, prompt à se dévêtir quand il se ressentait hors du champ de ce regard nôtre, et poussé à pisser accroupi comme un chiot, plutôt là où il y avait du monde. M'en voilà pourvu, alors que je cherchais le fil de mon existence perdue dans les alentours de la psychothérapie institutionnelle.

Et c'est arc-bouté entre les sièges d'une voiture que Jean-Marie a descendu la route que son jumeau d'antan avait remontée. Les paquets de foule traversés ne s'étaient pas agglomérés par curiosité sur son passage. C'était le Quatorze-

Juillet partout dans le pays, et c'était celui de 1967. La guerre y était, dans l'espace, mais loin, au Viêtnam.

D'être là, avec nous, dans la paix des Cévennes, et libre, IL s'est mis à tourner sur lui-même, une main tenant ferme l'autre dans son dos, jambes écartées roidies en branches de compas. Le rond sur lequel ses pieds se déplaçaient était parfait, horloger par le ballant du haut de son corps, et c'était lui faire violence que d'interrompre ce trajet-là ; Jean-Marie, touché, courait vers le mur le plus proche, quelle que soit la distance, et s'envoyait le front dedans, à la volée, à croire qu'IL se voulait libre de tourner comme l'est la terre elle-même.

### **L'asile et la violence**

Si j'ai bonne mémoire, c'est au cours de cette guerre de 1940 que des maquisards de cette Lozère, décidément fertile en événements, bien décidés à échapper à cette violence d'une guerre qui s'épandait et qu'ils avaient voulu combattre, ont cherché refuge dans une vieille forteresse psychiatrique qui, de par leur présence, a donné cours à la psychothérapie institutionnelle soudain privée d'eux, la paix revenue.

Reste que des partisans, il s'en trouve toujours, ne serait-ce que d'une vie qui se vivrait autrement qu'elle semble donnée, l'adverbe alors aidant chacun à devenir cet autre qui la détient peut-être la clef qui délivrera un lui là d'être privé de projet.

### **Réseau de présences**

L'homme, être de raison, peut se dire aussi être de réseau. Il y va du langage ? Or voilà des enfants qui silencent comme ils respirent. Nos vies communent et d'autant plus aisément qu'ILS n'a pas l'air d'y tenir, à être l'autre, ni l'un, d'ailleurs. Nous voilà sans quiconque à interlocuter, ou alors, il faut y croire, et en faire le pari comme Pascal, et parler comme on prie, sans personne à regarder qui nous regarde, regard et langage ayant partie liée au point que Jean-Paul Sartre en arrive à dire : « Les choses tendent d'elles-mêmes vers le Verbe. » C'est le Petit Robert qui me fait part de ce propos qui voisine avec un vers d'Hugo Victor :

*Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu.*

Il en a tant dit, ce Victor-là qui n'était pas de l'Aveyron qu'il a peut-être tout dit, ce Victor-là qui n'étant pas de l'Aveyron en avait l'usage et la pratique du langage articulé.

Ce qui pourrait me faire écrire que les enfants mutiques sont damnés de se taire.

Mais faut-il écrire SE taire ou CE taire ?

J'ai choisi CE, ne serait-ce que pour rompre un peu avec le courant de l'orthographe.

CE taire leur advient, comme leur advient CE balancer, CE frapper, CE mordre, CE cogner, et CE rire où il ne s'agit pas, quoi qu'il puisse nous en sembler, de se marrer. J'y reviendrai sans doute à ce rire-là.

L'erreur la plus commune est de nous ensembler sans vergogne. Quel que soit l'autre, IL est irrémédiablement voué à l'être, semblable.

Or nous voilà aux prises avec un élément fort méconnu : le silence, où les choses ne tendent pas d'elles-mêmes vers le Verbe. Tout au contraire, on dirait que le Verbe, aimant, son approche les repousse, les choses, de ce silence.

CE silence, et non point SE. D'où le radeau.

Il y a la vie d'asile, qui est la vie de château, avec ses étages, ses parcs, ses fêtes, ses oubliettes, et il y a la vie de radeau.

Le mot nous est coutumier. Quant à la chose, elle est bien ce mythe que « je » est soupçonné de « devenir peut-être ».

« MYTHE. – [...] image simplifiée, souvent illusoire, que des groupes humains élaborent ou acceptent au sujet d'un individu ou d'un fait [...]. » Nous y sommes, tenants d'une image simplifiée et qui risque à tout moment d'être illusoire, nos manières d'être façonnées par ce silence qui semble en émaner des enfants mutiques, comme la barque s'est trouvée être façonnée par l'eau, les mains n'y étant pas pour rien.

Que ce radeau-là fasse mythe pour ceux qui piétinent dans un quotidien institué qui prend leur temps, je le vois d'ici. Mais allez voir et savoir ce qui fait mirage, vu du radeau. Une autre terre, sans doute, qui ne tournerait pas dans le même sens que celle dont ils sont partis, les migrants de ce radeau-là. Mais qui lui donne sens, à cette terre-ci et à celle-là, sinon le langage ?

Cauchemars du langage, ces enfants-là ?

Que dit le Petit Robert ? « CAUCHEMAR. – 1564 ; *quauquemaire*, xv<sup>e</sup> ; mot picard, de *cauquer* “fouler, presser”, et néerl. *mare* “fantôme”. » Le mot convient de picard et de néerlandais accolés.

Foulés aux mots, surnommés, pressés de parler, perçus fantômes dont on pense qu'ils requièrent la cause et les coupables de leur errance, faudrait-il remonter le cours des générations... Cauchemars... Et si c'était le langage qui ne digère pas bien quelque chose, cette « chose » étant le fait d'être en défaut ? Mais qui a commencé, de cet enfant en défaut de langage ou du langage dont le défaut, à son endroit, apparaît ?

Que le langage soit un mythe très susceptible comme tous les mythes le sont et qui ne supporte pas d'être pris en flagrant faux pas, voilà qui expliquerait pourquoi IL l'est, relégué, le mutique, avec des médicaux-légaux suspectés décidément chroniques, et pourquoi j'entends comme un ressac de médisances envers le fait courant, qu'ici, on leur fout la paix avec ça, je veux dire le langage qui nous fait ce que nous sommes.

Un enfant est tel que des gestes lui adviennent, feuilles à la branche. De sa mère, les mots en pleuvent, feuilles en hiver. Les mots sont morts et non « de mort » comme je l'entends dire.

À cet innover dont serait doué notre organe langagier, il faut sans doute quelque fil de corps pour qu'il advienne de balbutier ou d'exclamer quelque inadvertance articulée qui sera ou non reprise par le langage en cours, mot qui pourrait, sans entorse à la manière dont vont les choses de la parole, perdre son « s » terminal. Les pouvoirs, quels qu'ils soient, et seraient-ils d'ordre culturel, ont toujours des versailles de vocabulaire, et des termes nobles, et des parlens de révérence.

Mythe, le radeau, parti pour crever l'orbe du langage, comme d'autres l'ont fait de l'œil du cyclope. Il était Personne.

Par longs moments, ces enfants-là ne regardent pas. ILS voit. Rien (ne) les regarde. « Ne » change tout, qu'on l'y mette ou qu'on l'enlève. Qu'on l'enlève, et voilà écrit que rien n'est pas l'absence de quelque chose, comme le silence n'est pas (que) l'absence de langage. Ce rien peut dire pourquoi la terre tourne, et ce silence ce pour quoi nous parlons : pour nous donner fin.

Pour qu'un de ces enfants (re)trouve l'usage perdu de ses mains, s'en faut de rien.

Reste à savoir si ce « rien » est de ces choses qui tendent d'elles-mêmes vers le Verbe. On dirait qu'elles n'ont point d'oreille et qu'elles ne nous regardent pas. À jamais invisibles alors ? Ni plus, ni moins que toutes les choses de la terre, du ciel, et de l'eau.

Innommables, peut-être, à perte de regard.

Leur regard erre sans foyer dans le voir où les choses sont telles qu'elles étaient avant que le langage ne les traque éperdument. À quoi bon remonter dans la nuit des temps... Mais pourquoi parler de nuit alors que pourrait s'écrire : remonter dans la clarté à l'aube de l'espèce, et cette aube est tout le temps là, tout à l'heure et maintenant, nous sommes en plein dedans, à tout moment, malgré cette taie du regard averti par le langage et qui devient opaque et s'hérite.

Certes, on voit mal comment les individus de cette espèce-ci auraient pu survivre sans ce langage advenu. D'où ?

Ce qu'on ne voit plus, c'est ce qui a bien dû préluder au langage tel que nous en avons la pratique héritée. Et que m'importerait si ces enfants-là, privés de son usage, n'en paraissaient épars et privés de projet, serait-ce celui que toute vie implique et qui est de perdurer, sinon de se perpétuer ? Et n'est-ce point parce qu'aurait disparu, ou quasiment, ce « corps » commun à tous ces autres-là, corps qui n'était celui ni de l'un ni de l'autre.

De ces enfants-là on dit qu'ils ne font qu'un avec leur mère. Et si c'était faute de... Si c'était la conséquence fatale de la faute originelle du langage advenu et dont l'usage invétéré nomme et dénomme et ce faisant, éparpille l'un et l'autre alors privés du corps commun inné qui préludait et prélude encore au sentiment profondément acquis du soi et du toi, tranchés, retranchés, et tant bien que mal rebranchés à la masse des autres par le fil du discours ?

Ce cordon-là, voilà que ces enfants l'ont coupé, non pas qu'ILS s'y soit acharné, à cette rupture; ce cordon-là s'est coupé, et les voilà privés de cette irrigation sans laquelle ILS n'est pas. Et nous avons beau leur en refiler, des conduites, leur en proposer, du verbe qui, s'ILS le prenait, le ferait nôtre, c'est vers la source qu'ILS tourne inlassablement un regard aveugle. La source a disparu, tarie, nous sommes l'un et nous sommes l'autre; tarie... peut-être pas, enfouie... peut-être pas à tout jamais. Nous y croyons, au verbe. Plus rien de commun, de ce commun-là d'avant l'un et l'autre, qu'une appétence inlassablement mise en verbe et qui nourrit des querelles à n'en plus finir.

Source enfouie, astre disparu. De lui jaillissent des myriades de signes. Dans le champ du voir, leur regard erre et s'hallucine. Quelque chose a fait signe, chose prologue, le(s) voilà comblé(s) pour un instant.

Reste à savoir si, par les chemins du langage, les hommes retrouveront ce qui leur manque depuis que la conscience leur est advenue.

Subterfuges du dire qui ne peut que raconter des histoires et s'en aller passer par des : en ces temps-là... comme si le temps existait.

C'est de maintenant qu'il s'agit, à tout moment. Chaque individu est le premier, humain ni plus ni moins que les tout premiers qui lui ont donné cours à cette espèce-ci, ce qui peut s'écrire cette espèce-là. Le voir est intact, si le regard a toute une histoire. Nous sommes borgnes.

Et voilà jusqu'où le verbe peut aller valser pour tenter de dédouaner un tantinet cette manière d'être qui nous incombe du fait de la présence là d'enfants dont la quémante est manifeste alors que le manifesté les situe à l'écart de ce nous-autres-là. J'écoutais hier par hasard à la radio Malraux André et la farandole de ses phrases qui racontait que tout avait changé, pour notre monde occidental, du jour où la voile des barques en usage s'était mise à permettre de se faufiler dans les vents contraires au lieu d'attendre qu'il en vienne de l'arrière.

Pour ce qui concerne notre petite civilisation, à nous autres-là, sept ou neuf, qui fait tâche d'asile dans ces monts qui en ont vu d'autres, de ces petits nœuds d'exilés, je m'en réfère aux pierres, la voile n'étant pas de mise dans ces vagues-ci dont le vert est celui des feuilles de ces petits arbres qui s'incrument dans la rocaille, chênes nains.

Mais avant d'en venir aux pierres me revient une histoire de briques. Il y avait donc cet asile d'A. et ses pavillons de construction récente. Une petite

légende toute médisante courait les alentours et disait, à qui ne demandait pas mieux que de le croire, que le directeur en fonction lors de la construction s'était fait bâtir au bord de la mer une villa qui ressemblait si fort aux pavillons échelonnés tout le long des allées de ciment qu'elle en était à coup sûr la fille toute crachée.

L'asile n'avait pas eu à cracher bien loin l'objet de la resquille : à une trentaine de kilomètres. Le long de la digue d'une bourgade balnéaire trônait discrètement cette descendante toute naturelle des bâtiments et bâtisses asilaires, dont les toits, pendant la guerre, portaient la croix blanche de ceux qui n'y sont pour rien, dans le conflit, souffrent assez comme ça et qu'on la leur foute s'il vous plaît et si possible, la paix. Imaginez que tous ceux qui en pensent autant, ni plus, ni moins, se la peignent sur la tête, la croix des innocents, et les aviateurs auraient bien du mal à distinguer une cible qui se désigne ouvertement et paratonne la bombe. Bref. Ce que je voulais dire, c'est que ces pavillons de l'asile d'A. venaient tout autant du rêve de ce brave homme de cadre resquilleur qui la voulait la petite villa pour sa famille que l'inverse, à savoir qu'elle en venait, la villa, du tas de briques ratiboisé au vaste chantier où s'élaborait le destin de milliers et de milliers d'hommes et d'enfants à retrancher des allées et venues de ce temps. Il leur en faisait don, cet homme-là, de sa conception du monde, en échange de quelques briques pour sa demeure de vacances qu'il mettait au bord de la mer alors que le millier de fous toujours renouvelé était admis à demeurer au bord d'une allée de ciment curieusement pourvue de petits bassins placés là où, sur les autoroutes, est ratissé le terre-plein qui isole les deux sens de la circulation. Et dans ces bassins, le dimanche, le jardinier en chef y mettait, escorté de deux malades porte-brouette, des poissons vivants. Voyez jusqu'où peut aller l'honnêteté morale d'un fonctionnant...

C'est là que je la repère, l'institution, à ces petits océans de conscience, bonne ou mauvaise, qui le dira, au beau milieu de ces allées, comme des couronnes de cimetières porteuses de regrets que les choses aillent ainsi pour les uns et autrement pour les autres qui ont accès à la mer alors que les uns en sont privés, retenus qu'ils sont par d'autres accès. Mais le pire n'est pas là. Tout le monde, bien sûr, ne peut pas se payer des briques à si bon compte pour les empiler sur la digue, en forme de demeure secondaire. Le pire est que le pourvu croit devoir pourvoir l'autre, *a priori*, cet autre étant sous-estimé semblable. D'ailleurs, les malades, ils s'en foutaient pas mal des poissons. Certains y repéraient, à leur présence dans l'eau ragaillardie par un petit jet, que c'était dimanche. Les poissons, ils en crevaient. Il paraît que les familles, ça les consolait, ces bassins. Elles pensaient que l'autre, là-dedans, il n'y était pas si mal que ça. La preuve : tous ces poissons. Eux, ils n'en avaient pas autant à la maison, et ils trimaient, eux.

Et j'en reviens à ces enfants-là que je ne quitte guère même lorsque je vais y faire retour, à cet asile de mes vingt ans. Le langage leur manque et nous en sommes pourvus. Nous n'avons pas la conscience tranquille. Il faut la leur rendre, leur place au verbe et à tout ce qui s'ensuit, école, métier, transports en commun et autonomie bien illusoire dans un monde où le profit de certains parvenus et commun à toute une clique d'experts en verbiage fait mine de s'inquiéter du sort de ces milliards de pauvres autres et dégorge quelques poissons pour leurs fêtes et fins de semaine. Le Verbe est hypocrite. Le projet commun, il l'a massacré pour être, pour avoir le pouvoir de le parler. Et ce qui se discute, c'est la répartition des miettes de ce pouvoir-là, pour lequel l'homme se distingue dans le vaste réseau du vivre qui ne l'a pas attendu pour avoir lieu et cours.

Faut-il, à tout moment, grandiloquer de la sorte pour en être un peu plus proche de ces enfants-là qui, à vrai dire, ne (nous) demandent rien, étrangement identiques de par leur manière d'être, jumeaux de ce même œuf qui n'a pas pris la semence du verbe à l'origine, et, pour ce qui est des fins, c'est lui qui les procure.

Corps commun faisait signe quand le Verbe n'y était pas.

J'ai lu quelque part : « La parole est innée. »

Je n'écrirai même pas que le signe le soit, inné.

Certes, il y a de l'inné quelque part par là, et un bon peu.

Voir est inné, et occulté par le regard qui quête et guette à tout bout de champ quelque indice qui réponde à son attente élaborée, et pour ce qui nous concerne, le langage est là, qui élabore.

Que le langage, là, fasse défaut... Mais où se situe ce « là » ?

N'empêche qu'il arrive qu'au défaut du langage, signe ait lieu, signe « innové », et sans signification, comme on dirait d'un individu qu'il n'en a pas, de descendance.

Corps commun, voie lactée de signes en myriades ?

Point.

C'est chaque un qui, en défaut de l'être, perçoit signe ce qui n'est que bribe de chose, tant est puissante l'appétence innée vers ce genre d'événement.

Nous voilà loin des pierres promises quelques pages plus avant. Le récit a bifurqué sur ces briques dont les pavillons de l'asile d'A. sont bâtis, de même que la villa, le long de la digue de mer, où le directeur avait prévu de promener, à la belle saison, bedaine et progéniture.

Nous y revoilà, à cette pierraille qui n'y manque point dans le champ du voir de par ici les Cévennes. Des maisons en ont été bâties, et ces murets qui semblent avoir raclé, ici et là, la terre qu'ils ne retiennent plus. Chaque orage en éventre quelques-uns de par le poids de l'eau et de par le fait que les mains

n'y sont plus, aux aguets, requises à d'autres tâches au sein des industries dominantes.

Rendues à leur liberté première, des pierres éparses jalonnent les très lentes traînées de cette lave froide qui nourrissait, il n'y a pas si longtemps, mûriers et oliviers. Les dents de rochers, par là-haut, se déchaussent. Les touristes et les ronces s'en viennent proliférer sur le désastre des lieux désertés.

Vieille manie que nous avons, à quelques-uns, d'en faire trôner quelques-unes, de ces pierres ne serait-ce que pour le repos du regard qui peut la voir, l'ombre, tourner autour de la pierre. Encore faut-il avoir le temps, et le temps n'y suffit pas. Si le regard n'a pas dans l'œil, si je peux dire, un cadran solaire entrevu un jour, il ne verra pas l'ombre tourner autour de la pierre. Pourtant, l'ombre de la tige du cadran ne tourne pas plus vite que l'ombre de la pierre. Ce qui permet de prévoir le mouvement de l'ombre, donc de le voir, ce sont les caractères inscrits sur l'aire. C'est pourquoi nous faisons des cartes. Quelques caractères nous aident à voir ce que le regard serait bien en peine de percevoir : la dérive du radeau.

Nous sommes là à quelques-uns, les mêmes qu'il y a sept ans. N'y aurait-il point d'enfants autistes avec nous que nous y serions, là, exilés. Ce mot convient de *ex* et de *il* accolés. En quoi, par où, chacun de ces *il* que nous sommes est-il hors de ce qu'il serait si cet ILS-là n'y était pas, là, présence aimantée par les nôtres ?

Si le cours très quotidien de nos existences s'écrit en une branche grise, cette branche est jetée dans ce silence qui n'est pas éclipse du langage.

À voir l'allure que ces tracés ont pris, on y voit plutôt un tas de branches de ce bois dont sont faits nos trajets coutumiers. Elles s'entrecroisent, s'enchevêtrent, et il n'est pas rare d'en voir, un de ces enfants, là, proche du lieu d'enchevêtrement, que nous y soyons, l'un ou l'autre ou l'un et l'autre, ou que « nous » n'y soit pas. N'empêche que le lieu d'enchevêtrement fait repère. Je ne sais pas ce qui s'y repère, au nœud d'enchevêtrement de nos trajets coutumiers, et je ne me hâte pas de dénommer « il », le petit corps pris de ce balancer qui lui advient d'aussi loin que la pousse de l'ongle.

Ce qui surgit là, manifeste, je l'ai nommé : quémante.

L'événement est fréquent que la quémante s'y manifeste envers ce lieu d'enchevêtrement de nos trajets coutumiers.

Le dictionnaire m'apprend que l'usage du mot chevêtre remonte au XI<sup>e</sup> siècle et parle de licou.

Chevêtre est licol.

Libre de ses faits et gestes, ce Jean-Marie parmi d'autres enfants, aussi mutiques que lui, quel licol l'aimante à ce point-là comme ILS l'est par l'eau vive et la nourriture qui frit dans l'huile chaude ? J'écris, il le faut bien, eau et nourriture, et tout s'explique bien sûr... Que vivre soit attiré par l'eau et la nourriture, rien

d'étonnant. Sauf que je n'en sais rien, de ce qui l'attire, ce Janmari-là, le corps plié à angle droit, sur les jambes qui ont retrouvé la raideur frémissante des premiers temps de sa présence là. Ses jambes trépignent. Son visage est au ras de la poêle où l'huile chauffe, la peau offerte au picotement des gouttelettes brûlantes qui ont jailli pour peu qu'une goutte d'eau éclate. S'agit-il de nourriture proche ou de cet éclatement qui le fait danser à grandes gifles de mains claquées l'une dans l'autre ?

Le moindre mot importe des chaînes qui ne sont sans doute pas les siennes.

N'empêche qu'ILS y va, au point chevêtre, de la même allure qu'ILS y va, vers l'eau vive ou le feu. Sauf qu'à ce moment-là, nous n'y sommes pas sous la forme de l'un ou de l'autre.

Point de licol.

Manière de dire que clamerait volontiers le libertaire.

Ce qui la sauvera peut-être, cette espèce-ci, ce qui lui permettra de s'en tirer de l'orbite langagière sur laquelle la voilà lancée, c'est que la moindre bribe de Verbe en advient de ce balancer où le sens s'inverse.

Imaginez à quel point un mot comme point ne veut rien dire, au point que le reste persiste à préluder sous la croûte cancanière, comme la pointe d'eau dans l'huile dont ce Janmari-là frémit d'en attendre l'éclat.

Cela dit, ça n'est pas demain la veille du jour où les caractères inscrits sur le cadran où tourne l'ombre du style – tel est le nom de la tige là plantée – la feront tourner, la terre, dans l'autre sens.

Il s'en faudra sans doute et toujours, éperdument, de quelques-uns qui s'y retrouveront, à la dérive, comme s'ils l'avaient perdu l'entendement, quel que soit l'institué proclamé, pour que l'hypocrisie prétentieuse du verbe régnant apparaisse à qui s'y fie.

Ce pour quoi j'écris.

## Paroles, geste, silence

### Entretiens avec E. C. (extraits)

Une tentative n'est pas une institution en ce sens que la tentative est un petit ensemble, un petit réseau très souple qui se trame dans la réalité comme elle est, dans les circonstances comme elles sont, allant même à la rencontre d'événements assez rares qui ne peuvent pas être créés arbitrairement. [...] Car s'il est quelque chose auquel les enfants psychotiques sont allergiques, c'est au fait exprès : ils nous voient venir de loin.

(Janmari et son avenir. Janmari permanent.)

... On peut dire pour avoir la conscience tranquille que nous lui avons évité une vie asilaire, à tout coup. Et puis il est de bonne compagnie, utile. [...] Ça, c'est pour avoir la conscience tranquille ; parce qu'en fait cette tentative est bien menée par lui bien plus qu'il n'y paraît.

Si on veut voir la tentative dans son ensemble, Janmari est un permanent au même titre que Jacques, Guy, etc. Les permanents, ce sont ceux qui sont là jour et nuit, un petit réseau de présence permanente. Les autres, ceux qui viennent et reviennent, qu'ils soient enfants psychotiques, éducateurs ou psychologues, je n'y vois aucune différence. La différence que je fais est : permanent – non permanent.

Lorsque je dis que Janmari mène la tentative, ce n'est pas du tout un jeu de mots. Si nous sommes là dans ces maisons, par exemple, c'est bien parce que Janmari nous y a menés. Pourquoi là ? Parce qu'il y avait une fontaine. Lorsque nous sommes arrivés ici, dans les Cévennes, Janmari cherchait des sources. Il foutait le camp. On ne savait pas où il était ; en cherchant où il pouvait être en train de piauler quelque part, je suis tombé sur cette maison. Il y avait juste une fontaine qui coulait devant. Je me suis dit : « Ce serait bien, il aurait son content d'eau qui coule », et ça s'est bien passé comme cela. Nous avons réussi à louer cette maison, nous nous y sommes mis et c'est à partir de là que, quelque temps après, Janmari a de lui-même attrapé le seau pour nous amener de l'eau. Il a été celui grâce auquel on avait de l'eau, puisqu'il n'y avait pas d'eau courante dans la maison ; il est devenu vraiment des nôtres dans cette conjoncture.

On peut dire qu'ici les enfants ont affaire à des gens dont ils auraient beaucoup de mal à détecter la fonction, puisque nous n'avons absolument pas la même que tous les individus fonctionnant qu'ils ont pu rencontrer jusqu'alors et qu'ils ont pris l'habitude de détecter, de déjouer, de taquiner, d'emmerder, de refuser.

Guy travaille chez les paysans du coin : arrive un gosse dont le manifesté habituel est de se taper la tête contre les murs. Guy n'a pas le temps : le paysan l'attend avec son tracteur au coin de la rue, il y va... Que fait le gosse ? Il s'arrête. Il est bien évident que, si d'autres exigences ne venaient pas nous requérir, nous serions forcément pris par ce qui est manifesté par le gosse et qui est réitéré envers nous supposés être dans les mêmes fonctions que les gens auxquels il a eu à faire jusqu'à présent. Si nous n'étions que des individus tout seuls, nous y serions forcément pris, mais il y a le réseau qui a une réalité qui n'est pas du tout d'être soignant, mais de tenir là, dans les Cévennes, implantés avec l'élevage, le jardin, les voisins... À tout moment une surcharge de présences ou je ne sais quoi peut faire que nous soyons pris dans le jeu de n'être là que pour écumer la soupe.

C'est toujours dans des circonstances absolument étrangères à la présence là des enfants que se sont dénouées des attitudes stéréotypées. Mais il a fallu... aller loger dans des fermes parfois délabrées, où il n'y avait personne depuis dix ans, les toits ouverts et des niagaras de flotte à chaque orage... C'est alors qu'il échappe d'autres attitudes à l'enfant et ça ne peut pas être en tant que soignant que l'on imagine des circonstances pareilles pour dénouer le rapport soignant soigné ; il faut n'être ni soignant, ni soigné et pour qu'il ne s'agisse pas de ça, il faut avoir autre chose à faire... À la limite, s'il n'y avait pas d'enfants psychotiques là, nous vivrions la même vie, les uns et les autres. Moi, j'aurais la même vie, Guy aurait la même vie : sa femme, ses gosses, son jardin, son élevage et ses voisins. Jacques serait sans doute artisan, il bricolerait, il préfère faire ça.

Jean-Jacques Rousseau, il faudrait se le ressortir tous les vingt-cinq ans sous une forme ou sous une autre.

Ce n'est pas au niveau du désir que je me place : c'est au niveau du permettre.

La tentative, c'est une démarche, ce n'est pas l'application de principes ; ce n'est même pas l'application d'idées en fin de compte. Bien sûr, ce qui a été tenté dans le temps me sert : pour baptiser ; pas tellement pour proposer.

Ce que je crains dans le savoir, c'est qu'il déclenche un vouloir à tout prix.

Qu'en serait-il d'un mode de relation qui ne serait pas utile à la société, pas utilisable, pas utilisé ? Un mode de relation hors fonction. Ça joue tout le temps,

ça existe bien entre les gens, c'est porté un peu plus à son comble ici, parce qu'il y va de Janmari qui semble ne pas répondre. Mais c'est sûr que je suis bien plus content de le voir danser devant un sac de farine que s'il dansait devant moi. C'est vraiment ma fête quand il danse, bien content qu'on lui ait permis quelque chose.

On parle de rituel pour ces gestes-là. C'est un abus de mots, c'est un abus de termes. Il y a tout simplement un quiproquo dans le fait que nous, parlants, nous reprenons des gestes de cet ordre et nous leur donnons une dimension rituelle parce qu'ils ont une signification symbolique. Mais cela ne veut pas dire du tout que, venant d'eux, ces gestes-là soient des rituels. Ça ne prend force de rituel que dans la mesure où il y a rite, et le rite est social ; il est dans l'air du temps. Ce sont les rites qui héritent des gestes innés, et ce n'est pas par hasard que l'on retrouve les gestes de Janmari (balancements, danse) dans des rituels formalisés comme la messe. Si ça résonne tellement en nous, si ça persiste même par-delà le rite, c'est que ça a un écho dans l'inné de chacun.

Les enfants psychotiques, je n'imagine pas qu'on va pouvoir les contenter. Je ne dis pas : « Nous allons, nous, en tant que petit réseau, contenter cette quémande. » Il ne s'agit même pas d'y répondre. Il s'agirait, grâce à ce qui apparaît de cette quémande, de leur permettre d'avoir la sensation d'y pouvoir quelque chose dans ce qui se passe, de ne pas être seulement ceux qui restent, ce qui suit, de ne pas en rester à cette vacance qui parfois tourne à l'exaspération.

La présence proche, c'est un peu quelqu'un qui laisse marcher dans son ombre... Les trajets d'usage de Gisèle, bien qu'étant d'usage, ne sont pas indépendants du fait que M. va, vit, marche dans son ombre. Une tentative, c'est ça. Ce n'est pas fait *pour*. On n'était pas à Saint-Yorre pour Yves, mais il nous est advenu. À partir de ce moment-là, nous avons partie liée. C'est une autre façon de dire : cause commune.

## **Le moindre geste peut faire signe (1) \***

### *Ce réseau qui fait mirage*

E. Prémilieu et Isabelle sont passés, en mai dernier, « ici » : un réseau où, depuis six ans, des enfants autistes viennent en séjour.

Mutiques, ces enfants-là. Ils vivent hors l'usage de la parole alors que cette parole-là, pour nous invétérée, est tant prônée tous ces temps-ci. À croire qu'il n'y a plus que ça : la parole, suprême recours, la seule « chose » qui nous reste.

Ceux-là s'en sont détournés ou l'ont été. Imaginez ce qui peut apparaître quand les eaux baissent au point qu'on le voit, le fond...

Et voilà que « le fond » de l'individu humain n'est pas du tout ce qu'ON pouvait imaginer. Il faut le voir pour le croire. Mais ne voit pas qui veut ou qui voudrait. La parole est maîtresse et nous dicte ce qu'il faut voir pour que ne soit rompue en aucun point la cohérence d'un certain monde : ce monde auquel ON ne peut rien.

Puisqu'ON n'y peut rien, il faudrait peut-être que quelques UNS s'efforcent de ne pas l'être, tout à fait ON. Pour que quelques-uns de ces enfants-là, psychopathes graves, manquent là où leurs symptômes manifestés les menaient tout droit, à l'institution de service, encore faut-il que quelques-uns de nous autres y manquent, là où ils devraient être, en emploi ou en fonction quelque part, tout saisis bien sûr du malaise de cette fonction ressentie insensée. Mais il faut bien vivre, comme on dit, et la gagner, sa vie, serait-ce au prix qu'elle s'y perde.

Il faut bien y vivre, là où le destin veut que vos doigts de pied ressentent ces crampes qui préludent à l'inéluctable éventail. La première démarche a été, pour nous qui étions cinq ou six, de ne pas croire que cet « Y » qui nous était dévolu dans le ON ambiant, l'était, inéluctable.

Nous avons décidé de nous en tirer afin d'y être, ailleurs, présence proche d'un gamin décidé irrécupérable par les sommités en cours. D'autres enfants nous sont advenus. Jour après jour, une recherche s'est amorcée.

Le pari ? Que l'un et l'autre de ces enfants-là aient un devenir qui leur évite la réclusion en institution, quelle qu'elle soit. Le moment est venu où il faudrait que se trouvent patiemment d'autres lieux que ceux-ci.

Car, voyez-vous, ON a beau dire tout ce qu'ON veut des institutions, elles ne se sont pas voulues et ne se veulent pas telles qu'elles sont. Leurs grilles quand elles avaient des grilles, leurs fleurs si elles ont des parterres ou des massifs, c'est bien ON qui les façonne et les veut telles qu'elles sont : poubelles si ON

---

\* Texte publié dans *La Gueule ouverte*, août 1973.

a besoin de poubelles, pénitenciers si ON a besoin de pénitenciers, et parées de plantes vertes, et bourrées de médicaments, écoles si ON a besoin d'écoles.

Qu'il y ait d'autres chemins, ce petit réseau-ci les esquisse et devient trace.

Reste à en faire part de ce que veut dire Y être, présence proche d'un enfant aussi fou qu'un enfant peut l'être, et ce, « hors fonction », en toute ignorance de ce que rabâchent ces vieilles tantes Pédagogie et Psychologie.

Il s'agit que quelque chose d'« autre » se mette à avoir cours entre les uns et les autres. Alors ces enfants-là, interdits, trouvent ou retrouvent l'usage de leurs mains et d'un « eux-mêmes » qui semble bien ne pas se situer où ON veut le croire.

Le premier d'entre ce « nous autres », là depuis six ans, Jacques Lin, s'y met à raconter ce qui peut se raconter. Pour le reste, pour ce qu'il en est de ce qui semble bien « faire signe » pour des enfants étrangers à ce qui nous fait ce que nous sommes, il y va d'un long apprentissage d'un certain silence.

*Il y a six ans que j'y suis, dans les Cévennes...*

*Quand j'y suis arrivé, je venais de faire neuf ans d'HLM et deux ans d'usine.*

*Le père est malade, ma mère fait des ménages. À dix-sept ans, étant l'aîné de cinq enfants, je rentre à l'usine.*

*À 6 heures du matin, j'attends le train de banlieue pour aller au travail.*

*Il faut pointer le matin, le midi et le soir.*

*À 19 heures, je suis venu de nouveau sur le quai de la gare et je rejoins l'immeuble.*

*Bâtiment 65, porte C, 3<sup>e</sup> gauche.*

*Souvent je vais me coucher tout de suite, un oreiller sur la tête pour ne pas entendre le feuilleton à la télé que la famille à côté écoute, que les voisins du dessus, du dessous, d'à côté écoutent.*

*Mes sœurs à leur tour travaillent, le père sort de l'hôpital : c'est ce moment que je choisis pour m'évader.*

*Mon projet à ce moment : être berger, maçon ou je ne sais quoi, mais surtout ne pas retourner à Paris...*

*Mais je rencontre D.*

*Je n'entends que quelques mots : solidaire... compagnon... Il me propose d'être le compagnon de Janmari.*

*S'offre à nous, près de Monoblet, au bord des Cévennes, une grande bâtisse inoccupée. Une cinquantaine de pièces, des très grandes, des toutes petites, des caves, des voûtes, des bâtiments. Une ruelle intérieure qui mène sur un four à pain et une courette intérieure.*

*C'est l'hiver 1967-1968.*

*Janmari est un drôle de gamin.*

*Il lui sort des grimaces souvent accompagnées de cris. Il peut se balancer, les mains dans le dos, au même rythme, à la même place, pendant de longs moments.*

*Il lui arrive également de mordre son pull et de donner de grands coups de tête dans les murs, ce qui m'inquiète beaucoup.*

*Pendant les premiers jours, je ne manque pas un geste, pas un pas. Je ne comprends pas du tout pourquoi il fait cela, je suis prêt à tout moment pour l'éviter.*

*Au bout de plusieurs jours, quelques habitudes existent. Les lieux me sont plus familiers. Il semble que les coups de tête diminuent un peu.*

*Je cherche ce qui ne va pas lorsqu'il se cogne.*

*Je lui propose à manger, à boire, des biscuits – ça ne fait rien. Je l'invite à me montrer ce qu'il veut, ce qui ne va pas – je lui tends la main. Il m'amène vers la porte de la cuisine, me lâche, ferme la porte qui était mal fermée, retourne près de la cheminée, endroit où il se trouve souvent, reprend son balancement, visiblement plus tranquille.*

*La maison est très grande.*

*Nous sommes installés dans deux pièces. Une très grande avec une cheminée, une longue table, des chaises et nos deux lits.*

*À côté, la cuisine. Une table, un évier, un buffet pour la vaisselle et un grand placard pour ranger la nourriture.*

*C'est Guy et Marie-Rose qui vivaient là avant que j'arrive et comme ils doivent s'absenter quelques mois pour terminer quelque chose d'entrepris vers Paris, je sers à ce que nous y soyons.*

*La maison est très isolée.*

*Le village le plus important est à cinq kilomètres. Les voisins les plus proches à un kilomètre. Il y a « la cave » où un paysan fait du vin et range son matériel agricole. Il n'y habite pas, mais prête une pièce à peu près habitable à un vieux berger et à sa femme.*

*Ils viennent de vendre leur troupeau et ont racheté une douzaine de chèvres.*

*Le berger est malade et bouge le moins possible. C'est sa femme le plus souvent qui garde les chèvres. Un chemin goudronné va jusqu'à la cave et continue par un chemin de terre et de pierres qui monte jusqu'à la maison où nous sommes.*

*Le boulanger vient tous les deux jours en fin de matinée. Il ne va pas plus loin que la cave.*

*Au début, je calcule pour arriver en même temps que lui à la cave. Les premières fois, Janmari suit derrière à quelques mètres de distance. Je me retourne souvent pour voir si il suit. Parfois, il part en courant dans l'autre sens. Je l'appelle, rien, il continue. Je vais le chercher, il résiste et veut continuer dans l'autre sens. Je laisse faire, il retourne vers une grosse racine qui traverse le chemin, passe par-dessus, ça n'a pas l'air d'aller, recommence une deuxième fois, là le « passage » a dû être bien pris et on reprend le chemin vers la cave pour prendre le pain.*

*Petit à petit nous arrivons de plus en plus tôt avant l'arrivée du boulanger, entre 10 et 11 heures.*

*Le berger nous invite à entrer.*

*La pièce est très sombre, devant la fenêtre il y a un gros arbre qui cache la lumière.*

*Le berger prépare deux chaises à côté de la cuisinière à bois, qui chauffe, endroit qu'il ne quitte presque pas.*

*Je m'assois, mais Janmari refuse la chaise et va vers la bergère. Elle n'a pas l'air très*

aimable. Jamais je ne l'ai vue sourire. On dirait qu'elle fait toujours la grimace. C'est peut-être parce qu'elle n'a presque plus de dents.

Elle parle rarement et encore je ne comprends rien. Ils sont tous les deux originaires de la Lozère et je crois qu'elle ne parle que le patois. Chaque fois que je rentre dans cette pièce le matin, je vois la même scène.

Le berger est assis à côté de la cuisinière, sa femme épluche des pommes de terre qu'elle coupe ensuite en fines rondelles, très rapidement, pour le ragoût de pommes de terre journalier. Janmari est debout sur la pointe des pieds, se balançant très légèrement, les yeux rivés sur ces mains qui épluchent et coupent, agiles, rapides.

Il frémit du bout des doigts qu'il joint, en poussant de temps en temps des petits soufflements.

Puis il se met à gambader autour de la table en tapant des mains et en rigolant et retourne auprès de ces mains qui inlassablement épluchent et coupent.

La première fois, la bergère est un peu surprise, surtout lorsque Janmari gambade autour de la table, mais ensuite elle ne bronche pas et continue son ouvrage comme si Janmari n'était pas là.

De son côté, le berger lui aussi inlassablement me parle de de Gaulle, du bon Dieu et de ses rhumatismes qui le font souffrir.

Nous repartons quand le boulanger est passé.

Souvent le berger nous donne quelques œufs de ses poules, mais ça, ce n'est pas du tout du goût de la bergère.

*J'ai préparé le repas avant de descendre au boulanger.*

*Je fais réchauffer les plats pendant que Janmari met la table.*

*Une assiette à sa place, une à la mienne, des couverts, des verres, le sel, le pain, les fruits.*

*Au début, Janmari mettait des assiettes un peu partout autour de la table.*

*Chaque fois, j'enlevais ce qu'il y avait de trop pour ne laisser que la sienne à sa place et la mienne. Puis bien vite il n'y eut que deux couverts sur la table.*

*En revenant du boulanger, j'ai vu que Grégoire travaillait dans les vignes. Grégoire est espagnol, ouvrier agricole. Il s'occupe des vignes qui sont aux alentours de la maison. Il travaille pour le propriétaire de la cave. Nous avons pris l'habitude d'aller le voir de temps en temps puisque nos visites ne semblaient pas du tout le gêner, au contraire. Aujourd'hui, il fait très froid, il neige même un petit peu. Grégoire nous voit arriver de loin et nous fait un signe de la main.*

*Nous remontons toute la vigne entre deux rangées de pieds, Janmari trotte devant.*

*Une tape amicale dans le dos de Janmari, une poignée de main pour moi, Grégoire s'accorde une petite pause pour se rouler une cigarette.*

*Il reprend son travail. Avec une grande cisaille il taille les sarments.*

*Janmari et moi nous le suivons de pied en pied. Je ne peux guère l'aider, car il n'y a qu'un seul outil. Janmari ne quitte pas des yeux les mains et la cisaille et frémit lorsque l'outil d'un coup sec coupe le sarment.*

À un moment, Grégoire tend la cisaille à Janmari en m'interrogeant de la tête ; je fais signe « oui ».

Grégoire montre l'endroit où il faut tailler : Janmari, preste, la prend et coupe, à la grande joie de Grégoire.

Janvier 1968.

Cet après-midi, il fait beau.

La réserve de bois pour la cheminée a baissé.

Je prépare la brouette, la scie, la hache. Nous montons par-derrière la maison dans la montagne.

Janmari est devant. Ça fait plusieurs fois que nous allons à cet endroit. Je choisis un arbre par-ci par-là pour ne pas dégarnir et je les abats. Une fois coupés et débranchés, lorsqu'ils ne sont pas trop gros, Janmari traîne les troncs jusqu'à la brouette.

La brouette sert de chevalet, je coupe des bûches à la taille de la cheminée, j'ai la marque de cette dimension sur un bâton qui ne me quitte presque jamais. Janmari m'aide, il tient l'arbre pendant que je scie ou des fois tient l'autre bout de la scie.

Lorsque la brouette est bien pleine, je donne la scie à Janmari, je glisse la hache entre deux bûches, Janmari part devant vers la maison, je suis avec la brouette.

Nous venons de terminer de dîner. Il fait beau. Nous allons nous asseoir au soleil. Je trouve un morceau de bois qui ressemble un peu à une petite canne. Avec mon couteau, je le travaille un peu. Le haut ressemble maintenant à une tête d'animal. Puis nous partons nous promener.

Lorsqu'il fait beau, nous allons rejoindre la rivière à deux kilomètres, je prends le sac avec de quoi goûter, un peu de travail ou un livre, et mon bâton.

Presque tous les lieux où nous nous rendons régulièrement, au boulanger, au marché, au bois, aux vignes, ont un chemin différent. Janmari part devant. On descend vers les vignes, nous passons au-dessus d'un petit ravin. Puis nous retombons sur la route que l'on quitte rapidement pour longer des prés et nous arrivons à notre endroit.

J'ai donné le bâton à tête d'animal, tout à l'heure, en partant, à Janmari et je m'aperçois qu'il l'a toujours en arrivant.

Il va directement se mettre à plat ventre sur « son » rocher, la bouche à quelques centimètres de l'eau, les mains jointes en avant. De temps en temps, il touche l'eau des lèvres ou pousse des petits cris et, sans se lasser, regarde l'eau couler.

Il ne bouge presque pas de cette position jusqu'à ce que je lui fasse signe de venir goûter.

Quand le goûter est fini, je range les affaires dans le sac et nous repartons. Janmari est devant. Lorsque nous sommes sur la route, je le fais venir à côté de moi et je lui donne la main. Quand nous reprenons les sentiers, il est de nouveau devant.

Une fois arrivés à la maison, je prépare les légumes pour faire la soupe, je mets de l'eau à chauffer.

Janmari se met à pleurer, puis il se donne un grand coup de tête sur le mur. J'interviens, il mord son pull. Je me demande ce qui ne va pas. Je ne comprends pas. Mais il me tire vers la porte. Nous sortons de la maison et il me ramène vers le chemin par lequel

*nous venons de revenir. Je le tire à mon tour vers la maison, rien ne semble le calmer, pleurs et cris reprennent de plus belle.*

*Je lui donne son blouson, son bonnet, je mets ma veste, et le voilà qui part en courant sur le chemin qui mène à la rivière. Je le suis... Arrivé à notre lieu habituel, il court vers son rocher, prend le bâton qu'il avait, que nous avons oublié, se balance et ne pleure plus. Nous retournons à la maison à grands pas, car la nuit tombe.*

*On se contente pour le repas du soir de pain, de fromage et de pommes.*

*Comme tous les mercredis, aujourd'hui nous nous levons tôt. La veille, j'ai préparé le petit déjeuner sur la table, le grand sac sur une chaise, des habits propres sur une autre.*

*Après avoir bien déjeuné, j'habille Janmari chaudement, car vers 7 heures du matin, en ce moment, il fait très frais. J'en fais autant.*

*Nous partons au village. Il se trouve à cinq kilomètres de la maison. Une bonne partie du trajet est pris par la montagne. Janmari trotte toujours devant, jetant un coup d'œil derrière de temps en temps. Vers la fin du parcours, nous regagnons la route.*

*Janmari m'attend en se balançant un peu, les mains dans le dos. Elles tiennent sa petite canne.*

*Nous finissons le trajet côte à côte jusqu'à la place du marché. Maintenant, presque tous les commerçants nous connaissent. Au début, ils étaient un peu surpris. Ils savaient que nous descendions à pied de la montagne, sans trop savoir d'où nous venions. À présent, ça n'a plus l'air de les gêner, au contraire : au retour, Janmari a les poches bourrées de biscuits, de fruits secs, de pommes que les uns et les autres lui ont donnés.*

*Nous sommes à la maison vers 11 heures. Avant, on fait un crochet chez le berger pour lui donner les quelques courses qu'il nous a demandées.*

*Février 1968.*

*Depuis quelques jours, je branche des lampes dans la ruelle intérieure et dans les caves. Je travaille sur une échelle. Par terre, à côté de l'échelle, il y a une table avec différentes pinces, des tournevis, des douilles, du fil, des ampoules.*

*Janmari suit avec attention le travail, se déplaçant souvent pour bien voir.*

*Souvent, je descends pour poser un outil et pour en reprendre un autre. À un moment je crois pouvoir atteindre la table sans descendre de l'échelle, mon bras n'est pas assez long. À tout hasard, je fais signe à Janmari ; sans hésitation, il prend l'outil qu'il faut et me le passe. La fois suivante, au lieu de descendre, je demande de la main un autre outil ; de nouveau il ne se trompe pas et me passe le tournevis.*

*Maintenant je n'ai plus à me soucier de descendre de l'échelle : je tends la main et presque chaque fois, très vite, l'outil ou le matériel attendu arrive.*

*Une heure du matin.*

*J'entends Janmari qui pleure doucement dans son lit.*

*J'allume la lumière.*

*Janmari se met à genoux sur son lit, se balance et pleure de plus belle.*

*Je me lève, je pense qu'il est malade ou qu'il a mal quelque part.*

*Je le touche de partout, rien, il continue de pleurer.*

*Je vais à la cuisine chercher de l'eau, il boit et se met à pleurer encore plus fort.*

*Il fait peine à voir. Je lui tapote les mains, lui parle doucement, rien.*

*Je lui tends la main pour l'inviter à me montrer ce qu'il veut. Il m'entraîne hors des deux pièces où nous vivons, nous traversons le grand couloir du deuxième étage, descendons le large escalier de pierre, il me lâche la main, part en courant vers une des grandes portes d'entrée que nous empruntons souvent, pousse la grosse pierre derrière celle-ci.*

*Janmari remonte aussitôt, nous nous recouchons. Tout va bien.*

*Cette pierre, tous les soirs, nous la mettons derrière la porte. J'ai pris cette habitude, car elle n'a ni serrure ni loquet, et les jours de vent il est impossible de dormir, la porte tape sans arrêt et cela résonne très fort dans toute la maison.*

*Hier soir, la pierre n'a pas été mise à sa place comme chaque jour.*

Jacques Lin

L'article d'Isabelle, « Une vie de chien » paru dans *La Gueule ouverte* de juillet, nous a valu une petite avalanche de lettres : « J'arrive, nous arrivons... »

Il nous faut donc préciser qu'il ne s'agit pas d'y avoir lieu, « ici » où persiste depuis six ans le petit réseau d'origine de cette tentative.

Cent autres lieux, voilà ce qu'il faut tramer.

L'existence d'un enfant autiste ne peut se tramer que dans la trame de l'existence très quotidienne, là et là, de quelques individus dont le mode de vie se prête à être cette « unité » dont l'enfant mutique est, peut-être, dépourvu.

Être cette unité ? Il y va d'un long apprentissage qui n'en finit pas de nous surprendre.

Communication, relation, information, transmission.

Tous ces mots en « tion », ce qu'ils importent de pollution culturelle est à filtrer et à refiltrer.

Le moindre geste peut « faire signe » pour un enfant qui vit hors de cet usage de la parole en nous autres invétéré.

J'ai écrit : pour, et non pas : à.

S'agirait-il d'un art de vivre ?

## Le moindre geste peut faire signe (2) \*

*Inquiets. Envoyer d'urgence vos deux pages prévues pour le n° 12.*

*La Gueule ouverte*

Il est vrai que la suite du journal de Jacques Lin n'a pas été envoyée ce mois-ci.

J'avais demandé à celui qui a entrepris de faire un film à partir de cette tentative de s'y mettre, à raconter.

Il a renoncé. Les images, il les voit, mais dire, écrire...

Un autre est passé hier, avec un ami qui cherche plusieurs centaines d'hectares pour que des chevaux puissent y vivre. Il avait dû s'en tirer, de la Camargue, juments à moitié mortes d'en avoir bu de l'eau de ce lieu qui fait mirage. Une ânesse et deux chiens, toujours vivaces, sont hébergés par Albert S. dans une maison qu'il répare une semaine après l'autre, un mois après l'autre. Il arrive qu'un gamin autiste vienne y vivre un petit bout de temps, imperméable à l'ordre, sensible au signe.

Encore faut-il le trouver, ce qui fait signe.

Dans la pièce où j'écris, une poutre énorme, sciée en tronçons, attend que Jacques Lin en fasse des chariots pour qui en voudra, petits chariots de bois, jouets, en souvenir des temps où il y en avait encore, des chariots, cheval devant.

En attendant, on s'y asseoit, sur les tronçons de la grosse poutre. En attendant quoi? Qu'il revienne, le temps des chariots, des cahots sur les pierres, des grosses croupes luisantes de sueur où glissent des reflets mouvants?

En réponse au télégramme de *La Gueule ouverte*, deux réponses possibles :

– À y vivre proches de ces enfants qui vivent à l'écart de la parole, nous en sommes arrivés à la fermer, notre gueule, tranquillement.

La ferme. Méfiants. Dans l'air du temps, il y en a, il y en a, des missionnaires. Mille et une religions tournoient comme les mouches, par soir d'orage, tout autour de la croupe luisante de la jument des anciens temps. À chacun la sienne, de religion ou de jument.

– J'envoie, pris de court, quelques pages qui en feront deux dans *La Gueule ouverte*, morceaux choisis dans le cours de ce livre à écrire qui n'en finit pas de commencer.

1967. Dans la nuit du 13 au 14 juillet – quel mot n'est pas d'histoire – nous sommes partis des alentours de ce château en Sologne où nous vivions proches de malades mentaux.

---

\* *La Gueule ouverte*, octobre 1973.

La fête y avait lieu, et il s'agissait de nous en tirer, des artifices, qu'ils soient de feu ou de parodie.

De villes en villages, les nuages reflétaient en plages de lueurs les guirlandes d'ampoules accrochées aux quatre coins des bals de convenance.

Ces lueurs-là, je les reconnaissais : villes et villages brûlaient. C'était la guerre.

C'était la fête, l'une n'allant pas sans l'autre.

Nous étions en voiture. Derrière moi, un gamin de douze ans le corps en arche, n'y était pas, à la fête, petit psychopathe grave. Nous l'emmenions pour un détour dont je me doutais bien que nous n'en reviendrions pas, ni les uns, ni cet autre-là, de si tôt.

Les Cévennes sont proches. J'y arrive. Deux dents de rochers. Une demeure bâtie sur des voûtes dont la clef a été encastrée, paraît-il, au XIII<sup>e</sup> siècle.

Janmari, extirpé, fait deux pas hors de la voiture et s'aplatit sur le chemin. À croire qu'il ne respire plus, ou alors à peine.

Ils sont là quelques-uns à jouer aux boules. La guerre est loin, là-bas, vers la Chine. Le vent n'y est pour rien dans ces vagues de rocaïlle recouvertes de chênes verts. Les galères n'y sont que par l'histoire. C'est par ici qu'étaient pris le bois pour les faire et les hommes pour y ramer. Du même bois sont faites les poutres des maisons dont les pierres viennent d'une vaste encoche creusée en pleine pente.

Il s'en faut de rien que nous soyons dehors, ce Janmari-là qui respire à peine ; dénué de l'usage de la parole dont je me sers pour que nous ayons lieu.

Lieux précaires, à vrai dire. L'univers est cadastré.

Et puis Janmari s'est mis à tourner sur lui-même, comme on dit, une main tenant l'autre dans son dos, à pas d'ancre.

C'était à six ans d'ici.

Un an après, c'était dans un vaste mouvement de balancier qu'il était pris, jambes écartées, un incessant grincement rauque à la gorge.

Nous étions cinq ou six qui en avions vu d'autres, dont moi, de beaucoup le plus vieux. J'y ai vécu, à l'asile, l'hôpital à fous de derrière les grilles. Le pain a son odeur, l'asile aussi, odeur où le chaud persiste et tourne à l'âtre. L'école maternelle s'est appelée l'asile.

Au flanc de cette ville frontière de par là-haut, dans le Nord, *elle* est immense, *cette* asile qui se le garde, les fous. Ils n'en sortiront pas, de la mère-asile.

Et nous, est-ce que nous nous en sortons ? On ne s'en sort pas. De quel « en » s'agit-il ? Sortir. Se tramer un sort. Mais qui trame ? Et si « se » n'y était quasiment pour rien, mot de passe et rien d'autre ?

Imaginer *une chose* : la parole. Peut-on dire qu'elle est vivante ? Elle est parole. Elle n'a corps que par le nôtre, à chacun, où elle prend son cours. Mais la source, où est-elle ?

À l'orée de cette espèce-ci, qui est nôtre, sans foi ni loi, quelque chose fait signe qui prélude à ce que la parole advenue fera de nous.

Heureusement que nous l'avons, elle qui nous a, ne serait-ce que pour nous en tirer.

« En », c'est quoi ?

L'état sauvage, le bistrot du coin, la bestialité, la philosophie, la guerre, la peine qu'elle nous fait, la situation où nous sommes, ce gagne-vie où notre vie se perd ?

L'odeur du pain, l'odeur des cirques. Dans une cage accrochée, dehors, un singe. Il n'en est pas, de la représentation.

Les Cévennes sont vastes, parcourues d'une résille de routes et de chemins, vaste filet. Janmari y est, dehors, en cage.

Quoi fait cage, ou qui, pour ce gamin-là ?

Grille, d'y vivre hors l'usage de cette parole en nous invétérée. Un réseau l'entoure, ce gamin-là redevenu vivace. Il ne se tire pas. Il touche le mur de ses doigts en faisceau, là, et là encore, le même là, d'un moment à l'autre, d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, au même là réitéré. Il ne gratte pas. Il effleure. Le pan de mur ne sera pas évidé. Il ne s'évadera pas. Et pour cause : pas de « s » à la clef.

Notre ère.

Notre erre.

Quelles traces de cet animal doué, comme on dit, de mille et une bonnes raisons que ce langage qui lui est advenu important, quelles traces persistent à préluder, encore et malgré tout, aux fibres des gestes les plus humbles qui peuvent lui échapper, à tout un chacun ?

Et la trace, à elle seule, ne veut rien dire.

## Repères en marge

### 1

Reprendre les choses en mots ou décider qu'à cette tentative qui ces temps-ci persiste, de par la permanence de notre présence à quatre ou cinq, je lui ôte son projet d'origine qui est de se mettre en infraction avec les règlements, le su, l'appliqué, le convenu pour errer dans cette marge à la recherche de ses repères, sans autre référence, telle qu'elle apparaît aux autres dans leur milieu qui nous semble continent, que mon nom dont je me suis servi pour signer des livres.

Ce radeau en Cévennes, vu d'ailleurs, il porte un sceau. Je n'arrive pas pourtant à me décider à ce qu'il soit pour autant scellé, alors que sa persistance, ailleurs transmise par qu'en-dira-t-on, fait mirage. C'est là que je perçois le dommage. À quoi sert, à force de se taire, de n'être que prétexte, que mirage comme il advient de ces enfants qui vivent hors la parole ? Dieu sait pour quoi ils sont pris et dans quoi ils sont compris !

À ne rien dire, ne rien écrire, ne rien émettre, ces cinq présences-là, établies en radeau qui se propose de prendre en séjour des enfants fous, voilà qu'elles sont vues colonie, enclave lointaine de quelque puissance, maison ou centre, cathédrale pour qui est pèlerin, havre pour qui en cherche un, source d'un nouvel « isme » pour qui voudrait en changer.

La vie est là, simple et tranquille. Nous sommes dans un mois dont je n'aime pas entendre le nom : août... qu'il soit prononcé haou ou hou, son préposé à faire peur, et c'est à pleines barques que les migrants de ce mois-là, préposé aux vacances, nous abordent. Et me voilà, moi qui signe, préposé d'office à parler, à rendre des comptes ou des contes suivant que celui qui m'interlocute tient au calcul ou à la fable.

... Lorsque Jean-Marie, l'enfant fou qui vit là proche et on ne peut plus distant, se frappe la tête de la paume de la main, doigts repliés, inutiles dans ce geste-là, il arrive qu'une main tendue vers lui bien à propos déclenche qu'il la prenne et l'emmène. Le corps de l'autre suivant, jusqu'à ce caillou, et c'est la nuit, le caillou a été pris par la main de Jean-Marie hier dans la lumière

et laissé à quelques pas de sa loge, et voilà ce que Jean-Marie s'est mis à ne plus pouvoir tolérer à minuit passé. Le caillou repose dans sa loge. Jean-Marie s'en revient à cette loge où, allongé de nouveau, il s'endort. Repère. Et l'histoire n'y est pour rien, ni le temps, ni à mon sens le moindre discours. Et l'air qu'alors je respire est clair, délivré de ces phantasmes archi-légendaires qui hantent à n'en pas finir notre monde de parlants dans lequel le moindre geste est prétexte et terrain à de monumentales décharges pourrissantes et fumantes où tous les temps viennent se débarrasser de leurs mythes hors d'usage. Et la culture est là pour récupérer cet engrais.

Chaque mot est maillon lentement forgé autour de cet héritage qu'il enclôt... héritage sempiternel et rien d'autre, et quand il se propose à s'articuler avec d'autres, ce qui compte d'abord c'est que la chaîne ne soit pas rompue. Tel est le contrat non pas proposé mais imposé par l'usage de la parole, première mémoire omniprésente aux toutes premières perceptions de l'enfant. La chaîne est là, de la famille, immuable, et le moindre geste de tendresse implique baptême et appartenance à une certaine habitude que l'homme a prise d'être comme il est, tous les autrement étant d'emblée sacrifiés. Il faut que l'autre qui vient de naître semblable soit. Ce qui n'est qu'un mode de vie devient l'espèce qui n'est que de parole. C'est peu de dire que la parole règne et signe ses sujets. Sujets, ils ne le sont que par le signe.

Je parle d'établi et je ne parle pas de loi. La loi est de l'ordre de la parole, l'établi est d'une autre matière. Les gestes d'usage, un jour retrouvés là, en viennent à se répéter si bien qu'à les voir et revoir ils prêtent à être prévus. Et cette trame parsemée d'objets, ponctuée de paroles, accrochée au lieu est toute en nuances que j'ai appris à percevoir. Là où d'aucuns ne verraient que des personnes, vivant dans cet instant et à cet endroit-là, à y regarder plus longtemps et d'un autre œil s'esquisse et se précise dans la clarté du moment cet établi que je ne peux décrire qu'en ayant recours à des images. Tous ces fils d'araignée quasiment invisibles dans la lumière, qu'une forme blanche vienne à traîner par là et voilà cet invisible qui apparaît... cordages qui l'instant d'avant étaient secrets. La personne, le personnage (que tout un chacun ne peut faire autrement que d'être) écartés, enfouis, non perçus, dans la lumière du moment peut apparaître tout un grément sans voiles, dont les cordages, traces de gestes, créent cet établi dont je veux parler et là où ils se font et se refont une heure après l'autre, un jour après l'autre. Et bien que chaque fil ne soit pas tout à fait identique à celui qui l'a précédé, il s'en faut souvent de peu, car tout objet manié les rallie.

Ce que je veux dire, c'est que l'enfant fou, ce grément hors la personne, cette toile filée par cette araignée qu'en l'occurrence chacun de nous se met à être, cette tapisserie ornée et retenue là et là par des objets dont certains le sont

pour nous comme pour lui, il arrive qu'il se mette à la tisser de ses propres gestes, il arrive aussi qu'il la traverse, qu'il l'échancre comme le ferait un insecte trop gros pour la toile patiente et que son élan vient trouer. Et il arrive aussi que le projet de l'enfant fou soit bien ce passage à travers. La toile industrielle des usages, étant clairement visée par ce trajet apparemment impromptu, mais dont l'objet qui l'a déclenché est bien cet établi qui peut lui permettre d'être s'il en est et qui dans le même temps propose cette autre manière d'être qui est de le traverser. S'agit-il d'infraction ? Les mots sont vite trouvés pour qualifier ce qui dérange. Ce même « in » dont le rôle est souvent de marquer l'incapacité, je le retrouve au début d'un autre mot où les mêmes lettres n'émettent pas ce son chagrin ; et ce trajet qui s'en vient par le travers de l'établi peut se dire d'initiative.

... Que cette pression de la parole soit oppression, le fait est si flagrant qu'il nous éblouit et que nous sommes bien en peine de le percevoir. Les empires ont des serviteurs subtils, et plus grand est l'empire de la parole plus astucieux et plus nombreux sont ses prêtres et ses ministres organisés en clans qui se chamaillent pour se répartir le mode d'influence et les biais par lesquels la parole régnante régnera de plus belle.

... À relire ce que j'écris, je m'aperçois que souvent l'image importe et, ma foi, tant pis. À choisir entre deux importations, je crains plus celle qui viendrait du commun et du raisonné que celle qui vient de l'image où l'ombre, le soleil et la planche se proposent en repères plus qu'en mots, paille dans les cheveux, épine dans le discours, sable dans la salade, cristaux à crisser entre les meules des moulins à parole devenus prière sans sel comme il convient pour façonner les symboles à communions.

... Radeau épars. Les enfants qui séjournent là, de par sa permanence, d'avoir tant écrit qu'ils sont à part, l'ennui m'est venu de ce terme et je les dis épars de par le fait que le *je* proposé par leur entourage n'a point trouvé en eux l'ancrage qui les fixerait sur leur existence.

Guy et Jacques. De l'un je dirai qu'il est braconnier de naissance. De l'autre qu'il a senti, ses vingt ans venus, que la terre sous ses pieds devenait immobile. Il fallait bien qu'il marche pour retrouver qu'elle tourne et, sa marche devenue démarche, il est venu là et n'en décarre point, un peu Noé dans l'horreur qu'il a du vin et cette habitude qu'il a de rendre les sous qu'il gagne, incapable qu'il est de les consommer. C'est peu de dire que l'argent le rend malade. Il n'en prend pas.

J'en ai vu tellement de ces villas dénommées « mon désir » ou « mon plaisir », tout le long de ces avenues chétives qui n'allaient nulle part, branchées sur des villages qui n'en étaient plus d'avoir à subir la présence périodique d'estivants en mal de vacances que, ces mots de désir et de plaisir, je ne peux plus les entendre sans une haine qui, fort malencontreusement, rejaillit sur ceux qui, fort nombreux ces temps-ci, portent ces mots en bandoulière comme des vacanciers leur appareil à photographier...

L'établi n'est pas la loi qui est affaire de parole. Il est d'une autre nature, tout au moins pour une bonne part, et le bon sauvage auquel Jean-Jacques Rousseau s'est arrêté montre l'empire de la parole. Il parlait de l'homme, et les plus primitifs lui paraissaient plus naturels. Mirage. Un pas de plus dans la même ligne, et il aurait trouvé l'animal, cet animal qui persiste à préluder en chacun de nous. L'animal humain est d'une espèce particulière, si dépourvue de par sa nature que pour combler toutes ses lacunes originelles elle s'est trouvée devoir assumer son achèvement qui est un leurre. Il est leurre. Que ce leurre soit nécessaire le rend tyrannique et médisant. Tout ce qui n'est qu'effet de son existence, il l'utilise pour en justifier la nécessité, et les réactions contre son emprise forcenée, il les désigne comme venant du fin fond de la nature. Tout ce qui n'est qu'effet de sa dictature devient indice que sans lui et son pouvoir absolu, où irions-nous : les fils tueraient leur père et prendraient leur mère. Vive et perdure la bonne souveraine qui par ailleurs nous mène à des massacres monstrueux dont les petits, à en écouter le récit, s'en retrouvent couverts d'une gloire posthume ! Que l'outil soit devenu machine nous indique comment le repère devenu signe nous mène au délire qui est de se prendre pour fin.

Prendre « se » pour fin, alors qu'il n'est qu'un leurre intervenu pour colmater tant bien que mal cette échancre dans l'inné, cette béance avide d'une permanence à survivre on ne peut plus vacante dans le réseau de nos organes, nous mène à inaugurer sans cesse ces monuments à toutes sortes de finalités, la plus stable étant que nous soyons les fils d'un père, qui le moment venu nous révélerait le pour du quoi.

... Elle est folle. Rien ne la retient. Sous couvert de nous délivrer, elle nous livre à elle-même, visant sa propre fin qui est d'être absolue, et c'est tout. Et ça sera tout. C'est-à-dire plus rien ; le système en étant arrivé à ses fins inscrites dans son origine.

... Et nous, à quatre ou cinq, il s'agit de nous y retrouver à veiller que l'établi à s'instituer n'aille pas se perdre. D'où cette prudence élémentaire à ne point parler ces enfants qui ne parlent pas.

Notre souci de ces mois-ci est de ne plus être pris pour lieu de vacances, mais l'institué nous y pousse et va s'efforcer de nous y retenir. Tous les gens en

place d'avoir quelque chose à dire avec quelque argent à la clef, voilà ce qui les arrange. Que ce lieu de séjour soit à vacances, et voilà la marge resituée comme il leur convient : complément admis à n'être que propice à la rentrée, et annulée cette recherche dont ils pourraient me dire que je n'ai qu'à la mener en douce sous couvert de cette admission dans les mœurs de ces vacances auxquelles, grâce à leur entremise, les enfants fous se mettent à avoir droit comme tout le monde.

C'est vraiment, là, prendre les fous pour des imbéciles, ce qu'ils ne sont en aucune manière, pour autant que les imbéciles existent, ce dont, pour avoir passé des années et des années à respirer le même air que des réputés débiles, je ne me suis pas aperçu.

Cette recherche, à vrai dire, c'est eux qui la mènent, qui nous la mènent, qui nous y amènent et de leurs extravagances l'ainsi soit-il qui tend à ces cadastres dans l'espace et dans le temps n'est pas prêt d'en venir à bout. Amen.

... Il faut de tout pour faire un monde et, quoi qu'il en paraisse, c'est de la marge que je parle, non point que je parle d'elle : c'est de là que j'écris, de cette tentative en marge qui ne peut persister qu'en faisant cause commune avec ces enfants fous qu'elle se propose à prendre en séjour d'un moment à l'autre, ce qui n'a rien à voir avec le fait d'assumer leur histoire ; moments en rupture avec ce que la société leur ménage, alors que, dans ce ménage, d'histoire ils sont en passe de n'en point avoir, poussés vers cette fosse on ne peut plus commune que ménage à qui renâcle l'assurance des conformes ne serait-ce que pour s'assurer en leur assurance.

Et j'en reviens, pour m'y tenir, au fait flagrant que, dans la cinquantaine d'enfants psychotiques qui ont vécu par ici et y reviennent en ricochet, nombreux sont ceux dont on peut dire qu'ils ont été décoincés, désimpassés. Il est probable que ce que j'en écris n'est pas fait pour laisser le qu'en-dira-t-on en paix.

... La morale en cours ou en discours, les psychothérapies et les pédagogies, même si elles me regardent, je ne les regarde ni ne les vise ; je ne les prise ni ne les méprise. À quatre ou cinq, nous préférons vivre là plutôt qu'ailleurs et, tous comptes faits, je me demande si le fait d'écrire auquel je me livre volontiers est d'une autre nature que celle qui pousse Janmari à aller se faire prendre dans ce balancer dont ma main, d'une ligne à l'autre, répète à une autre échelle le trajet.

... Le manier de Janmari n'est pas semblable au mien. Ses mains sont en quelque sorte mains d'aveugle. Il voit et pourtant il palpe dans cette nuit qui n'est pas d'ombre mais de silence. Le mot n'y est pas. Alors l'objet se met à vivre, à proposer un autre usage qu'il faut retrouver à chaque manier.

... D'avoir été dénommé libertaire par le qu'en-dira-t-on, il m'échoit d'emblée

d'assumer ma part de liberté et on vient voir de loin ce qu'il en est de cet asile des Cévennes où des enfants fous libres seraient dans la nature ; et je m'escrime et m'essouffle à perte de parole, pris dans un quiproquo de politesse. De cette liberté les gens sont avides. D'avoir entendu dire qu'il y en aurait une parcelle quelque part, ce dire fait mirage, et les voilà pèlerins prêts à s'émerveiller.

... Il est de fait que depuis trente ans que les enfants anormaux et déficients je les vois venir, je me fie plus à leur dos quand ils s'en retournent qu'à ce tablier qui leur est devant surmonté de cette mascarade affectée qui ne me dit rien. L'air qu'on prend, je n'en augure rien. Je me repère plus volontiers au moindre geste, à la démarche, aux épaules, à n'importe quoi qui par hasard ne serait point trop affecté. Et l'affection qui serait élan sentimental, voilà que le même mot évoque le malaise chronique dont on souffre.

Toute cette enfilade de verbe, ampoulée à souhait, indique ce qu'il en serait de mon journal si je m'y livrais au lieu de m'en tenir à ces repères. Chaque fois que je m'en prends à autre chose, je ne sais plus de quoi je parle et je me perds si j'avance sans mes cartes.

Nous sommes dans ces monts en vagues que notre existence très brève nous fait croire figées. Mais elles reviennent de loin. Et notre œil n'y voit que chênes verts et rocailles là où coulent, sous l'apparence offerte au soleil, des rivières souterraines qui ne sont pas nommées. Par l'envergure de leur flot, ce sont des Rhônes et des Loires, et Janmari, avant qu'à notre gré il ne soit devenu constamment proche et docile, les suintements de ces fleuves méconnus il les trouvait à l'issue de longs trajets d'exploration solitaires et tenaces.

... Les gouttes qui perlaient aux pierres, l'une après l'autre il les attendait. Elles lui coulaient dans le corps. Je peux en témoigner. Je l'ai vu souvent avide, à souffle perdu et retenu, la moelle épinière aux aguets et qui lui soulevait les talons dans une danse qui allait jusqu'à la frénésie. Et ma présence là ne le gênait en rien, ce dont je le remercie. Il m'incitait même, l'œil au coin des paupières, les doigts de ses mains en antenne, il attendait la prochaine larme, certain qu'elle allait venir, minuscule et pourtant énorme, surgie d'où et par quel chemin, pour glisser le long du mur où son trajet était tracé en vagues vertes d'herbe qui doit être de la race des algues. De cette attente comblée de temps en temps Janmari ne se lassait pas.

Et vos amours, bonheurs, extases, mes semblables, mes frères, vous pourrez toujours vous y exercer pour qu'ils soient un tantinet de la même espèce que l'écho de cette larme dans cet être de douze ou treize ans, fou autant qu'un enfant peut l'être.

Dans le chemin ce matin, près du four, une branche en travers et des restes de fagot. Sur une planche sous la voûte, les pains qui vont être emportés tout à l'heure. A., qui est passé hier avec sa femme, en a emmené le sien, et à ceux qui vivent dans la roulotte Adèle a porté le leur.

Ces branches en travers du chemin, traces abandonnées du chantier d'hier, je ne m'en remets pas facilement. On dirait que le lieu a été abandonné en toute hâte, le pain cuit mis à refroidir sur la planche.

Tant pis pour l'autre qui peut-être passera.

L'usage est langage. Ces objets en plein travers du lieu de passage, je les retrouve sans cesse. Repères. Et ce repère me dit à quel point l'autre n'existe pas ou qu'il existe trop. Le pain cuit, il faut le porter aux autres, et c'est ce qui apparaît. Repère, ce pain d'une certaine entente, et là c'est de l'un à l'autre qui passe. Mais que veulent dire ces branches en travers ? Il est fort probable que c'est un enfant qui les a laissées là, pris qu'il était dans son jeu de s'enclorre, cependant que le pain se faisait, pris à son jeu, soudain abandonné, dans ce repaire marqué par des objets dérobés à leur usage, les objets devenus autre chose de par le nom et le rôle que l'enfant, dans le moment, leur a attribué. (Il s'agit d'un enfant parlant.)

Abandonné ce lieu où les objets par leur désordre marquent la fin, m'indiquant que la fin sans doute a été atteinte qui était que le pain soit cuit et posé là, prêt à prendre... Mais l'abandon de ce chantier semble dire qu'un désastre est venu interrompre le cours de l'usage. Demain n'y est pas, c'est-à-dire la prochaine fois. Quelque chose est sectionné qui ne devrait pas l'être. Ruines.

L'usage est langage, et le propre du langage est de ne pas s'interrompre. À vivre de repères, il ne faut pas croire que la vie soit plus facile. Autant en emporte la personne qui dans sa tête pense.

S'agit-il de ranger, de remettre les choses à leur place ? Si ce rangement veut dire un certain ordre répété, son propos ne va pas plus loin que le lieu négligé une fois la chose faite. Il s'agit que des repères permettent un certain prévoir et permettent de s'y retrouver, sinon c'est la chose qui l'emporte, quelle qu'elle soit, pain ou personne en personne et interrompue c'est-à-dire niée cette trame de repères qui propose à Janmari entre autres d'être en permanence.

... Réseau dont l'écriture à tout moment s'efface comme il n'est pas question de la reprendre. Si elle s'interrompt, tout est à refaire. Et c'est toujours et à chaque fois la parole qui l'emporte, c'est-à-dire le ou les personnes qui s'activent à tel ou tel projet, qu'elles font leur puisqu'elles l'assument. Et d'où vient que je ressens cette branche en travers du chemin comme lettre morte ? ... objet abandonné et c'est la tentative, organisme vivace et fragile que je ressens laissé en plan...

Épine dans ma démarche cette branche dans le vif du chemin.

Tout ce qui s'adresse à l'autre, même lorsque cet autre est Janmari, est de parole. Tout part de ce « s' », lieu d'inscription et d'émission de cette parole dont Janmari n'est pas compris. Et le pire est qu'il se met à sembler l'entendre. Ce qui lui en arrive de cette parole lui permet d'aller faire ce qui lui est ainsi indiqué, et chacun de s'en féliciter comme sa pèrémère le fait au temps des vacances.

Et j'en suis bien chagrin, car plus cette illusion prend, plus ceux qui ont affaire à lui en reviennent à savourer le bien-fondé de cette parole souveraine, et disparaît la nécessité de cette écriture dont je parle et qui viendrait d'ailleurs. Qu'importe que le devenir possible de Janmari s'annule dans cette imposture qui permet à ceux qui l'entourent de savourer en toute quiétude sa présence docile et conquise.

Au marché du vocabulaire il y a des mots qui sont très demandés, et quand je vois la foule se coaguler sur un mot ou sur un autre pour le prendre, et plus le mot est pris plus il attire à l'être, je m'éloigne et m'en vais par les petites rues de ma mémoire faire provision de mots moins courus, non point qu'ils soient rares, mais le fait est qu'ils sont moins engoués.

Que le toi, le moi et la loi aillent de mèche semble aller de soi.

Restent ceux qui sont sans toi ni moi, sans toits ni mois, sans je ni lieu et qui vivent en marge de ces artifices si nécessaires qu'à ne pas les admettre ils sont éparés.

Cet organisme qui persiste sans foi ni loi, fait de cinq existences qui se prêtent à la présence proche d'enfants fous, réseau d'aires éparses, il semble bien que ces enfants-là le pressentent, le guettent, le retrouvent, le reconnaissent beaucoup plus clairement qu'ils ne retrouvent ou ne reconnaissent leur propre pèrémère que seul l'obligatoire retient en une apparente unité d'existence tellement fêlée qu'en son sein quotidien l'enfant y vit en quelque sorte au fond d'une crevasse ou sur le bord de la faille et qu'il sommeille qu'il hurle ou s'en balance ne peut pas dire qu'il y soit à son aise.

Un éducateur m'a dit :

– Mais ces cartes, à quoi ça sert ? Je ne vois pas bien...

Et c'est vrai que je ne voyais pas bien à quoi il pourrait servir, lui, imbu de la personne et particulièrement de la sienne. Dans ces lieux sans murs, sur ces aires ou quelques traversiers qui font marches, près de la rivière qui, ces nuits-ci, a pris déjà son haleine d'hiver, ces éducateurs sont quelque peu transis.

Ils sont arrivés de nuit, se sont perdus pour en arriver à se faire mal recevoir par Lin qui dormait avec sa tribu d'enfants, ces jours-ci assez nombreux, et l'un ou l'autre réveillé, voilà que c'est la fête à se balancer ou à chantonner toutes sortes de bruits, et la tente voilà qu'elle devient jungle dérangée.

au flanc d'une vague de chênes-vert,  
un territoire

il ne faut pas avoir peur de recommencer  
l'histoire  
sans se lasser

il était une fois des hommes, et des arbres, et de  
l'eau, et des pierres  
et il ne s'agit pas de l'histoire de chaque UN là  
mais de celle d'un certain NOUS

une espèce de nous  
un nous d'espèce qui n'en finit pas de dérafer  
dans les virages  
du S  
de soi-même

et les vagues érodées de la chaîne hercynienne  
se prêtent volontiers à la présence là  
de radeaux très précaires à la recherche  
du commun d'avant l'un et l'autre  
se nourrir alors s'écrivant ce nourrir.



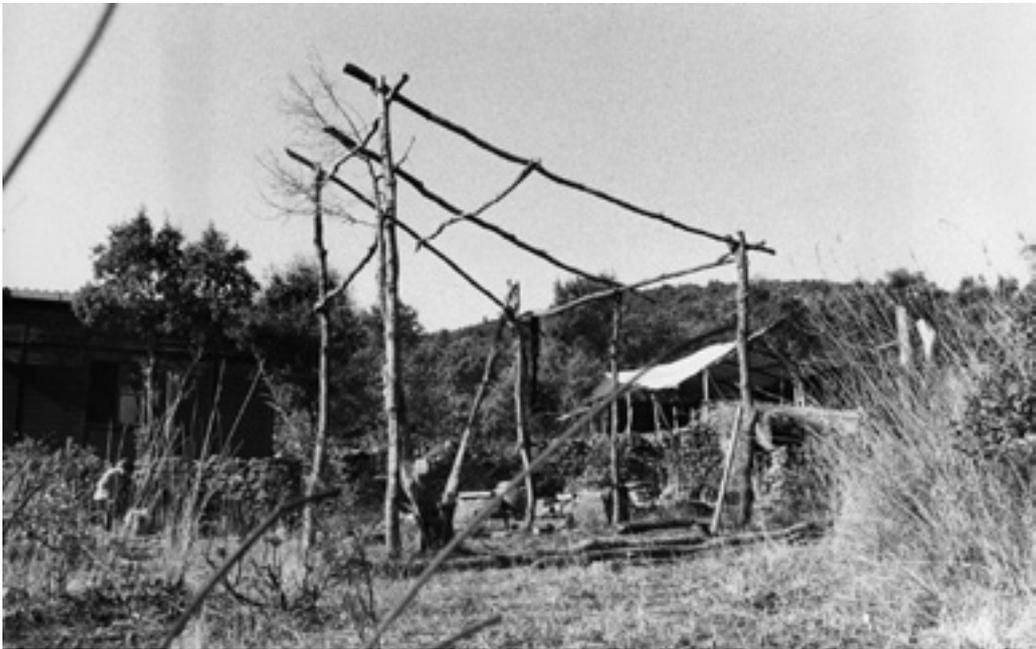
Les photographies IV, V, X, XV sont d'**Alain Cazuc**. Toutes les autres sont de **Thierry Boccon-Gibod**.

bons en sommes  
à l'âge des abris  
certains de ces enfants <sup>là</sup> gravement psychotiques  
y trouvent leur aise

nos trajets contumiers se mettent à les regarder  
et les pierres  
et les papiers

les choses

bon qui sait voir  
ont un regard bien plus humain  
que le nôtre  
que le votre inspire  
et qui interloque .



l'abri devenu grand

la

se balancer

s'écrit

ce balancer

lieu d'asile

comme un

l'abri

ce balancer

l'est aussi

ce rire

s'écrit

pas : se rire

de les pierres du contournier  
que les doigts d'une main nôtre  
piérent pour rien ou quasiment  
ont d'étranges pouvoirs  
comme dirait le sorcier.



au premier plan

l'y

est y d'y être

l'a

et pas tellement en personne  
le moins possible en personne  
ce qui rend la présence plus dense

j'y suis

peut se dire et s'écrire

vous gardez l'y

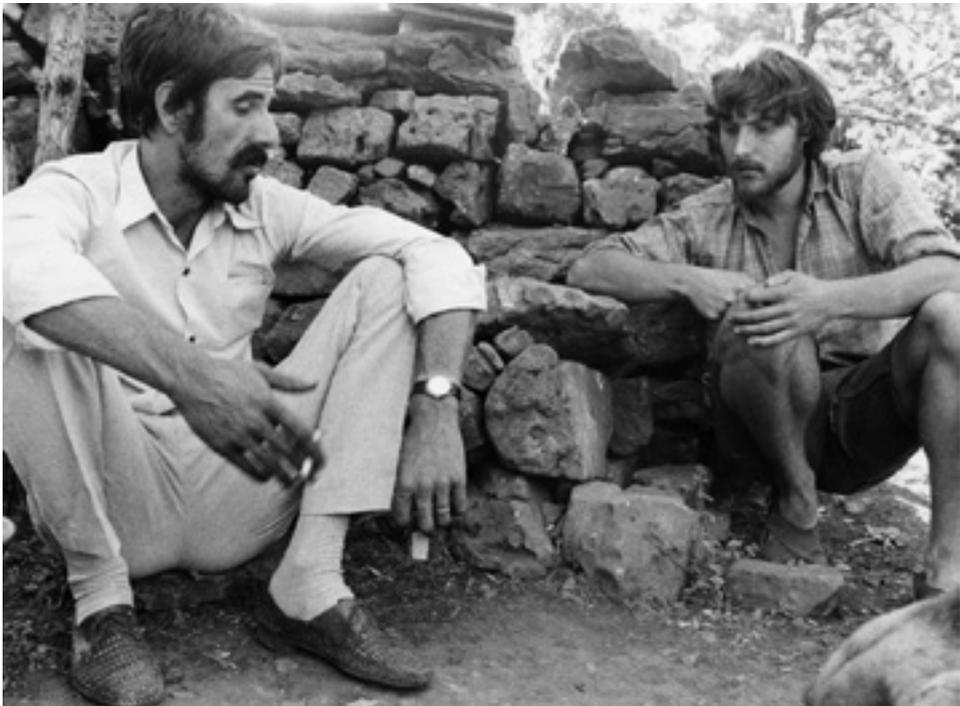
le j qui apostrophe  
ne serait que l'écorce



dans le sac  
les écuelles en bois  
du grand gâton de tous les jours  
sur le trajet des chèvres  
vers la charbonnière  
d'antan  
ce lui là qui n'y met pas les mains  
à l'harnachement  
est à l'ombre de le dire  
son nom

ce nom  
du même soi  
"il" le laisse harnacher  
ce se qui (lui) frousse .





deux  
de nous autres  
indigènes de ce réseau

l'un et l'autre  
présences proches  
d'enfants  
(par) ailleurs invidiables  
d'où les lieux pour invivables  
qui leur sont de volés

'ILs' ne sont pas l'objet de la conversation  
ces enfants là  
ce jour là, il s'agissait  
du toit  
d'une bergerie  
et non du toi du moi.

mordues et remordues  
lacérées de coups de dent  
ces mains  
mains interdites châtiées  
les vœux enfin à l'ouvrage  
inertes qu'elles étaient depuis longtemps  
et  
objets tout ternés de ce meurtre  
qui advenait à la moindre alerte  
personne et l'autre tout autour  
des pierres  
qui répondent à ce besoin  
impérieuse et immuable  
qu'il faut respecter sans peine  
de les voir à nouveau déshonorées  
ces mains qui s'y mettent  
à ce nourrir.





le paradis  
ou presque

le hommie  
est un mûrier

et celui qui tourne le dos  
est un éducateur qui croyait venir ici  
en stage

il s'était trompé  
impossible d'y stager  
ici

mais son grand père  
savait les rempailler les chaises

et les faire les janiens

et lui il avait appris tout petit

quand on sait faire tout ça  
comment peut on devenir éducateur  
et pour quoi faire ?



les mains toujours  
toujours les mains  
à prendre avec

éplucher

pour quoi ?

pour rien

voilà bien le drame

éplucher sans fin

le geste est à l'infini

comme s'il s'agissait

d'une œuvre pour rien

et non d'un ragoût

qui se prépare

de l'art.

deux cures  
deux êtres

l'un qui sait ce qu'il fait  
l'autre présumé ne le savoir point

et l'eau

pour boire

faire cuire  
se laver

et tout ce qu'on vendra

à quoi l'eau peut servir

et l'eau

pour rien

l'eau là

l'eau d'avant tout

chose précisément vide immuable

il y a l'eau il y a l'autre

l'eau peut être préférée

qui n'exige pas l'existence de l'autre.



four banal

une route devient

Source  
de gestes perdus

le pain

c'est pas rien

faut le voir

l'oucétholopathe profond  
aura prises avec le pétrin

faut le voir pour le voir

que pétrin

viens de loin

et que ce tracor là

sur la peau très fine  
de la miche

mérite d'être reconnu comme étant  
d'avant tous les langages.





le pain  
c'est pas rien

Pendant des mois  
ce gamin là s'est évertué à le faire  
ce faire qui vient de loin

et l'œil qui le regarde  
ce pain là  
c'est l'œil de la chèvre  
qui le regarde

le chouveau  
qui vient de faire  
qui vient d'être fait  
qui vient de se faire.

et voilà

tracer

TRACER

bon rien

encéphalothalpe profond ce gamin là  
et moi proche qui offre les pastels à l'huile  
dont "il" va faire l'usage qui peut se voir

Jamais on ne me fera croire que ce gamin

là s'exprime

pas l'ombre d'S dans ce qui nous fait  
proches ce "lui", là et moi.

mais, alors, c'est l'ombre de qui qui se  
manifeste dans ce geste de tracer qui nous  
advient et m'importe auquel est la  
main qui trace ?

cette main n'est pas "la sienne", ni  
la mienne.

c'est la main et l'au main.





ce petit geste là  
jeu de doigts  
je le prends pour ce qu'il est :  
ce sans quoi  
nous ne parlerions pas

mais voilà  
que ce "lên" là  
s'en tient là  
au jeu des doigts

jeu ?  
travail d'une minute qui étouffe  
le réitéré prise l'immuable  
il s'agit presque d'une chose  
imperfector le besoin de la faire  
cette chose là qui est geste  
un doigt vient en cogner un autre  
et ce qui en adient le regarde  
ce gamin là  
à n'en pas douter.

le dé  
le dé à décider

trouvailla  
le marbre le zinc la table  
est pierre d'évier  
posée au pied d'un chêne

un coup de dé  
et c'est le choix  
le choix entre les choses qui sont là  
à faire  
rien d'inscrit sur ce dé là  
expertise incurable

ce qui nous permet de chercher ce qui décide  
et ce que je me dis, tout tranquillement, c'est  
que nous ne le trouverons jamais.



Qu'est-ce qu'ils étaient venus faire là ces huit-là?... Ils voulaient un enfant ou deux, dans le besoin qu'ils avaient de servir à quelque chose. Je leur ai dit que pour être utiles ils n'avaient qu'à laisser quelques grosses pierres là et là, quand ils partiraient. Les pierres resteraient là, les amis qu'ils enverraient s'en serviraient comme de tables ou de sièges, mais ne les changeraient pas de place. Et ainsi perdurerait ce qui permettait à un enfant fou de s'y retrouver, dans quelques mois ou dans un an.

Quant au reste...

De l'être de culture on ne va pas plus loin que sa banlieue proche, là où l'institué se décharge de ses ordures. C'est là que fermente sa liberté et ses désespoirs absolus. Ce pas de plus qu'il faudrait faire n'est pas un pas ordinaire. Se retrouver dans l'anti-texte n'est pas être dans la marge. Élaborer un établi qui ne soit point balayures, emballages, eaux usées et résidus de poubelle de l'institué en usage. Peut-être que c'est tout un art, un artisanat, et voilà que resurgit cet établi nécessaire qui s'avère être d'usage bien avant que d'être parlé et ne peut pas de par sa nature être légiféré.

Il y a le fameux miroir et il y a la main.

... Les mains sont les premières compagnes de l'être humain, ni mâles ni femelles et les deux à la fois, à la fois une et nombreuses par les doigts, présence proche et permanente, marionnettes et outils; dans leur existence même se trouve cet aiguillage vers les lignes surchargées de la parole et vers cette écriture en marge, voie désertée, ensablée, ensevelie, perdue peut-être à tout jamais. De l'être humain ne subsistera qu'une apparence jacassante et prolifique, machine à reproduire et tout ce qui s'ensuit; inexploitée cette mine que chacun a dans sa propre main.

Il y a le phallus, roi des signes, si j'ai compris ce que la psychanalyse en dit, et il y a la main, petit être inverbal mais beaucoup plus indépendant qu'il n'y paraît, repère pour qui sait voir. Car si l'homme se sert de sa main, elle l'a précédé et le précède, fleur qui donne la graine de notre origine alors que la parole nous est venue s'y rapporter en cours de route pour devenir parasite régissant.

À ma main j'y tiens. Elle est là et elle écrit, et Janmari dix fois par jour y regarde à la sienne avant de se mettre à la prêter à ces enchaînements proposés par l'usage en cours dans notre existence quotidienne.

Tous ces temps-ci, on entend dire en vêpres et en matines que l'homme est être de parole.

L'homme ne vit pas que de pain, et l'être humain n'est pas que de parole. Il lui faut sans cesse digérer l'emprise de la parole régissante, sujet évident des systèmes en cours pour avoir été celui des précédents. Car tout se tient, et s'il

arrive que des enfants soient privés de parole c'est qu'il y a longtemps que leur père n'ont plus rien à dire, car ce qu'ils ont à vivre mieux vaut ne pas en parler ; ce qu'ils font, car parler à c'est parler de, ou alors c'est parler pour ne rien dire, et de cette parole qui ne dit rien il est notoire que l'être humain peut s'en contenter comme des colonies de bestioles persistent à proliférer nichées dans une nature qui leur est ménagée, d'ouate humide.

Là où certains voient la cause du mal dans le fait que la parole soit venue à manquer, je la vois dans ce bruit de voix qui ne colporte que de la parole. Le discours se met à ne plus avoir de fil, et le fil de la parole est d'une autre nature que la parole, il n'y a qu'à nous voir de chair et d'os, aptes à émettre et à percevoir ce bruit propagé d'air vibré, mais quant à dire que nous ne serions en vérité qu'une bulle de cet air-là, voilà nos actes scellés une fois pour toutes au nom du pape.

## 2

À ce pouvoir qu'est celui de la parole, on pourrait croire que les enfants fous s'y opposent. Certes, ILS échappe à être circonscrit. Je ne les prends pas pour autant pour l'Être Suprême et ne les charge pas de représenter en personne la nature de l'homme. Je ne désigne pas bon le fou comme a pu l'être le sauvage. Ni mon propos, ni mon projet ne les encadre à être ces sujets-là.

Nous y sommes, dans un pays de rocaille. La roche émiettée se répand en cailloux qui, d'être maniés, transportés, posés, disposés, en deviennent pierres. Ces pierres, à être aménagées, un certain établi s'y installe qui permet à quelques coutumes d'avoir lieu là.

Pas de maison, et pourtant.

Un coffre, à lui seul, est buffet et grenier. Il est posé là, sur un recoin de pierres. Et nous n'y pouvons rien si, à nos âges, en émane une nébuleuse d'histoires de pirate.

Cette enfant-là n'a pas d'âge de cette sorte. Pas un mot depuis tant d'années. Papa, maman, elle nous le renvoie en écho, et *phpinhhh* elle le prononce. Il est impossible d'écrire un son émis par « eux » qui ne parlent pas. Ce son est d'une autre nature. C'est « pain » qu'il lui était proposé de dire.

À émettre un son, elle ne s'y refuse pas, semblable à celui que nous émettons par certains efforts de par là-bas vers la gorge où l'air fait vibrer les cordes que nous y avons. Et le bruit qui fait *phpinhhh*, d'un petit souffle vibré, je le reconnais. Ils sont quelques-uns à user de cette voix-là qui n'est pas la nôtre à proprement parler. C'est presque une toux. Le son surgi est à la parole ce que le caillou est à la pierre. De cette parole qui nous aménage, je la prends pour

l'ancêtre, le précédent, ce qui nous a permis de nous mettre à dire.

Et *phpinhhh*, elle veut bien l'émettre à propos de tout et de n'importe quoi. Ce petit caillou de son, elle le jette, pas bien loin, pas bien fort. Et il est flagrant qu'il ne s'agit pas d'un mot ou d'une syllabe. Quand j'entends jacasser des êtres accomplis, quand j'entends la radio, et les uns et les autres, ce son farouche, qu'un autre émet *hhamn...* ce que j'en ressens ne peut pas s'écrire : respect, pas plus que *phpinhhh* ne peut s'écrire : pain.

Le son prélude.

... Ce *phpinhhh* qui prélude à la parole, à devenir pain y gagnerait d'être un mot, et M., de l'avoir prononcé, y serait alors quasiment de plain-pied avec nous. Pain, si elle le disait, deviendrait une demande. *Phpinhhh*, c'est un son où je repère une trace de cette quémante insatiable, alors qu'il peut être pris pour un écho maladroit d'un mot par nous annoncé. Ce *phpinhhh* qui lui est pour une part venu d'un mot qui importe dans cette « unité »-ci où le pain se fait pour l'ensemble des unités permanentes.

C'est souvent Janmari qui va puiser la farine dans les sacs posés sur les marches, dans cette pièce où j'écris. Des sacs, l'autre fois, il n'y avait que l'emballage fripé ; quand les nouveaux sont arrivés, c'est à eux que Janmari a manifesté à quel point ils étaient ses potes. M., quand elle est là, en mange, en ronge, en mâche, des morceaux de ce pain dont les tartines coupées, elle les retrouve à longueur de journée, où qu'elles soient planquées. À longueur d'heures, elle tient un morceau de ce pain qu'elle mâchouille, tient devant son visage ou agite. Alors, on lui a dit : pain. Pour qu'elle en demande, pour qu'elle le dise, pour voir si elle le dirait, on ne sait jamais, puisque, la parole, elle en tient compte quand on parle. Et elle a annoncé ce son que j'écris : *phpinhhh*. Pour ce faire, elle utilise une bulle de souffle qui expire en un son que nous percevons, un son tangent à la chose qu'il ne dénomme pas, un son qui va à la dérive, parti d'elle en écho d'un mot, souffle teinté d'un bruit modulé plus que vibré, pas mâché du tout, et son visage alors on dirait celui d'une future sainte qui le voit, le bon Dieu. Que ce son extasié n'ait pas de sens fait que je m'y repère...

... À la pétrir, la pâte dans les bassines, leurs mains y renoncent... L'effort qu'il y faudrait mettre, pour pétrir, Janmari ne doit pas savoir d'où le tirer, projet vacant devant cette pâte qui résiste, alors qu'à courir avec le seau plein de farine puisée aux sacs, il y passerait sa journée. Ses gestes, après qu'il en a tâté de la farine trempée dans l'eau, deviennent tangents. Il se met sur la touche, pas éccœuré, mais vidé soudain de l'énergie qu'il y faudrait mettre. De cet y-là, il n'en est pas, alors qu'à porter la planche où reposent les boules prêtes à cuire, il y met une adresse de virtuose. Le loquet de la porte, il le soulève avec un coin de la planche chargée et il se glisse dehors avec elle. Il la longe. Il en oublie simagrées et simulacres qui sont de mise quand, cette porte, il prévoit

de la franchir. Il lui faut toucher le bord du buffet, en revenir à toucher le bord de cette table où je me mets derrière quand il y a des gens à recevoir ; il y regarde une fois ou deux vers la paume de l'autre main ouverte et puis, la porte, il l'ouvre. Avec cette planche qui porte six ou sept boules, on dirait qu'il est en planeur et il virevolte sans rien en négliger des équilibres et des obstacles à ne pas heurter. Il y est porté à un point d'habileté étonnant, et, la planche, il la jette d'un élan sur la table contre le mur, près du four. Les boules en sursautent.

Janmari, alors, on croirait qu'il va aboyer aux quatre points cardinaux. Il en fait le simulacre. Le son, il se le garde. Si je dis que la parole n'y est pas dans cette planche, dans ce bois, dans cette pâte pétrie, dans ce sentier qui va de la maison au four, je l'entends bien la rumeur de protestation, et les « voyons, voyons » et les quolibets de ceux qui en ont des preuves qu'ELLE existe avant toute chose, entre les choses et nous et préalablement au fait qu'il y en a un là de notre espèce.

Mais je sais aussi pourquoi je veux m'en défilier autant que faire se peut. ELLE trône, matrone de toutes les médisances associées, et les plus savantes sont peut-être les pires.

Les traiter d'animaux, ces enfants-là, ils y sont moins maltraités que dans ces lieux réservés à leur absence, parqués dans ces demeures à demeure où un psychiatre, il faut bien qu'il y soit à vacater, ne serait-ce que pour permettre à l'institué de prétendre qu'ils y sont soignés, ces enfants-là.

Que tout le monde sache que cette impasse est minable n'y changera rien. Tel recoin d'un service psychiatrique n'est pas plus absurde que le reste, tout autour et en exergue, et ne fait pas tache ou exception dans le bon vouloir exprimé par les tenants d'un discours verbeux auxquels l'horlogerie des institutions qui s'entendent en vient à s'exprimer.

Minables, ces lieux le sont, et minés ; non point qu'ils risquent d'exploser : le risque là-dedans est censuré ; mais sapés ils le sont, et non point par le dessous, mais par le dedans et le travers. De la parole, il y en a, vu qu'il n'y a guère que ça. Et qu'en faire sinon la filtrer, la décanter et, comme il se doit, la faire analyser ? Si cette parole ambiante n'est pas de première fraîcheur, il faudrait la renouveler, mais comment ? Pour ce qui s'y passe dans ces lieux-là... Autant dire rien : ce qui s'y passe est déjà trépassé. Ils ont l'Y anorexique : des événements, ILS s'en détourne, ILS les rejette. Et personne en personne n'y peut rien.

... Si c'est vers une bassine à moitié pleine d'eau croupie que le gamin a été, de son propre gré, l'eau croupie, il faut l'introniser. Ce qui est absurde. Ou bien il faut y lire un devenir, dans cette eau-là. Ou il faut la nommer de bien d'autres

noms qu'eau sale. Et savoir si IL ne s'y mirait pas, dans cette flaque.

... Quand on joue aux mots qui ont bien plus de faces qu'un dé, ça n'est pas le hasard seul qui décide la face qui paraît offerte. Les mots, on en joue, et ils ne retombent pas une face contre terre et l'autre au ciel. Il s'agit d'en décider de la face qui va se mettre à avoir cours, qui a gagné sur les autres faces.

Ce gamin s'y sauve vers cette bassine d'eau croupie. On peut dire qu'IL s'est sauvé ou qu'IL est sauvé, ça dépend... Et de quoi ça dépend on ne finirait pas de faire l'inventaire. La différence est remarquable : dire qu'IL s'est sauvé sous-entend qu'IL nous a échappé, qu'IL peut alors se perdre ou je ne sais quoi et le reste. Dans : IL est sauvé, point de « se » qui le concerne, le gamin penché à boire cette eau dégueulasse de la flaque enclose. Ce qui ôte bien du tracas, ce « se » qui disparaît quand le docteur dit qu'IL est sauvé. Donc que si c'était un petit malade, ce petit qui en a, des troubles profonds de la personne, on pourrait ainsi le traiter, en tant que tel, afin qu'IL le soit, sauvé.

Alors que ce que j'en pense, à les voir vivre, c'est que cette ligne d'erre il s'agit bien de la permettre, de lui donner les moyens de surgir. Ce qu'ILS Y vont glaner dans cette marge latente, dans le moment où l'établi a cours, ne nous regarde pas ; et si nous voulons Y aller voir de nos propos et commentaires, nous risquons fort de l'annuler par souci de nomenclature.

Alors à quoi bon ces cartes qui quand même signalent cette démarche à l'écart ? Pour rien d'autre que d'y percevoir si les lignes d'erre persistent à fuser, ou si les us, coutumes et manières d'être de ce « nous autres »-là ne les permettent plus. Car permettre, il faut décider qu'il s'agit non pas de laisser faire, mais que s'y pourvoient les projets.

### 3

De deux fous, il faut choisir le moindre, de cet homme en uniforme qui pense juste, utile et même nécessaire de libérer quelques tonnes de bombes sur un petit nid de paillotes, et nous y sommes, dessous, et de cette gamine qui danse devant son père venu la chercher. Elle ne dit rien : elle danse. Si j'en faisais le tracé, sa silhouette ressemblerait à ces bonshommes en traits de peinture rouge retrouvés sur des roches, coudes et genoux qui coïncent plus qu'ils n'articulent une pliure identique aux bras et aux jambes. Le visage de cet enfant : un masque, dans l'ombre de ce chêne trapu d'avoir été foudroyé ; des branches persistent à lui pousser, en rejets. Il en passe des mirages qui font manœuvre dans le ciel des Cévennes. Le père avait rangé la voiture à l'ombre. Il était avec sa femme, la mère, et ils ne savaient pas ce qu'ils allaient retrouver ; bientôt trois mois qu'ils l'avaient amenée là, sortie de cet hôpital psychiatrique où ils avaient dû la mettre, et ils allaient la voir, fantôme de ce qu'elle était.

Et voilà : elle avait dansé, mains en l'air, coudes et genoux pliés, petit masque qui se mettait à tenir sur un pied, tout le corps emporté dans une gambade qui n'y arrivait pas à l'emporter, maladroite.

À trois pas de ce chêne, il s'en est passé, depuis trois ans, des abandons et des retrouvailles. Il arrive que l'enfant se sauve quand il les voit là, ses parents.

Devant la fontaine, il y a un long tas de sarments, et un autre tas près de ce lieu où les voitures s'arrêtent. Les portes de la magnanerie, en haut des marches assaillies par un fouillis de ronces, sont de planches rongées et grises du gris d'un bois qui aurait flotté pendant des années, et par là il en passe des éducateurs en qui bourdonne l'ennui des heures de leur temps de vivre employées, souvent croupies, à y faire quoi en quelque point de cet État qui les emploie ? Il en passe. C'est la retraite. J'en ai connu d'autres, et au moins une, vers les années quarante. Ça passait par centaines et par milliers, dans le sens inverse à celui de la conquête. Ils n'allaient pas loin, cernés, repris par l'armée de l'autre pays, prisonniers alors. Et avant, qu'est-ce qu'ils étaient ?

D'ordinaire, les éducateurs qui passent par là, ils y sont dans ces petits postes tout le long de la frontière dite du normal, membres actifs ou un peu lourds de cette horlogerie d'associations qui les délègue à récupérer ce qu'il peut y avoir de récupérable dans cette avalanche permanente d'enfants demeurés ou difficiles. Hommes ou femmes et, pour la plupart, en personnes on ne peut plus braves, sinon ils ne feraient pas ce métier-là. Mais que les mots sont ambigus : que veut dire braves, pour eux qui se ressentent lâches, au moins par moments ? Ils le savent bien que ce gamin, ils sont en train de le lâcher pour ne pas en être virés, de leur emploi. Et à quel saint se vouer, celui qui les paie ou celui qui leur dit que c'est dégueulasse, ce boulot qu'ils font ? Le projet dont ils devraient être les messagers envers les enfants, que la vie est belle, que l'avenir les attend, il y a belle lurette qu'ils n'y croient plus. Ces agglomérats consciencieux d'enfants demeurés ou difficiles, c'est pour la sécurité de qui et de quoi que ladite sociale les y rémunère pour qu'ils s'y dévouent à la sauvegarde de quel patrimoine ? Quel effort gigantesque et industriel pour les en tirer de leur état, ces enfants dont l'état dans lequel ils sont n'est que l'écho empreint de l'état des choses, alors que les institutions ne sont là que pour qu'il perdure, cet état-là ?

Et de vivre constamment cette impasse, de la ruminer en toute conscience ou à leur insu, ils en sont navrés, ceux dont la fonction s'exerce à propos de mauvais sujets, soit qu'ils se tiennent mal, soit que sujets, ils ne le soient que par un ricochet très hasardeux de cette parole que nous leur adressons.

« Il ne faut pas s'occuper d'EUX... »

C'est qu'il en vient, des gens, dans l'élan d'en être de cette tentative, de s'y dévouer, ne serait-ce qu'un temps, à ces enfants-là. Pour certains, il s'agit d'une sorte de para-formation professionnelle.

Cette pie qui va bientôt voler, trouvée au nid, y reste on ne peut plus tranquille toute la nuit, et même l'aube venue sur le rebord du petit chariot de bois posé sur la cheminée, fabriqué sur ce territoire où les tables sont de pierre. Ses outils, Lin les retrouvait dans le seau d'eau, de même que les cuillers, les ciseaux, on ne les trouvera plus, emportés par la pie et non point dans un seau d'eau, mais dans un recoin de muraille ou dans une cheminée. Les outils de Lin, c'était Y. qui les mettait dans le seau d'eau, saboteur, voilà tout et d'instinct, pourrait-on dire, drôle d'oiseau. Et Lin qui en était à façonner timon, roues et ridelles, n'en était pas peu fier de les y retrouver, ses outils, dans l'eau, au fond du seau.

Depuis des semaines, Y. n'en décarrait pas de cette couverture devenue natte posée sur l'herbe et les cailloux. Tout essai pour le faire marcher se soldait par des hurlements, et le petit corps soudain en boule s'y rapatriait, sur la natte pour s'y asseoir et c'est tout. Il nous arrive d'être fiers, d'une fierté toute viscérale, quand il y en a un qui bouge. Dans ce cas-là, bouger veut dire que l'enfant en sort de cette identité de manière d'être, et alors que je vérifie dans le dictionnaire ce qu'identité officiellement veut dire, j'y lis que ce mot-là désigne ce qui fait qu'une chose est de la même nature qu'une autre et l'ensemble des circonstances qui font qu'une personne est bien telle personne déterminée. Ce que je m'essouffle à proclamer, prédire et prouver, voilà que le dictionnaire le plus courant le dit. Une personne, c'est le fait d'un ensemble de circonstances qui la détermine à être telle ou telle. C'est donc l'asile qui détermine ces identités démunies de cartes qui y sont logées, de gré ou de force, la carte qui nous sert à y lire qui nous sommes, reléguée au bureau administratif et coffrée, cependant que, dans l'air du temps, l'individu personnel, coffré comme il l'était dans cet asile dans le Nord dont je parle souvent, il l'est de moins en moins, à ce qu'il paraît. Mais il faut dire que bon nombre d'entre eux, qui alors vont et viennent, l'asile où on ne les garde plus de la même manière, voilà que partout où ils sont, ils s'y tiennent comme si l'asile, c'était là, de par le fait même qu'ils y sont. Cette complaisance à leur égard manifestée par des gens admis à ce rôle d'infirmiers ou de soignants, ils l'attendent de tout un chacun rencontré au hasard de leurs itinéraires dont le projet pourrait se dire d'y arriver à vivre, en parasites un tantinet malfaisants et critiques, parmi des gens qui ne sont point payés pour supporter leurs menues outrances.

Ces enfants-là qui nous adviennent, ce pôle qui nous sert à nous y référer à cette personne pourvue d'une identité enregistrée que chacun nous sommes, ILS n'ont pas du tout l'air de s'y rendre, comme s'ILS en étaient démunis de ce point commun. Et alors, identiques, et quasiment en permanence, à ce qu'ILS étaient la veille et l'avant-veille et le mois dernier, voilà qu'ILS le sont, et, du même coup, identiques par bien des manières d'être à d'autres qu'ILS n'ont jamais vus : on ne peut donc pas voir dans cette identité par eux manifestée un

effet direct de culture empruntée comme on le voit, flagrant, dans ces manières d'être et de parler on ne peut plus communes et dont tout un chacun s'affuble et s'accommode par souci d'originalité.

C'est donc de cet autre pôle dont je parle que leur viendrait cette identité qui les marque d'une originalité dont on les plaint ou dont on s'effraie et que nous nous sommes mis en position d'accueillir, la ressentant moins dégradée que bien des attitudes et manières d'être qui non seulement ont droit de cité, mais, de plus, y sont appréciées et honorées.

Le rebut, je ne le vois pas où d'autres le situent. Au geste réitéré qui vient à un enfant inadapté, je n'y vois pas le rebut de ce mode de relation qui a cours de par l'histoire qui est celle d'une certaine espèce qui, d'après ce qu'ON dit, serait la nôtre, dominante et unique de par la parole qu'elle est arrivée à se donner; à ce geste qui peut paraître inachevé puisqu'il est, semble-t-il, sans objet ni projet, ce qui lui manque, ce geste en est mutilé, et c'est ce qui nous manque, ce que nous manquons, ce dont nous manquons, peut-être d'une manière irréversible de par le fait que chacun, à son identité personnelle, c'est fou ce qu'il y tient. Et d'y tenir, il est tenu, maintenu: cet « il » que nous sommes « je » il y est, dans la main de Dieu, tenu dans, tenu à...

La petite pie, la voilà criarde dès que quelqu'un entre dans la pièce, bec ouvert, et c'est un gouffre rouge qu'elle offre à ce qui pourra être jeté dedans, ce qui pourrait se dire qu'elle demande à manger.

À n'y regarder qu'au manifesté, j'en ai vu des enfants ouvrir ainsi la bouche, et c'était rouge là-dedans, sauf que le gouffre en était plus petit si on le regarde en rapport avec la taille de l'individu égosillé.

Il semble que la pie, nous puissions la contenter de quelques bribes de viande déposées dans cet entonnoir tapissé de muqueuses ardentes. L'enfant, on peut l'apaiser de même. J'ai vu des femmes de pêcheurs y mettre un filet de hareng fumé et d'autres, dont j'ignore ce que leur mari pouvait faire, y loger un objet d'ivoire, leur sein ou un chiffon ficelé.

Mais il arrive que le gouffre refuse d'entonner ou de sucer. Il ne demande rien, pas le moindre besoin peut-être, avide de tout, insatiable dans son refus même. Et le comble, c'est qu'il n'y est pour rien, possédé comme il paraît l'être, ému jusqu'au tréfonds, et nous, en face, possédés d'une autre manière, qui ne possédons rien que la parole qui en élabore de ces ribambelles de symboles en maillons qui se tiennent et dont il est évident qu'à les imaginer nous en sommes prisonniers, ce qui ne le délivre pas, cet enfant-là, de ce qui l'épouvante au point qu'humain, il ne l'est guère plus et plutôt moins que cette pie égosillée, accroupie dans cette certitude que, de ce qui vient de bouger par là, va venir de quoi déglutir.

Avec une pie, il y a moyen de s'entendre et, somme toute, de la combler à bon compte. Mais avec un enfant qui hurle et se renverse la tête tout à fait comme

cet oiseau le fait, imaginez les lunes que nous décrochons de la panoplie pour satisfaire non pas cette quémante vertigineuse, mais notre propre besoin d'y pouvoir quelque chose à ce fait effrayant que nous n'y pouvons rien puisqu'il est flagrant qu'il n'y peut rien celui-là qui s'égosille et se tape la tête à tous les murs de la création, pans verticaux qui immeublent notre espace.

Pour le délivrer du malaise qui le hante, il arrive qu'ON le comble de ces gouttes bénies au nom de la science en usage, et l'enfant s'endort, assommé. Mais pourquoi la matraque est-elle si mal vue, puisque son effet est le même ? C'est le geste qui est en cause. Si on y va de la matraque, ça se juge, ça se méjuge. Mais si on y va du petit produit enfourné par un bout ou par l'autre, des gouttes ou du petit cachet enfourné dans l'engouloir tendu de muqueuse rouge comme il en est des cathédrales les jours de sacre, ça se conçoit : alors ON soulage, ON soigne, ON détend.

Quant à savoir ce qu'ON détend... Peut-être quelque corde qui pourrait vibrer entre cet enfant-là et nous. Car c'est vrai qu'il n'est pas vivable, et qu'il faut bien que les voisins dorment. Si c'est un enfant petit qui s'égosille, ON le tolère, et son cri, aussi aigre soit-il, ça les chatouille, les émotions avoisinantes, ça les caresse dans le bon sens, les poils que nous avons sur les organes à ressentir : c'est un petit, un petit de notre espèce, et il nous viendrait presque des larmes d'être si bon, si tendre. Mais s'il s'agit d'un enfant fou, alors ON l'exécute. Ce mot-là, ON et moi-même hésitons à l'écrire. Et pourtant... Le reléguer comme ON le fait, c'est l'exécuter.

Et pourtant, qu'une main tendue vers Janmari alors qu'en pleine nuit, cette quémante qui le hante en était venue à lui inspirer de s'y cogner la tête contre le mur et de la piauler ferme cette détresse insupportable, cette main, il l'a prise dans la sienne pour y mener l'autre vers cette aire où, dans la journée, il s'était efforcé de scier une grosse branche posée par le travers d'une chèvre de bois qu'il avait fallu caler avec un caillou emprunté à une murette proche. Le chemin pour y retourner n'était pas tracé, si bien qu'en pleine nuit il faut croire qu'il y voyait, alors que l'autre, main tenue, trébuchait ferme. Le caillou, Janmari l'a enlevé, preste, de là-dessous la patte de bois pour l'y remettre à cette place d'où il avait été retiré pour y être mis, à caler.

Et Janmari s'en est revenu à se coucher, au petit trot marché-couru, main de l'autre d'entre nous lâchée, en toute liberté, tout gloussant de ce plaisir d'un devoir – ou d'un besoin – accompli.

À la main, j'y crois, que Janmari perçoit. Et voilà que sa mère m'écrit :

« Les payeurs sont *nous*, tous les Français ; les profiteurs, et les exploités, toujours les mêmes... »

Elle a lu un article sur « Les trafiquants de la charité ».

Par le même courrier, une lettre des parents de cette M. qui, la main de Janmari, elle s'en est emparée alors qu'elle n'en bougeait quasiment pas

de cette pierre où elle y était assise, sur ce territoire où Lin les fabrique, ces petits chariots dont les planches sont quelquefois celles de vieux tonneaux, et c'était Janmari qui marchait devant alors que M. s'y faisait mener vers un de ces coffres intronisés par les muets, et qui recèlent de la nourriture :

– Pour nous, M. est vraiment transformée. C'est à peine croyable... Elle est gaie, taquine et gentille...

À la mère de Janmari, je lui réponds que les trafiquants de la charité, qu'ils ne fassent que se remplir les poches, ça ne serait pas bien grave, mais que ce par où ILS le sont, exécutés, les enfants comme le sien, c'est lorsque charité et « savoir » se font complices, trafiquants patentés de la parole.

Cette main dont je parle et dont je me sers pour écrire, en vérité, comme disait l'autre qui est l'UN, sur ce territoire où ILS y étaient, l'autre mois, tous les deux, Janmari et M.

M., elle y était encore en plein sous le coup des médicaments et du reste de ce qu'elle venait de vivre, ahurie à ne pas y tenir sur ses jambes.

La main de Janmari, elle l'a prise et on aurait dit qu'il l'emmenait, grand frère et petite sœur, alors qu'elle l'y menait vers ces coffres, et lui ne savait pas du tout où il allait, mené comme l'une de nous l'avait été vers ce caillou qui calait la croix de bois de la chèvre à scier, ni frère, ni sœur, un certain usage de la main ré-suscité qui coupait court à la parole dont on peut penser qu'elle va en reprendre l'usage, cette M.-là, alors que Janmari persiste à en vivre à l'écart : frère, il ne l'est pas, alors qu'il a un frère instituteur, et fils, il ne l'est pas, alors que sa mère, elle en découvre des trafics en réseaux inimaginables, cependant que nous y sommes à en tramer un autre dont les nœuds seraient d'une autre nature que celle qui permet de s'entendre et de parler comme l'a fait ce professeur agrégé qui l'a prescrit « irrécupérable », ce Janmari dont les mains n'ont pas fini de nous en faire découvrir, de ces repères que M., exténuée de soins, s'y retrouve à les percevoir.

Et c'est une honte, la manière dont ON traite ces enfants-là. Il n'y peut rien, ce professeur abusé par son savoir studieusement acquis, s'il édicte en toute connaissance de cause, en son âme et conscience professionnelle, que cet enfant-là qu'il a examiné, il l'est, à son avis qu'on lui demande : « irrécupérable », sauf qu'il aurait dû ajouter : « ... dans des circonstances données, telles que je les connais et les admets et qui sont celles où il sera placé ». Prescrites, elles le sont, les circonstances, et non pas par ce professeur-là ni par un autre. Il a donc à peu près raison d'écrire ce qu'il écrit. Diagnostic et pronostic sont justes, comme il est on ne peut plus juste d'écrire et de parapher qu'un tel autre enfant privé d'air va en crever.

D'où ces cartes où elle s'y faufile, cette ligne d'erre, ligne de faille en marge du prévu et de l'entendu, ligne à partir de laquelle je m'en sépare des psychologies et des psychiatries puisqu'il y a des circonstances qui ne sont pas de leur ressort.

Pour boucler ces lignes écrites aujourd'hui, il me faut revenir à la première ligne où j'écrivais ce qu'il m'est arrivé de prescrire à ceux qui nous advenaient, pour y être un peu, là, présences proches de ces enfants-là, qu'il ne fallait pas s'occuper d'eux. J'y ajoute : ni de soi, ni de personne en personne. Notre projet est d'une autre nature.

À la formule : « ni dieu, ni maître », il faut y ajouter : « ni moi », sous peine qu'elle ne soit un leurre qui, d'être adverse des susnommés, en sera empreint d'autant plus profondément que forte aura été la violence de l'élan contre eux.

Nous sommes là depuis cinq ans, alors que, dans les Cévennes, nous y sommes arrivés en 59. Ce *nous*, à quelques éléments, qui sont personnes près, est le même.

Au début de cette tentative, nous avons vécu dans la même demeure.

Vaste demeure bâtie de bric et de broc sur des caves voûtées de pierres grises, à mi-pente d'une vague de Cévennes, vague de chênes verts. À la place de l'écume, à la crête, deux dents de rocher.

C'est de là que Janmari se sauvait tout le long du tuyau noir qui allait pomper l'eau dans un bassin, étant bien entendu qu'il faut veiller à se saisir de tous les sens d'un mot quand on l'utilise. Se sauver veut dire : fuir, s'échapper, faire son salut éternel. Les divers sens du même mot, je vais les chercher au plus courant, dans un Petit Larousse illustré qui sert aussi de socle à ce petit engin qui efface cette parole inscrite en son sur les bandes des cassettes. Les petits engrenages gémissent. Quand ce moulin ne travaille pas, j'entends les oiseaux qui se démentent, dehors, dans les alentours de cette pièce qui pourrait être une cave où il faut bien que je m'y tienne pour en répondre de cette tentative qui persiste et pour guetter ce qui risque de venir interdire l'histoire amorcée par un enfant ou un autre, murs et grilles, contreforts et falaises qui y sont à barrer la voie qu'à ce qu'il en paraît, l'enfant innove.

Il est flagrant que tout s'y oppose à ce que l'enfant s'en tire de ce statut d'inadapté qui le sur-moule, et c'est en cellule qu'il arrivait souvent qu'ON les y mette, quand ils étaient en âge d'être dangereux. « CELLULE. – Petite chambre d'un religieux ou d'une religieuse » ; et il est bien vrai qu'il en a débité un morceau de la Bible, celui qui dans une cellule y était, à faire le tour de la lune.

Cette fois-là, la cellule, hermétique elle l'était, mais pas au point que n'en fuse la parole. « CELLULE. – Élément constitutif de tout être vivant ; groupement de militants politiques. »

Le Petit Larousse, de la cellule familiale, il n'en parle pas. J'ai lu jusqu'au bout et j'ai sauté au mot suivant. « CELLULITE. – Inflammation des tissus cellulaires. » Ça doit bien arriver que des mouvements politiques fassent de la cellulite, ou que soit atteint de ce mal-là qui y resterait trop longtemps, en cellule.

Pour en revenir aux enfants qui nous adviennent, on peut en parler, de cellulite ; bien qu'il ne soit plus tellement de mode de les enfermer plus de quelques

heures dans une petite chambre. Que la cellule ne soit pas en quatre murs n'empêche pas que la cellulite existe et prolifère, quitte à ne jamais être certain de l'origine du mal : l'enfant manifeste quelques symptômes qui irritent cette paroi de son entourage qui s'enflamme, ou bien que cette inflammation de l'entourage préexistait à l'encellulement de l'enfant qui en attrape les symptômes alors manifestés.

Il arrive que soit flagrant le pourquoi l'enfant est si mal en point. Ce qui ne donne pas pour autant la clé du comment va-t-il s'en tirer, ce « en » étant tout aussi bien ce pour qui, venant de lui, maintient l'enfant dans cet écart émaillé de manières d'être identiques d'un enfant inadapté à un autre, et ce par quoi la cellule l'enlise ou l'irrite, qu'elle soit celle qui provient du milieu familial ou celle que lui ménage une de ces institutions qui ont pour loi celle de 1901 régissant les associations déclarées dont le statut est renforcé par ces articles orthopédiques nécessaires pour qu'elles le soient agréées, personnes morales comme on dit, assemblage de dizaines de personnes physiques, alors que ce qui fait la famille, c'est l'assemblage de deux personnes physiques qui n'en finissent pas de s'en ressentir de l'assemblage qui a présumé à leur existence, et la loi qui régit, à ce sujet-là, elle ne date pas de 1901. Il paraît même qu'elle est de tout temps, quasiment immanente et, en tout cas, permanente. Permanent pour permanente, ce qui permane dans ce que je peux dire, c'est que la loi, toute nécessaire qu'elle puisse être ou paraître, n'est jamais suffisante, et que l'institué, il faut bien qu'il s'appuie sur quelque chose qui ne peut guère être qu'un assemblage de lois.

Et cet enfant-là, s'il en réchappe de cette cellule où, somme toute, la parole ambiante y a pompé l'air, et le voilà qui se débat, et même ici où de l'air, il y en a, IL tourne en rond et gesticule.

La méprise courante est qu'alors il faut procéder à un bouche à bouche qui lui insufflerait un peu de ce moi qui lui manque. L'air insufflé par ce procédé, c'est de l'air vicié. Si bien qu'il ne s'agit pas de s'adresser à lui qui en crève en permanence et tout vivant, du vide ambiant. Car, pour lui, c'est le vide, dans la cellule.

Ce petit s, de s'adresser à, je le dis usé, vicié d'être expiré par cette personne constituée selon cette loi dont ON peut dire qu'elle nous spécifie.

Il s'agit d'y aller, à la découverte de ce petit *n* qui est d'une autre nature de par le fait que si on le trouve, c'est en marge du légiféré.

D'où cette présence-là, à quelques-uns, six ou sept, dans cette demeure bâtie de bric et de broc sur des caves aux voûtes dont la clef avait été encastrée, à ce qu'il paraît, au XIII<sup>e</sup> siècle, à mi-pente d'une de ces vagues de rocaille, reste très érodé de la chaîne hercynienne. Janmari se sauvait tout le long du tuyau noir, du même pas IL s'éloignait de nous qui n'avions plus qu'à démêler s'il allait se perdre alors que ce se-là, il l'avait quasiment perdu de naissance, ou s'il allait s'y trouver.

Les deux dents de rocher, je les vois tous les jours, bien que nous n'y soyons plus à demeure dans cette bâtisse sise sur des voûtes moyenâgeuses. Est-ce qu'IL se perd, est-ce qu'IL s'y trouve... C'est entre ces deux dents-là, à vrai dire superbes dans le ciel, qu'elle se faufile, la ligne d'erre, fêlure dans la coque du légiféré, faille tout le long de la parole érigée et qui, toute superbe qu'elle soit, n'est jamais que le reste très émietté d'instaurations millénaires éclatées en menus mots.

## Correspondance

**Avec J. B.**

10 février 1972

Je ne tiens pas à en savoir plus à propos de M. Je n'interviens pas du tout envers les enfants qui sont suivis par ailleurs. Ici, il y a un petit réseau d'aires de séjour très différentes les unes des autres par le mode de vie qu'elles proposent. Je peux donc vous faire part de la manière dont M. répondra à ces circonstances proches qui se renouvelleront un peu au hasard.

1<sup>er</sup> août

« Une tentative  
elle a lieu  
d'abord  
et il s'agit d'y miser  
dans le pari jamais  
perdu, jamais gagné  
contre l'institué et  
ses ministres qui l'ont  
le savoir. »  
1968

« Le lieu  
est bien en effet  
ce que le savoir  
cherche toujours  
à subvertir, mais  
qui toujours échappe. »  
1968

Ce à quoi je m'en prends :

« L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. » (Lacan)

Ce que j'en dis :

Voilà une espèce d'espèce dépourvue de ce projet qui chez les autres fait loi. À découvrir, éperdue, le langage, elle s'y fie et ne peut s'y fier que si elle ressent ce langage comme étant d'une autre nature que celle que chaque individu ressent comme étant la sienne propre, aberrante. D'où les dieux en ribambelle qui va s'estompant.

Mais le jour où le langage va régner en son propre nom, ni Jupiter, ni Christ, Signifiant tout simplement...

Je ne m'y fie pas.

« C'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et par son acte continué qu'il le maintient... » (Lacan)

Sûr qu'il manquait à l'homme de quoi s'en tirer en pleine réalité : d'où cette trouvaille dont il est l'objet.

Etc. Amen.

29 août

M., dites-vous, c'est *rien* qu'elle demande, et on veut à tout prix lui fournir *quelque chose*, pour qu'elle devienne *quelqu'un* à leur image... Ce quelque chose qu'ON veut à tout prix lui fournir, ON sait ce que c'est. C'est bien pour moi autre chose qu'elle demande, un quelque chose dont on ne sait pas du tout ce que ça peut être ; alors ON dit : Rien.

C'est là et de cette manière que la quémante est manifeste.

... Des amis m'ont laissé un petit bon Dieu qui n'est autre que B. en position de témoin... M., c'est ce qu'elle fait de plus clair pour le moment, offusquée si on s'adresse à elle, souvent assise, attentive... En ce qui la concerne, nous n'avancions rien, sauf qu'elle ne « se » rien du tout (ni mord, ni rien). Elle attend. (ELLE a temps.)

10 septembre

Ces temps-ci, M. se mord les mains jusqu'au sang dès qu'elle est certaine d'être l'objet d'une intention quelconque  
et mange et dort et chantonne  
petite hargne en personne dès qu'ON l'approche.

... Les B. m'ont redit en cœur que, pendant ces vacances campées, d'être loin des gens et de tout (la famille, l'entourage, tous ceux qui condamnent cette enfant si folle), à l'aise enfin, ils avaient trouvé M. si gentille qu'ils croyaient, en la voyant aller et venir, courir, voir la petite fille des voisins.

Sur le territoire, M. avait adopté un petit banc, œuvre de Jacques, et avait délaissé sa pierre de repli du dernier séjour. Je l'ai montré aux parents B. Miracle : ce banc est la réduction à moitié d'une banquette, lieu préféré de M. à la maison.

J'avais dit : « Faudrait mieux que les B. n'entendent pas les hurlements pendant qu'ils sont avec moi. » Any avait donc bâillonné, de sa main, M. sur le trajet qui passe à quelques mètres de la salle voûtée où j'étais en « conférence ». Dans le sentier, jugeant qu'elles étaient assez loin pour n'être pas entendues, Any a enlevé sa main. M. a repris cette main pour l'appliquer sur sa bouche.

Quand M. a vu la voiture, elle a écarté la main d'Any. Gisèle a ouvert la porte. M. est allée s'asseoir : regard de reconnaissance à Any et Gisèle ; geste d'au revoir d'Any et Gisèle ; geste de M. en réponse.

21 septembre

Je me dis que l'être humain est être de raison sans doute, mais de ça, là, je m'en fous. Il est avant tout être de *réseau*.

Un réseau trame chaque UN. Il arrive qu'UN soit mal tramé. Peut-être qu'à partir d'un séjour ici nous y pouvons quelque chose pour que le réseau particulier à cet UN détramé se répare, se modifie, soit modifié.

11 octobre

Je réitère ma manière de voir la tentative :

Une démarche à la recherche de ce qui peut faire « repère » (repère : signe qui serait d'une autre nature que la parole) pour des enfants psychotiques. Sur cette démarche en cours peuvent venir se greffer des séjours d'enfants qui sont suivis par « quelqu'un » dans le réseau d'origine de l'enfant.

7 novembre

(À M. et Mme B.)

M. va bien. Elle mange de fort bon appétit, dort, petite habitante de Graniers souvent proche de Gisèle qui l'emmène en mobylette au Séré presque chaque jour. Il arrive que M., les jours de mauvais temps, reste proche d'Any.

Mais ses mains... Non point qu'elle morde, elle ne s'en sert guère. Elles ne sont pas revenues à elles. Cela dit, elle est d'humeur égale ; nous ne la tarabustons pas. Il lui faut être à quelques pas de quelqu'un et voilà tout, l'un ou l'autre d'entre nous. C'est souvent Janmari qui l'aide à manger, ce qu'il fait avec des éclats de joie.

Je laisse le temps jouer son rôle après la tourmente qui nous l'a ramenée.

17 novembre

Le moindre geste. J'en suis toujours là et pas plus loin, renforcé dans ce que cette attitude peut avoir d'obstiné par ces enfants dont M. qui nous livre son désarroi à livre ouvert. Ce qu'elle ne tolère pas, c'est que ce qui devrait être fait ne le soit pas : qu'après le déjeuner, le bol et la boîte de Tonimalt restent sur la table, et c'est le hurlement emprunt de mélodée et ce mordre qui lui survient pour peu que les gestes à faire lui soient proposés (« eh bien, vas-y »...). Atteinte intolérable, mais à quoi ?

Il s'en faudrait de rien : c'est là que le repère devrait intervenir. Il arrive que mise au pied du mur M. fonce, décidée comme peut l'être quelqu'un qui aurait à traverser un champ balayé par le tir d'une ou deux mitrailleuses. C'est vite fait, je vous le dis : les serviettes sont lancées là-haut sur la planche, désastre si elles retombent, et le pain y voltige ; la main échappe à ce mordre maintenu qui n'attend qu'un aiguillage du geste qui l'y ramène aux dents, mais alors comme un chiot dans la gueule de la chienne. Le hurlement est sirène si je l'entends bien ; il accompagne l'événement comme l'avertisseur d'une voiture de pompiers. À l'abri d'un corps proche, dans son ombre M. se remet, mains dans le dos ; balancer léger. Il arrive qu'elle montre, qu'elle esquisse de montrer les traces de l'accident qui vient de lui arriver à cette main : « elle » en pleurerait.

La voilà partie tout à l'heure au Séré, avec la Gisèle et le Slon, le bouvier des Flandres, dans la voiture de Guy qui va trimbaler un buffet en miettes. Jacques Lin, de ces miettes, en fera des chariots et voilà parti le récit qui n'en finirait pas.

Le corps, un corps proche peut faire repère.

IL n'EST pas/repère/.

L'ordre et le rien, c'est du pareil au même. Que rien/ne/bouge, que rien ait lieu, constellé de choses.

Chose encore, et autant que possible, l'autre requis à être corps proche dénué d'être autant que faire se peut.

Telle est la demande manifestée, main meurtrie entre les dents si elle se manifeste, car la voilà sujette à des gestes qui la font s'échapper de l'enclos où l'une est par l'autre maintenue, objet de hargne, fleur agile de cet être interdit.

La chose n'est pas morte: c'est le meurtre de la main. Sinon meurtre, meurtrissure.

Ni l'une, ni l'autre ne peut, ne doit se manifester.

Ni l'un, ni l'autre.

Qu'ait lieu par inadvertance quelque simulacre qui soit signe d'autrui, alors il se peut que la quémande affleure et brise l'enchantement.

9 mars 1973

M. est gaie et exubérante aux heures du soir où Gisèle, Any, Vincent, Janmari et moi sommes au moment d'aller dormir.

Ses mains toujours sacrées; elle leur permet de porter le gâteau à sa bouche. C'est Janmari qui manie cuiller et fourchette pour elle.

Bonne santé; elle prend du poids, c'est sûr, marche autant qu'il lui est proposé; je veux dire qu'elle ne renâcle à rien et se fie à qui de nous se ressent ou se désigne à être proche. Longs trajets à mobylette. Intérêt manifeste pour tout ce qui se fait, demande en modulant un son, prend la main pour se faire emmener aux cabinets. Cette belle humeur allègre et ses mouvements de bras souvent dévolus à Vincent, qui d'ailleurs lui rend volontiers en miroir, peuvent permettre (il me semble) que les mains s'y remettent à autre chose qu'à faire palpiter poignées et cartons. Mais il y aura sans doute là un passage, un fil.

Personne ici ne la prend de front. Certes, elle obéirait, mais ce serait la dresser et contre nous, délégués de ce NOUS dont je ne cesse pas de me défilier.

28 juin

M. s'est mise à fredonner *La Marseillaise*... Pas contente, ne vous y trompez pas. Elle les rumine de loin ces airs-là qui lui reviennent comme on le dit d'une nourriture indigérée.

16 août

« Ce mal de n'être d'aucun réseau est, bien entendu, le mal du siècle. »

... Je vous envoie un joli mot tout propre, tout neuf, que j'ai trouvé; vous me le trempez dans tous les jus des écoles et des universités, en épargnant l'Église cependant.

Moi, je dis: réseau, qu'est-ce que ça pourrait vouloir dire? Je m'y repère comme à une

Pierre. Vous me le reprenez pour le remettre dans l'usage : école, université, métro. Moi, j'en tire la réssille des trajets de tout un chacun sur le territoire.

L'école n'est pas un réseau : c'est une communauté. L'université n'est pas un réseau : c'est une institution.

« Aucun réseau ne vous a eu », dites-vous ? Et celui des mots ?...

De votre nom n'importe qui ne peut pas s'en nommer. Il vous est propre.

J'emploie des mots propres. On ne peut pas en nommer n'importe quoi.

### À E. C.

Nous sommes là depuis des années à quelques-uns, et cet enfant autiste qui nous permet d'y être pour qu'il puisse y avoir lieu ailleurs que dans un de ces services que les psychiatres essaient de rendre, mais à qui ?...

... Y serions-nous s'il n'en était pas de ce petit ensemble qui l'ont pour raison d'être là, alors que, de raison, IL n'en a pas, petit psychopathe tout gai de l'être, gravement psychopathe.

... Y serions-nous sans lui ? Peut-être.

Mais l'y d'y être pour chacun de nous serait autre. Et il est probable qu'il se serait disjoint, cet Y-là, mis en demeure de se parler, de se demander où ça va et ce que ça veut dire de se tirer, de s'en tirer.

Il s'agissait de l'en tirer. Qu'il s'agisse ou non du même « en », en décidera qui veut.

Les risques quels qu'ils soient sont préférables au risque admis qu'ils y demeurent dans ces demeures à demeurer où ils y sont à croupir. Perdus, ils le sont, privés de cet espace qui leur en proposerait des chemins à l'infini. Peu importe que ces chemins ne les mènent pas à devenir quelqu'un.

Que cet individu-là, dans l'impasse d'exister sans être, ses trajets sans autre fin que marcher ou courir, ait lieu, c'est toujours ça de pris.

### À E. Prémillieu

Il s'agit de créer d'autres réseaux « ailleurs ». Avoir lieu est une condition préalable au venir ici ; même si ce qui s'y passe peut donner des idées. Les idées, elles sont bonnes ou mauvaises. La pollution culturelle n'est pas moins dangereuse que l'autre. Elle a bon dos, la nature humaine.

Il y en a qui mangent du cru pour en revenir à la nature. Mais le cru, de nos jours, il ne faut pas y croire. Il a été aspergé de ces produits qui font crever l'adepte, ou le rendent sacrément malade.

C'est comme le nu et le reste.

Les mots, il faudrait les faire bouillir longtemps avant d'en faire des chapelets.

## Lignes d'erre

Mai 1972

Toute cette parole perdue \*.

On pourrait croire que mon travail, dans cette tentative en cours, est de veiller à la bonne marche de ce petit engin qui, sur les planches posées sur deux tréteaux où j'écris, écrase la parole, à longueur d'heures.

J'aurais dû écrire : écrase de la parole – car écraser la parole... Un moulin écrase du blé. Il n'écrase pas le blé, une bonne fois pour toutes.

Là, tout près, de la parole est non pas écrasée puisqu'il n'en reste rien, mais effacée. La limaille où le son s'est inscrit est à nouveau lissée : plus la moindre trace. Le petit magnétophone gémit et le bruit qu'il fait, je ne cesse pas de le reconnaître. Les roues qui tournent en haut de ces tours posées sur les puits de mine doivent faire le même bruit qu'on n'entend pas dans le boucan. Ici, dans ce lieu en marge, ce bruit émerge. Je l'ai entendu bien d'autres fois, ne serait-ce que le long de ce canal dont j'avais fait ma compagnie, dans le Nord. Une drague tournait sa chaîne de godets pleins de vase. Il arrivait que l'eau qui suintait se prête à faire des arcs-en-ciel. Et les roues de ce manège grinçaient à la manière de ce petit engin qui nettoie les petites bandes sur lesquelles il faudra bien que j'en remette, des échantillons de ce discours qui m'est dévolu.

Il y a quelques jours, j'ai reçu ce numéro de *Partisans* dont le titre est « Folie pour folie », et E. C. me dit que, dans *Partisans*, je peux y avoir la place pour écrire un écho de cette tentative en cours depuis une soixantaine de mois. Et, par un coup du hasard, une soixantaine d'enfants dont on pourrait dire que leur moi, ils le portent en bandoulière, mal accroché sans doute, et il leur est arrivé de le perdre, alors ils sont venus là. Certains y reviennent. Dire qu'ILS sont venus là, c'est une manière de dire, car qui ne semble guère se penser « je », peut-on le dénommer « il » sans commettre un abus de ce pouvoir que nous donne cette parole dont nous nous servons comme si elle était à nous, comme si elle était nous ? Ce petit « à » a l'accent grave et il y a de quoi. De le mettre ou de ne pas le mettre là, ce petit « à », ça change tout.

---

\* Texte publié dans *Partisans*, mai-juin 1972.

Cela dit, dans cette soixantaine d'enfants qui nous sont advenus, la plupart, la parole courante, ILS ne l'avaient pas. Psychotiques.

Les Cévennes sont vastes. Imaginez que ça se sache que, nous, les psychotiques, on les prend, ça ferait rapidement un sacré congrès, parce que, d'une manière courante, des psychotiques, ON n'en veut pas. Heureusement que nous ne les prenons pas dans les règles. Les enfants psychotiques, ON ne demande pas mieux que de les mettre quelque part, mais tout de même pas en dehors des règles et règlements.

Grâce à ce stratagème de ne respecter visiblement aucun règlement, pour qu'il nous en arrive un, d'enfant psychotique, il faut vraiment que quelqu'un en ait pris le risque. Que quelqu'un, quelque part, ait pris un risque, et voilà déjà une échancrure dans ce système qui consiste à se laisser fasciner par le manifesté pour n'avoir point à percevoir cette quémante manifeste d'autre chose qui émane du moindre geste d'un enfant inadapté.

C'est à la recherche de cet « autre chose » que nous sommes, depuis une soixantaine de mois, avec ces enfants-là qui, de mois, en ont autour de la centaine : je veux parler de leur âge, puisque leur « moi » en personne, la plupart font comme si ILS n'avaient jamais entendu parler de ça.

« Folie pour folie » peut se dire aussi : santé mentale et révolution, l'une n'allant pas sans l'autre. Et il y a comme un petit grincement tout au long de ce numéro de revue qui murmure : révolution veut dire d'autres institutions... et savoir si, cette fois-ci ou la prochaine, ça ira mieux au point que l'horlogerie instituée ne soit pas sans cesse en train d'évacuer des individus de tous âges vers cette marge qui fait mirage. C'est donc là que nous sommes : en marge, un petit réseau d'unités permanentes et des enfants aussi fous que des enfants peuvent l'être nous adviennent. Ce qui est par eux manifesté ne nous concerne guère. Autant dire que nous n'y sommes pour rien. ILS ont six ans, neuf ans, et ça fait cinq ans, sept ans que ça dure, leur manifestation dont le cortège permanent est marqué de symptômes dûment réparables et autour desquels ILS se rallient sans s'être jamais vus les uns les autres, petits individus épars de cette espèce qui n'en finit pas de se targuer de vouloir être humaine sans qu'à vrai dire ses efforts dans ce sens soient tellement probants. Mais enfin, il s'agirait d'y arriver.

Trois unités d'existence en réseau et une petite dizaine d'enfants là présents si on se fie à ce qu'il en paraît. Et cette démarche qui est la nôtre est simple à dire : cette quémante manifeste d'autre chose qui émane de leurs moindres gestes, mis à part le manifesté qui ne nous concerne pas et revient à leur propre histoire, quel est son objet ?

Qu'en est-il de cet « autre chose » quémanté par l'un et par l'autre, à tout moment, et même et surtout quand IL se balance ce petit idiot qui se fait sa fête n'importe où et n'importe quand ?

Pour mise dans cette recherche, nous y allons d'une certaine entente entre ceux qui en sont de ces unités éparses sur le réseau d'origine.

Il en va de cette entente comme il en est d'une certaine « écoute ». Le détour est long qui peut permettre à un enfant « hors parole » d'y percevoir autre chose dans ce nous autres que des représentants non patentés de la culture qui traîne dans l'air du temps. Les idées que chacun peut s'être faites sur la personne, on n'en finit pas d'y échapper. Qu'on en pense ce qu'on veut, de la parole, elle nous inscrit. Certains disent qu'elle nous spécifie. Disons qu'elle est la grande permanente, d'où les craintes que j'ai qu'elle bureaucratise, comme on dit dans d'autres perspectives que celle d'aider quelque enfant fou à s'en tirer de son statut d'inadapté.

Et nous voilà sept dans les Cévennes, à vivre cette étrange permanence d'être là, à cinq ou dix kilomètres les uns des autres, et c'est bien le fait que j'y suis et que je me suis manifesté, dans le temps, par quelques écrits imprimés, qui nous vaut de voir arriver des enfants qui nous viennent de loin, du Havre, de Nancy, de Paris, Marseille, Oran, Fribourg... Ils sont mal en point de par leurs manières d'être. Presque tous, ILS ont vécu en institution, déjà en marge ; un psychotique, ça n'est pas un débile, ça fait exception. Certains sont pourvus d'une litanie complète de médicaments. Et l'un ne mâche pas, et l'autre, ses mains exultent et s'exaspèrent en manières surprenants et dont l'utilité n'est pas évidente ; et il arrive aussi que leur tête, ILS la cognent contre le mur, vers la porte, ou bien, marcher, ILS ne veulent pas, et resurgissent des attitudes qui seraient de mise s'ils avaient trois mois alors qu'ils ont huit ou dix ans si on en croit les registres de l'état civil. Mais les ont-ils ? Peut-on avoir sans être ? Et les parents sont là, consternés. Ce qu'ils ont entendu, à propos de leur enfant là, ils l'ont sur le cœur et quelquefois sur la conscience. Aller savoir où ça tombe, la cause d'un état pareil. Ils en ont passé des nuits sans dormir, avec cet enfant invivable. Ils en ont fait des trajets parmi les gens de la semaine et du dimanche, et la leçon qu'ils en ont tirée et qu'ils ressassent à contrecœur, c'est que le leur, il faut le mettre à soigner. Par les temps qui courent, ON soigne tout, pourquoi pas ça ? Où ? De vivre à contre-courant du fait de s'en débarrasser, ils en sont exténués. C'est ainsi que je les vois arriver : exténués. Et quelquefois je me dis que je le suis aussi, mais chacun son rôle. Ils n'y croient plus, et pourtant...

Voilà cet Y qui surgit, dans le fait d'y croire. Cet Y-là, lettre en deux tracés, un plus long et l'autre qui vient se greffer, imaginez qu'on le démêle ou le déroule comme le fil d'un cocon. Interminable.

Et là où ils arrivent, au terme provisoire de cette démarche entreprise le jour où ils se sont aperçus que cet enfant avait quelque chose de bizarre, nous y sommes, petit réseau d'unités permanentes dont je suis le permanent

puisqu'en nom et en personne j'ai à en répondre de la présence là de cet enfant qu'ils amènent. Ils savent que nous sommes en marge.

Ne pas bureaucratiser la marge.

Alors, ne pas la parler ?

Elle l'est, ON la parle. Cette tentative en marge fait mirage où tout un chacun voit ce qui lui conviendrait que soit cette échancrure, cette entreprise, cet organisme. Que cet « ailleurs » soit pris pour, qu'importe ? Ce qui me semble compter, c'est qu'à force d'être pris pour, nous risquons d'être pris dans. D'être situés lieu de vacances, asile, baigne ou Lourdes, si nous ne nous en dépêtrons pas, chaque enfant y sera empêtré. Si nous acceptons de correspondre aux souhaits de ceux qui envoient là un enfant, il y sera logé pour ce qu'il est pensé.

D'où le risque que je prends à décrire.

Une autre idée me pousse à le faire.

Cet organisme, à vrai dire aussi simple par sa structure qu'un radeau, je ne le crois pas spécialisé. Il s'avère que d'y venir et d'y revenir, il arrive qu'un enfant y amorce une histoire alors que d'histoire, il était privé de par le fait de ses symptômes. Un enfant pisse sur une plage, et le sable en devient mouvant, le voilà enlisé vivant, l'enfant qui ne faisait que pisser. Nous ne sommes ni éducateurs, ni psychologues, ni psychiatres. Nous sommes un assemblage assez robuste d'individus très divers quant à leur histoire et divers dans leurs intentions. À ce projet commun d'assumer cette permanence, nous y tenons. Ni les uns, ni les autres, nous ne sommes des individus d'exception. Il s'agit d'enfants psychotiques. S'agirait-il de tout autre chose qu'un tel assemblage inscrirait, à la frange de l'institué, cette échancrure, signe flagrant de l'absurdité et de la suffisance obstinément féroce des institutions.

Ceci dit pour expliquer que la place de cette chronique est bien dans *Partisans* et non dans une revue spécialisée, car spécialistes nous ne sommes pas. J'amorce le récit.

Derrière ce mur qui est dans mon dos, Aubert allume le feu dans ce four communal déserté depuis des dizaines d'années. La pâte à pain, dans plusieurs bassines, a levé dans cette pièce où j'écris. Au courrier de ce matin, une lettre de M. M. me parle des avatars vécus par un gamin qui vient de nous revenir. Une lettre d'un autre qui m'écrit de Gand que ça va. Sur l'enveloppe, je m'appelle Graniers et mon nom est devenu celui d'une commune. Le 30 est majuscule. À première vue, il n'y a guère que ce 30 sur l'enveloppe, auréolée de gribouillis. Et la lettre m'est arrivée. Je n'en reviens pas. À nouveau, ce matin, après des journées de pluie et de vent froid, en rafales, le soleil qui, aux fenêtres, fait de chaque toile d'araignée un banc de brume légère.

J'y tiens, à ces toiles d'araignées aux fenêtres cependant que grince le petit moulin à effacer la parole. ON me parle d'un peu partout et le magnétophone par lequel je réponds n'efface plus quand j'enregistre, d'où, à l'écoute, trois ou quatre fils de discours qui s'emmêlent. À croire que cet outil enregistre l'inconscient. Je nettoie les bandes avant de m'y mettre à y parler.

ON me parle du milieu habituel de ces enfants qui, en ce moment, sont ici et là sur ce réseau d'unités permanentes dispersées au hasard des lieux qui se prêtent à leur existence. Le Palais, où ON dit que Blanche de Castille y a dormi au moins deux nuits. Le Séré : des chemins, des terrasses, des sources, la rivière et ce territoire en araignée où M.-P., Y. et F. amorcent des trajets de plus en plus longs qui les mènent quelquefois vers ces voisins, installés là pour quelques jours ou quelques semaines, histoire d'en être un peu de cette aventure d'y vivre là, présences proches d'enfants aussi fous que des enfants peuvent l'être. M.-P. a reçu de par là-haut dans le Nord un gâteau d'anniversaire avec neuf bougies. Les parents me demandent : « Comment a-t-elle réagi ? » Ce qu'ils quémandent, c'est qu'elle ait fait un signe qui serait l'indice de son affection. Invivable, voilà comment elle est, cette enfant de neuf ans. Soit qu'elle ne mange pas, pas du tout, soit qu'elle griffe et casse, soit qu'elle hurle ou jette sa tête dans le pare-brise de la voiture.

Elle ne parle pas, obstinément.

Je m'aperçois que je n'ai pas expliqué le titre que j'ai donné à cette chronique : lignes d'erre.

Nous nous sommes vite aperçus que parler les uns aux autres de ces enfants-là, entre nous, ne servait à rien d'autre qu'à nourrir l'habitude invétérée de parler. Mais alors, si rien n'en était dit, le réseau était épars. Plus rien de commun pour chacun que le fait que l'autre était quelque part par là, chacun planche ou tronc à la dérive avec quelques enfants fous agrippés à leur existence qui flottait, l'une dans le fond de ce ravin appelé par nous l'île d'en bas, l'autre sur ce pré dit des quatre sources, repérable à ce rocher qui lui était poussé comme une dent, et ces autres, ici, qui y sont toujours, dans ce hameau pourvu de maisons vides et de magnaneries depuis longtemps désertées, un petit foyer à chaque coin du mur.

Même un engin aussi simple qu'un radeau, ses éléments en sont reliés. Bien sûr, il y avait cette entente, chacun savait que l'autre, il y était, là où il devait être. En montant sur un toit, je pouvais m'y fier à la fumée qui sourdait des chênes verts. Si le vent venait de par là-bas, il m'apportait des bribes de cris qui ne pouvaient venir que de la gorge de François, plainte éperdument infantile et grossie par l'âge. De l'entendre, je savais qu'il y était, à l'île d'en bas. Et Lin qui, l'an d'avant, y était en plein boucan d'Hispano-Suiza, ne devait pas être à plus de vingt pas de l'enfant porte-plainte, rongé de l'inquiétude de ce qu'ON en penserait, dans les alentours, de cette plainte monstrueuse qui finirait par

en provoquer d'autres, de plaintes, et portées à qui de droit, et le droit doit bien être pour ceux qui ne tolèrent pas qu'un François quelconque pousse de telles plaintes, en pleines Cévennes. Alors, cette plainte, il fallait bien que Lin la prenne en considération, la câline un peu en tapant sur une casserole. Mais alors, il ne fallait plus s'arrêter. François, surpris, haletait rauque au lieu de hurler clair. Mais que le tapotement cesse, et François y allait d'un hurlement accentué de dépit. À taper sur la casserole, Lin s'y faisait, mais il avait autre chose à faire, ne serait-ce que préparer à manger. Taper pendant des heures entières, il l'avait déjà fait, à Hispano-Suiza. Il en prenait son parti. J'imagine qu'il regardait autour de lui, les Cévennes, cette grande vague verte de petits chênes agrippés tout au long du versant, les pierres des murets, posées une à une, encastrées, et ça tient depuis des centaines d'années, et lui comme arrimé à cet autre là, hors du temps, accroupi dans un espace très précaire. L'univers est cadastré. Ces lieux ont un propriétaire. Et de qui de droit en qui de droit, il finira bien par s'entendre dire d'aller se poser ailleurs avec cet enfant-là dont la plainte est ressentie comme une gêne insupportable par qui habite dans les environs.

À ceux qui attendent la suite de l'histoire pour savoir ce qu'il en est advenu de cet enfant-là à la plainte cousine du cri des oiseaux nocturnes, je dois prévenir que je coupe là et que sans cesse je couperai. Pas d'histoires. Pas de « cas ».

Ces lignes relatent une démarche. Nous avons nos habitudes. « Nous » nous installons là, dans ce lieu, « nous » y sommes, « nous » y vivons. Un ou deux enfants aussi fous que des enfants peuvent l'être y sont, eux aussi. Nous y avons nos trajets, nos gestes, nos manières, nos projets, nos routines : tel est l'établi. Tel est ce « nous autres »-là, petit ensemble, tel que nous le percevons, tel qu'il nous apparaît, tel qu'il serait possible d'en faire une carte. Et l'enfant fou qui est là, lui aussi, c'est sa ligne d'existence que je désigne par le terme de *ligne d'erre*, et ce qui me reviendra comme un refrain peut se dire :

– Cette ligne dont il s'agit de rechercher l'écriture, elle est d'erre. Elle nous mène dans cette recherche de cet « autre chose », objet élémentaire de cette quémante manifeste qui émane du moindre geste d'un enfant quel qu'il soit et qui s'exaspère venant de la part d'un enfant inadapté.

Mai 1972

J'en étais resté à Lin dans son île bordée de murets qui font penser à la Chine, et c'est les Cévennes. C'est mai de cette année, et cette plainte modulée par cet enfant baptisé François date de sa première heure et, par-delà son propre souffle original bien qu'on ne peut plus commun, de ce cri qui peut être dit d'espèce bien que semblable au souffle modulé par bien d'autres espèces pourvues de poumons de par la vaste nature.

Nous y voilà, à l'autre pôle. Il y a ce qui vient de la nature, et il y a ce qui vient de la parole et je sais qu'à vouloir démêler l'inné de l'acquis, ma ligne n'y arrivera pas. Je lis couramment que la parole est innée. Dans cette phrase, j'y vois une preuve de l'existence de Dieu. Pourtant, à ce qu'il en paraît, ceux qui l'écrivent ou pensent ainsi semblent, au moins pour une part, ne pas y croire.

Sacré Y pour d'aucuns devenu croix.

J'en reviens à Lin dans l'île d'en bas, évadé de la grande usine et banlieue, et l'île n'en est pas une et cet autre qu'il retient à ne pas bramer n'a jamais de sa vie manifesté qu'il se pense. Il est manifeste qu'il se ressent. Ce qu'il en ressent de ce qui a lieu dans l'espace proche fait qu'« il » se marre ou qu'« il » se plaint, cet « il » dont rien ne prouve, en l'occurrence, l'existence. D'aucuns y croient d'emblée, d'office. Tourné à être ce batteur accroupi qui, dans d'autres lieux ou d'autres temps, serait de service pour la danse et pour la parade, pris au piège de cette quémante insatiable soudain rétrécie à être une demande exigeante que ça continue et que ça persiste, ce battement de deux mains sur une casserole renversée, Lin, ce jour-là libéré par le sommeil de ce François auquel son sort était lié, s'est aperçu, les jours suivants, que ce François gueulait quand il avait froid, ce qui devait lui arriver plus souvent qu'à nous autres étant donné qu'à se gonfler le ventre d'air comme il le faisait, il devait bien comprimer quelque vaisseau sanguin. Le feu, alors, a pris une permanence dont le gamin se réjouissait.

Quelques semaines auparavant, ce gamin-là qui nous arrivait de Nancy s'était mis à empoigner le tronc d'un arbuste pour s'y agripper à la manière dont s'agrippe un enfant de quelques mois, à croire qu'il faudrait lui scier le poignet pour qu'il lâche. Et lui venait une sorte de grognement sur l'air de *La Marseillaise* alors que se dégonflait ce ventre en poche qui le faisait enceint de l'air du monde.

Cette île qui n'en est pas une, cet « il » qui n'en est pas un... Quelque chose manque dans le monde comme il est, et ce gamin, à se raccrocher comme il le fait, ce manque, il en est au bord même : ça doit lui faire, dans le dedans, comme une falaise. Accroché, agrippé à un pas du vide, il l'est resté jusqu'au sommeil qui venait prendre le relais du vertige. Et ça a duré des jours.

Au lieu de scier le bras ou de scier l'arbre, Lin a façonné un long bâton-massue que le gamin trimbalait dans des trajets très incertains alors permis par le fait de ce recours qui se prêtait à ambuler. Et Lin, lui aussi, était là, scié de son existence d'avant. Il en est ainsi de chacun d'entre nous.

Et la branche façonnée en long bâton-massue n'est certes pas cet « autre chose » qui manque de par ce vaste monde, et chacun d'entre nous non plus, quel qu'il soit, quoi qu'il fasse et aussi loin qu'il se prête à être présence proche d'un de ceux-là dont les mains agrippent ou exultent en soubresauts insensés.

De tenir leur main dans la nôtre, ce par quoi ils sont étranges, nous pouvons le ressentir. Dans le nœud des mains entremêlées, la distance peut être présente, espace contracté qui est peut-être celui de la parole. À vrai dire, je ne le crois pas : parole il y a, de par le vaste monde, en abondance proliférante et le pouvoir qu'elle exerce n'est pas à mettre en doute. Mais c'est d'autre chose que cette petite pogne toute sèche et vive est exsangue, est privée. Et ce dont elle est privée au point de se recroqueviller, il s'agit bien de quelque chose qui aurait lieu entre nous. Mais la distance qu'il nous faudrait alors parcourir, cette longue démarche malgré tout alors que ce tout-là est en chacun de nous, d'une manière ou d'une autre, idole exigeante dont je pense qu'elle est la parole. Et nous nous y raccrochons, éperdument. L'emprise qu'elle a sur nous vient de la vigueur innée qui nous pousse à nous en saisir, et pourquoi ne pas penser : faute d'autre chose ?

Inné sans doute, le besoin de cet « autre chose » que je dis être à découvrir. Ces enfants-là qui nous adviennent nous y invitent. Ils ne s'y fient pas, à la parole. Quand je vois ce qu'elle a fait de nous, je me fie à leur méfiance.

Il nous arrive sans cesse, à l'un ou à l'autre d'entre nous, d'être pris, d'être saisi comme l'a été le petit arbre empoigné par ce gamin dénommé François, comme peut l'être la planche d'un radeau. Cet autre alors que nous sommes pour eux, il n'y s'agit pas de notre personne. Qu'ils y perçoivent un individu d'espèce leur suffit dans le moment où ils y ont recours. Et de n'être qu'un individu d'une certaine espèce, il y en a qui en sont offensés. Et « eux », alors, qu'est-ce qu'ils deviennent, dans cette histoire ? Et justement, dans ce moment-là, dans cette main qui agrippe un poignet, il n'y a pas d'histoire. Ce geste-là, identique, aurait pu avoir lieu, avoir cours, il y a cinq cent mille ans et plus, beaucoup plus, des millions d'années. Et au lieu de s'émerveiller de cette permanence demeurée intacte malgré tout, d'aucuns s'en offusquent. Ils se sentent annulés alors que ce qui l'est, annulé, c'est toute cette salade culturelle dont on nous dit qu'elle est l'homme en personne, lieu vivant où s'accumule l'histoire, ses lumières et ses déchets.

Et nous nous conjugurons les uns les autres, à qui mieux mieux, et en voilà une de gamine qui par comble s'appelle Marie et qui ne se conjugue pas. Et cet autre encore qui est un gamin et qui Marie s'appelle quand même, sauf que

la gamine, c'est Marie qui apparaît la première et, après un petit turet, il y a Pierre, alors que le garçon, c'est Jean qui est dit le premier, s'ensuit un turet et voilà Marie.

Ce Janmari-là, j'en ai trafiqué l'orthographe courante de son prénom, d'autant plus à l'aise pour ce faire que sa religion, elle lui vient aux gestes sans le moindre emprunt aux rituels en usage. Son identité remarquable, il est évident qu'il ne la doit pas au registre de l'état civil, identique de par ses manières d'être à Victor de l'Aveyron, l'enfant sauvage observé par Itard. Et c'est derrière ma chaise qu'il se balance, quelquefois à longueur d'heures, que j'y sois ou que je n'y sois pas. À un pas derrière ma chaise n'est pas le seul lieu où il va se mettre pour s'y mettre à ce balancer que j'écris consciencieusement à l'infinitif. Il y va aussi à trois pas de la fontaine, en un point qui est toujours le même et qui est à un pas de la croisée des chemins. Le chemin communal y fait la longue branche où viennent se greffer les trajets coutumiers de ce nous autres qui vit là et il y a nous cinq, de cette unité-là, et Janmari en est de ces cinq, et il y a les voisins dont cette vieille femme qui s'était dit, à voir ces voitures qui amenaient toutes sortes de gens qui passent me voir venant de partout, et il y a surtout des 2 CV mais il y en a d'autres, que ce trafic pourrait bien vouloir dire que je vendais de la drogue. Mais il n'y a pas qu'elle, dans le voisinage. Il y a cet homme, propriétaire de son état et qui ne veut pas les voir là, ces enfants-là, anormaux qui passent devant sa maison, et il menace de porter plainte. Et c'est pourtant en un point qui, sur le cadastre, est en plein sur ses terres qu'avait lieu cette île d'en bas d'où émanait cette plainte modulée par un certain François qui nous arrivait de Nancy. Par un étrange coup du sort, cet homme dont l'état assez chronique est d'être propriétaire, voilà qu'il s'appelle François lui aussi. Il faut de tout pour faire un monde et pour ce qui concerne ce hameau, il y a une croisée des chemins, et c'est à un pas de ce point-là que Janmari s'adonne à ce balancer, une main tenant l'autre derrière le dos. Et le propriétaire, quand il arpente son bien pour voir s'il n'a pas rétréci, ses mains dans son dos sont nouées l'une l'autre, de la même manière. Janmari n'arpente rien. Ce balancer qui l'anime pourrait être d'une marche, mais il n'en est rien.

Et l'honneur qu'il me fait d'y être, derrière la chaise où je m'assois quand il n'y est pas, à un pas de la croisée des chemins dans ce petit hameau par rapport auquel moi aussi je vis un peu décalé, je m'en fais une compagnie. Qu'il se mette soudain dans cette position du repos on ne peut plus militaire puisqu'il était le repos du SS, jambes en compas ouvert et les mains le long des cuisses, bras pas tout à fait raides, ou que ce tabouret, il ne puisse pas s'y asseoir sans l'avoir soulevé, geste à geste ce qu'un prêtre en fait de l'ostensoir, ou que tout un chacun qui entre dans la maison, il aille le flairer et même il le goûte, d'un petit coup de langue pointée, ou que les pommes, il les poinçonne d'un coup de dent, toutes

celles qui sont sur le buffet, et la trace de son coup de dent, on ne la voit pas, pommes retournées, ou qu'il pince le gâteau, au beau milieu, il y fait un petit cratère et je ne pense pas qu'il soit possible de l'en empêcher. Il ne s'agit pas de méfaits. Je pense que ces gestes-là lui poussent, un peu à la manière dont les feuilles poussent aux arbres. Et ils ne veulent rien dire. Quel repos, quel silence, tous symboles balayés de ce lieu qui n'en est point pour autant vacant.

Autre chose se met à préluder, ni dieu, ni raison, ni finalité. Il en est de percevoir ce mode d'entente-là comme il en est d'une certaine écoute, l'un à l'autre étrangère. Il et elle ne sont pas de la même nature. Rien de plus ingrat que de révéler de l'évident.

Celui-là qui, à neuf ans, ne mâche pas encore. Du jour où il s'est mis à mâcher, nous ne l'avons plus revu. ON l'a repris, ce ON étant le même que ce ON qui nous l'avait amené en nous suppliant de faire au moins qu'il mâche, pèrémère en personnes.

Cet autre, dont les mains ne faisaient que des arabesques, papillons que l'enfant suivait des yeux, ON nous l'avait amené pour que bien sûr il s'y mette au moins à tenir la cuiller dans laquelle serait la soupe qu'il se verserait dans la bouche. Ses mains, il les a dérobées à leurs virevoltes pour les utiliser à tailler des bûchettes dans un morceau de chêne vert. Il faut le faire. Le bois était fibreux et vert, et le fer était émoussé. ON l'a repris, enlevé de là, le père, l'enfant plaqué, agrippé contre son ventre. Il aurait pu se couper la main.

Et chacun, pour peu qu'il soit au courant de ce qu'il en est de ces enfants-là et de leurs parents, grands-parents et arrière-grands-parents, pensera qu'il n'y a là rien d'étonnant. Pur effet de parole, à les en croire. Et je les crois. Ils ont raison. Et cette gamine dont on peut dire que ses mains parlent, ce qui ne facilite pas leur ouvrage quand il s'agit d'accomplir un geste utile, voilà qu'anorexique, elle mange de grand appétit, à en avoir le ventre tout rond et elle s'escrime à lutter contre ses propres mains qui lui échappent et, dans le même temps, sa mère, là-bas, à l'autre bout du pays, ne s'alimente plus et la paralysie gagne sa main droite qui est celle que l'enfant, ici, berce dans son autre main.

Et tant mieux si la parole, entre eux dénouée, leur permet d'exister en meilleurs termes.

Ce que j'en pense, c'est que, pour autant, tout n'est pas dit.

Que la parole soit un système cohérent, je n'en doute pas. Que la lignée d'un enfant l'inscrive, le prescrive, l'interdise, le poursuive, de là où j'ai déserté, l'inscription apparaît très clairement, en lettres capitales, du même mot que la peine. Très lisible est cette écriture.

Hiéroglyphes, les caractères qui traceraient cette ligne d'erre qui est, dans son réflexe, d'échapper à ce qui est de l'ordre du dire.

Parole et personne sont de même mèche.

J'entends bien celui qui dit que nos instincts les plus profonds ne résonnent que de l'écho de la parole et que, ne serait-ce que pour étreindre ou pour toucher l'épaule de l'autre, il faut bien en passer par elle. C'est vrai lorsqu'une personne en touche une autre ou que l'un regarde l'autre.

Là où elle n'a rien à voir, là où la mèche n'éclaire plus, là où la tresse intime et féconde est prise de court, c'est lorsque Janmari, une main ouverte et il y jette un œil, de l'autre, au bout du bras tendu, m'effleure du bout d'un doigt. Je peux d'ailleurs ôter le « m » et rien ne s'écroule. Ça n'est pas moi qu'il effleure, ni même un individu de la même espèce. Le même geste, je le lui vois faire envers un buffet ou un tas de bois. Mais où je l'ai vu tout exubérant de sentiments, c'était l'autre jour, dans cette pièce où j'écris : nous y mettons aussi les sacs de farine, deux ou trois gros sacs posés sur trois planches.

Janmari n'a rien à faire dans ce lieu-là, sauf y venir chercher de la farine dans un seau quand le pain est en train de se faire dans la cuisine de la maison proche, en face de la fontaine. Janmari fait le trajet en courant. Il y a trois ans, il était très rare que Janmari marche. Il le faisait, les jambes un peu raidies, écartées, embarrassées par le balancer qui leur venait des pas alternés. Ce balancer, alors, avait une autre tournure que maintenant.

Maintenant, ses pieds posent sur le sol et son corps s'articule aux chevilles, aux hanches et tout le long de la colonne vertébrale.

En ces temps-là qui datent de trois ans, les pieds se soulevaient alternativement, et Janmari tournait insensiblement sur ce lui-même absent. Ce mouvement pouvait durer pendant des heures. J'en étais aux sacs de farine de l'autre jour, absents eux aussi : ils avaient été vidés, l'emballage jeté. Sur les planches, la poussière de farine était constellée d'innombrables traces de pattes de souris. Le remplacement des sacs avait été retardé. Il nous avait fallu acheter du pain au boulanger.

C'est souvent le soir, vers sept heures, que Janmari arrive, envoyé par quelqu'un de la maison où on m'attend pour manger, table mise. Ma chaise est vide. Ces jours-là, j'étais retenu dans cet endroit, cave et grenier à la fois, par la présence d'un étudiant en médecine, qui au moment de se décider à devenir psychiatre, avait oscillé sur lui-même et était venu passer quelques mois avec nous. Et de dialoguer à la fin de l'après-midi, nous n'en finissions pas. Il me parlait de position scientifique et j'avais à me débattre devant ce taureau-là de la science jetée dans notre arène.

Janmari arrivait, lèvres serrées, et il s'en donnait à ce balancer jusqu'au moment où je me décidais à rejoindre la chaise, là-bas, où j'aurais dû être. Trois ou quatre jours sans sacs de farine sur ces planches constellées de traces.

Un soir, ILS y étaient. Surpris à les y voir, Janmari a fait deux enjambées, deux pas de gambade.

Sur ces enjamber, je m'arrête un peu. Ils sont devenus rares, alors qu'ils fleuraient fort souvent au temps où Janmari tournait sur cet axe que nous désignons à être lui-même. Pas de marche, à cette époque-là. Il arrivait souvent que Janmari coure à petites foulées légères, égales, sans se lasser ni s'essouffler. Pendant des mois, les talons de ses sandales sont restés neufs. Et il y avait ces enjamber comme celui qui vient de lui revenir et l'a amené aux sacs à nouveau posés là. Et ces gestes qui peuvent nous arriver quand un pote on ne l'a pas vu depuis longtemps. On ne s'y attend pas, à le voir. Et il est là. On le frappe où on peut, sur l'épaule ou sur le crâne. L'élan d'en agir plus, nous le contenons, contents. On ne sait plus bien qui est l'un et qui est l'autre. Le temps d'avant resurgit. Ça fait une brèche qu'il faut colmater. Et nos mains n'y peuvent rien. L'unité, c'est de s'être retrouvés. Et ces sacs, là, Janmari n'en finissait pas de les fêter, de les saluter, d'en taper l'épaule et la hanche, le ventre et le dos. Les autres, tout patauds, ne bronchaient pas. Janmari en gloussait, de cette joie qui lui venait de les voir là, heureux à rire aux larmes, alors que nous, en chair et en os, il s'en fout superbement. Il n'a rien à en foutre. Il nous côtoie, et le geste qu'il a de nous effleurer d'un doigt pointé à bout de bras tendu cependant qu'il zeyute dans le creux de l'autre main, à le lire, on y verrait qu'il prend distance et pas du tout qu'il nous cherche. Il nous goûte, quelquefois, du bout de la langue, comme il le fait aux flaques. On y lit, dans ce geste : « T'es là, restes-y. »

Ce que j'en écris là, c'est pour décrire le geste, en faire une esquisse parlée de cette attitude qui, de parole, ne s'en inspire pas. Et il est vrai que « ses » gestes dansent. Je n'y entends ni demande, ni invite, ce qui n'est pas vrai pour d'autres enfants dont les manières et les enjambers dansent un peu de la même manière, mais on pourrait s'y méprendre plus facilement et y accrocher des intentions, qui sont les nôtres et parlées, à ces simulacres qui ne nous regardent pas alors que nous les regardons, nous qui sommes imbus d'une finalité qui ne cesse pas d'en revenir à ce pôle invétéré qui peut se dire, indistinctement, parole ou personne.

C'est de ce point, à un pas derrière cette chaise où je m'assois dans la cuisine où nous mangeons, que Janmari doit s'y retrouver à tout moment pour en repartir. C'est, tous ces temps-ci, de là qu'il est, ce là étant le point d'origine de tous ses trajets.

Chaque fois qu'il s'agit d'amorcer un trajet dont la ligne lui est connue puisqu'elle est d'usage, qu'il s'agisse d'aller là-haut se coucher, ou d'y aller à cet évier où il a à faire, ou d'aller chercher l'un ou l'autre d'entre nous qui manque à la place où il devrait être, c'est de là qu'il lui faut partir, ou plutôt repartir.

Est-ce à dire que ce balancer d'il y a trois ans ou quatre, alors interrompu par des gambades et des gestes de mains virevoltés, a accepté la greffe de ces trajets dont bon nombre nous sont fort utiles de par l'usage qu'il fait alors de ses mains qui portent, rangent et récurrent ? À ce qu'il en paraît, il en serait

ainsi. Dans le fond, je n'en crois rien. Le balancer persiste à préluder, invariable sinon en intensité, et Janmari s'y repère dans ce réseau des lignes de l'usage par nous suivies et dont il nous empreinte des tronçons et des séquences. Mais la quémande est manifeste d'autre chose que ce qui a lieu de par ces lignes-là qu'il lui arrive de suivre.

À y regarder de plus près, parcours et manières, tout en y allant vers leur fin utile à notre projet, il les orne d'arabesques qui, si elles étaient retracées, ressembleraient à celles qui ornaient l'écriture de mon grand-père, en ce temps où les majuscules s'esquissaient à partir d'un enroulement somptueux qui resurgissait en boucles superflues alors que le tracé utile à la lecture, il fallait le deviner.

Cette arabesque tournoyée, je la vois tracée dans l'air, par la main de Janmari, autour d'une croûte brûlée sur le cul d'une casserole qu'il a entrepris de nettoyer. Et il y prend tout son temps et plus et sans doute grand plaisir, je le vois au geste et à toute l'attitude. Si cette croûte, à l'enlever, il en éprouvait quelque crainte, je le verrais aux soubresauts tels que la main d'un enfant aux prises avec une cicatrice sur sa peau peut en éprouver.

Il n'y a pas si longtemps, au bord de l'eau, que ça soit celle qu'il allait faire couler du robinet de l'évier, ou celle qui coulait de la fontaine, au bord de la poêle où chuintait la nourriture en train de cuire, Janmari le corps penché en avant dans un équilibre surprenant, appui pris sur la pointe des pieds où trépi-gnait quelque séquelle du balancer des temps morts, y était, mains palpitantes, et certes l'envie qui l'envahissait alors ne semblait pas facile à contenir.

L'envie de quoi ?

Je sais bien que je frôle ce sacré mot de désir. Je l'effleure, du bout des mots, à phrases tendues, comme il en est du geste de Janmari qui constate l'autre pour en prendre cette distance que je ressens être celle que je prends envers ce terme dont je dis qu'il faut y croire pour qu'il existe.

Cette attitude qui est souvent la leur d'y regarder dans leur main ouverte, il nous arrive de l'emprunter, main offerte au savoir loquace d'une diseuse de bonne aventure. Et voilà notre destin parlé en mots si monotones, amours, voyages, argent, maladie, mort et rencontres, que notre bras, du poignet à l'épaule, se rétracte pour dépendre ces doigts soudain ressentis nôtres de cet engrenage fatal. D'être bavardé ainsi, notre sort nous échappe. Ce savoir banal concerne tout le monde et on ne sait trop qui et les coups du sort annoncés et quasiment prescrits nous privent soudain de l'intérêt que nous avons failli prendre pour les lendemains d'un particulier qui, d'être démasqué général, en ressent une honte qui, chez certains, persiste à vouloir être comblée.

Horlogerie céleste, horlogerie du désir... Reste que les enfants qui font au moins mine d'y regarder et d'y revenir, à ce creux, ils ne demandent rien à

personne. Ils y regardent, semble-t-il, dans ce qui est dit être une paume, et peut-être qu'ils ne se demandent rien.

Imaginez ce silence... Toutes ces lignes, fourches et brisures, ce cirque cerné de monts aux pentes douces. Et rien ; pas un son ; aucune syllabe sensée ne vient se poser là. Pas d'histoire. Cette main qui, à voir leurs yeux, doit être prise dans le champ de leur regard, rien d'autre qu'un petit pan de nature délicatement articulé, bestiole immobilisée d'être à la vue. Et cet outil-là a prélué à tous les outils qui, à leur tour, déterminent les mouvements que commande leur usage. À ne plus savoir qui est l'organe, de la main ou de l'outil. De même pour la parole. Certes, elle nous sert. À moins que nous ne la servions, assujettis à être asservis par notre trouvaille.

Je n'en reviens pas de ces mains qui leur poussent, à ces enfants fous. Le titre de cette chronique aurait pu être : « Les racines du moindre geste », si je m'étais mis à l'écrire il y a deux ans. Je m'en serais tenu aux mains, à celles de M.-P. qui, à longueur d'heures, font balancer la poignée d'un tiroir du buffet, ou celle que Janmari faisait palpiter vers ce qu'il voulait, parmi les plats qui étaient sur la table. Nous nous étions mis, de concert, à lui apprendre à demander.

Il était alors notre hôte depuis deux ans. Passé déjà était le temps où il étoit la vaste demeure où nous vivions, plantée à mi-pente d'une vague de rocaille qui porte à la crête deux dents de rocher, de ses balancers grognés. Ce geindre modulé qui en émanait de ce petit corps pris dans son rite solitaire n'était pas sans ressembler à ce refrain qui suinte du petit moulin à effacer la parole en train de tourner à un mètre de ce bras qui est le mien, pris dans ce rite qui est d'écrire. Il s'y mettait à tous les seuils, et au bas des escaliers et sur la terrasse comme je m'y mets à trépigner de trois doigts qui tiennent un bâton de mine de plomb enrobé dans du bois qui laisse une trace sur le papier. Et ma main va et vient, d'un bout de la ligne à l'autre. La plupart du temps, Janmari y était, à ce balancer, et l'un et l'autre d'entre nous savait où, jusqu'au moment où on s'apercevait qu'il n'y était plus, en aucun de ces points dont notre espace coutumier était constellé.

C'est qu'alors IL avait entrepris de son propre élan un long trajet, peut-être à longer ce long tuyau noir qui s'en allait plonger dans un bassin. Il était parti de son petit pas régulier, à peine couru ; le tuyau aurait pu avoir des kilomètres et des kilomètres, Janmari l'aurait longé pour en arriver à la gambade de fête à l'eau retrouvée.

À genoux, il s'y mettait, et les attitudes qui lui venaient étaient identiques à celles que des peuplades innombrables ont prises et prennent au moment de la prière.

Il lui en a poussé bien d'autres, de ces gestes et attitudes rituels, à croire qu'il en était l'héritier privilégié. À lire le manifesté, n'importe qui aurait parlé

d'adoration. À vrai dire, ces attitudes ne lui venaient pas d'un emprunt. Ce petit « psychopathe grave », muet comme un arbre, les attitudes que j'ai vu lui venir à être perçues, s'y prêtaient à ce qu'ON y accroche des guirlandes de symboles et les lumières des mots en « tion », petit psychopathe de Noël.

À deux ans de là, nous en étions, dans une autre maison que nous avions louée parce qu'une fontaine coulait à brave jet à quelques pas de l'escalier, à dresser Janmari à manifester comme il faut sa demande, main battante au bout du bras tendu vers ce qu'il voulait prendre pour le manger.

Dans les chemins de la politesse élémentaire, il progressait bien lentement ; rien de comparable à sa manière d'y aller, d'un pas inépuisable, vers une source ou vers un de ces bassins quasiment vides, et il y arrivait que des gouttes d'eau suintent d'entre les pierres, Janmari allait les attendre, les mains quasiment jointes, mais les doigts, dont les bouts se touchaient, écartés. Drôle d'apôtre.

Sa main battait donc vers certains plats ou vers les fruits.

Il lui en était donné. Le sourire, ça ne lui venait pas, masque indifférent, bouche plus que cousue, scellée... Ses yeux n'y regardaient pas droit vers l'objet désiré. Leur visée était ailleurs, ou nulle part. Geste d'aveugle que nous étions en train de mouler dans un manifesté de convention, et satisfaits, par-dessus le marché. Il n'en serait que plus humain, ce gamin que nous avons retenu juste au bord de cette immense poubelle où ils mijotent leur existence, les irrécupérables.

Nous étions arrivés, semble-t-il, à lui apprendre à faire palpiter ses doigts pour demander. La tristesse discrète que j'en éprouvais m'a été enlevée d'un coup, l'autre jour. Sa main, au bout du bras tendu, palpait vers une casserole, sur la table. ON a voulu lui en donner, de ce qu'il y avait dedans. Et la bagarre a commencé : la casserole, il la rejetait, à toute force. Justement, de ça, il n'en voulait pas. Ce geste appris, par lui repris, annonçait le refus, ce geste qui lui était seriné comme étant de demande. Même geste pour le : oui, oui, oui, et pour le : non, non, non. C'est ainsi qu'il en est dans ces coutumes qui sont de l'autre pôle.

Hier, ils étaient neuf, au Palais, pour couler la dalle en ciment qui sera le plafond d'une salle et le plancher d'une autre, dans cette demeure délabrée dont les murs sont robustes.

Quelques enfants par-ci, par-là, la bétonnière, un paysan du voisinage, un maçon de Saint-Jean, son fils, Lin, un qui est venu vivre un peu là et qui est novice de la Compagnie de Jésus, un ex-roulant des PTT, des nôtres depuis quelques mois, et d'autres dont je ne sais pas qui ils étaient. Je n'y étais pas. Il y avait Janmari qui a bien dû adorer la bétonnière. Aubert aussi y était, bien sûr : cette demeure-là, c'est son affaire. Dix tonnes de ciment. Il n'en revenait pas que ça tienne.

Tout le monde de cette maisonnée campe dehors, dans les environs proches.

Pépelle, à démolir le plafond, il s'en était mis plein les yeux, de la poussière.

Déjà qu'il est miraud, acharné à apprendre à lire et à écrire pour y aller à cette école où ils y vont tous, les autres, et pourquoi pas ce moi qui est lui ? Il parle.

Le pôle S qui est de signe, sujet, symbole et tout ce qui s'ensuit...

Ce fil infini du discours, il m'arrive d'y voir des êtres suspendus comme du linge qui sèche.

Que ce fil, ici ou là, casse et voilà que vont se répandre toutes les perles de la culture. Par-dessus l'individu qui vit cette rupture et qui en est égaré, les garés s'entendent à ce sujet-là qui sujet ne l'est plus. Cette complicité qui est leur garant, il faut bien qu'ils l'assurent, même au prix de cet enfant bizarre qui va aller se faire croupir. Mais tous ces gestes concertés qui amènent une bombe à tomber sur quatre enfants qui vont à l'école, le long d'une rivière, ils sont de bon augure, et il est bien certain qu'un discours où passent les idées courantes, ces gestes-là, il les soutient et les anime. Et s'en prendre à qui ? À celui qui la fait, la bombe, à celui qui la jette, à celui qui gère, à celui qui commande, à celui qui obéit, à celui qui parle, à celui qui se tait...

Le fracas aberrant des bombes et le tac-à-tac des mitraillettes, je les ai connus, de mes propres oreilles. La rumeur d'un asile où vivaient plus d'un millier de fous à jamais internés, mes oreilles l'ont entendue. Par-dessus le marché, des enfants, il y en avait là, par centaines. J'y étais, dans cet asile, avant le fracas des années quarante. J'y suis revenu, après. ON m'avait changé mes oreilles et même mon nez. L'odeur de cette rumeur et de ces cris épars n'était plus la même.

Cette entente dont je parle... Il n'y a qu'à mettre quatre hommes dans un camion sur une route de Belgique, de Hollande ou le long de la Loire, sous quelques bombardiers qui font leur office de faire éclater routes et boyaux, et elle surgit, cette entente. Les quatre personnes en sont tellement ahuries de ce qui leur arrive, trimbalées dans ce camion, tellement déconcertées d'être offertes toutes vives à y être dans cette tuerie concertée, que l'individu d'espèce, personne rompue, s'échappe et cherche l'autre, à sa manière.

Et le manifesté reprend le dessus, branché sur le qu'en-dira-t-ON. Et d'où vient le ON sinon de chacun ? À moins que chacun en personne ne soit qu'un écho de ON et que l'individu d'espèce ne résonne, au plus profond de lui-même, que de cette rumeur signifiante dont on nous dit qu'elle est la seule régnaute pour ce qui concerne notre espèce.

De quoi se mettre à l'écart.

À l'autre pôle N, l'inconnu, le pas nommé, le blanc, sur les cartes, et nous autres, en réseau et non en groupe ou en communauté, petite constellation dans ce désert puisque nous y sommes à déserrer. Il y a de quoi lire dans les écrits des éthologues.

Que ce réseau soit en Y, comme les rivières, les branches, les chemins, et le fait d'y être, et non en rond de l'assemblée parolante, ni en carré des armées d'un roi ou d'un autre, ne l'empêche pas de persister.

D'avoir affaire à ce manifesté qui est celui des enfants fous qui nous adviennent, nous a fait prendre cette façon d'être. Il faut bien que ce manifesté ait lieu puisqu'il existe. Disons que c'est l'affaire de la branche la plus longue qui est de patience et d'une certaine sympathie envers cet autre qui ressemble, par bien des manières d'être, à d'autres déjà venus. Tous, ils ont des genoux, des épaules, et des yeux et des gestes aberrants qui en viennent à tant se ressembler, quel que soit l'enfant en personne, qu'on peut en faire l'inventaire comme on fait celui de nos organes. Gestes éperdus et cependant moulés en série. Il m'arrive d'en décrire. Je parle à des parents d'un enfant venu là il y a six mois et ils sont stupéfaits. Le leur, je ne l'ai pas vu, et voilà que j'en parle et c'est tout à fait lui. Leurs mains et ce qu'ils en font, oiseaux faciles à identifier sur cette branche longue de l'Y offerte au manifesté.

Les lieux s'y prêtent. Ils sont de nature. Les murs y sont murets de cet escalier majestueux qui font les terrasses jadis fertiles et maintenant livrées aux herbes rêches et à d'énormes nids de ronces.

Il n'est pas rare qu'un gamin ou une gamine portés à s'y cogner la tête aux quatre murs de la maison, s'y faufilent dans une bergerie désertée, toit vacant depuis longtemps, et s'y mettent à l'abri de ces murs qui, pourtant, sont verticaux comme ceux d'une maison.

Une chose est d'y être, dans une maison, sans raison, et de s'y frapper le front comme le font les grands singes privés de leur nature, je veux dire de cet espace qui est d'ordinaire celui de leur espèce, et une autre d'y être, dehors et tout debout. C'est le vent ou le soleil et cet espace trop vaste. Alors le mur se propose, objet familier de cette nature qui est la nôtre, abri, pan d'ombre, habitude retrouvée d'être dedans, et à l'aise.

Et ces pierres... J'ai dû en écrire des lignes sur ces pierres amoncelées ou éparses. Elles ne veulent rien dire. Mais ce qu'elles peuvent être, soudain émerge de leur apparence, repérées comme dans un désert quelques ossements qui deviennent traces.

Traces de quoi, ces pierres ramassées, cassées, portées dans le temps pour en construire, geste à geste, ces murets qui retiendront la terre? Geste à geste. Ces pierres, traces de main maintenant posées, disposées : l'espace là devient territoire. Y apparaissent, au gré des trajets, des tables et des sièges où s'articule le projet de s'y asseoir, corps plié comme il se doit, aux hanches et aux genoux.

Il y en a qui en restent là, à temps perdu, un peu ballants. On dirait qu'ils viennent d'être pondus, premiers là de cette espèce qui est arrivée à ne pas rompre la chaîne malgré les désastres par elle subis et par elle fomentés. Il en reste un peu là, l'individu assis, à ce qu'il en paraît vacant, ballant même, et ce

nous autres qui est là aussi, quelques-uns d'entre nous qui y vivent là, pour le moment, y va de ses trajets, coutumes et us, nourriture à cuire et objets à façonner. Il arrive que chaque pierre devienne place et place l'ensemble des pierres posées là.

Entre cet enfant fou accroupi à quelques mètres de la pierre où il a été assis et ce nous autres aux prises avec ses allées et venues et ses gestes, l'usage, la distance est énorme. Ce par quoi ce lui là et ce « nous autres » sont reliés n'apparaît pas. Si un prénom est jeté, c'est en pâture à qui ? Qui s'en réconforte de cette miette de calendrier prononcée à la cantonade sinon, à coup sûr, celui qui l'a lancée, ne serait-ce que pour l'entendre ? Le dictionnaire nous dit que parler à la cantonade, c'est parler à un personnage qui serait dans la coulisse. Je le connais, ce personnage de la coulisse. C'est la parole. Et appeler Marie ou Baptiste qui n'ont rien à en foutre, c'est d'abord vérifier que la voix existe, et la parole, et le calendrier avec sa ribambelle de saints qui ont tenté d'y vivre, en rupture avec les prescrits, et les y voilà à marquer chaque jour du mois, été comme hiver, Pierre et Paul qui assurent la cohésion de ce monde dont l'absurdité, il arrive pourtant qu'elle nous laisse pantois, soufflés, suffoqués.

L'autre branche de l'Y, la petite, puisque la grande se propose au manifesté, c'est-à-dire à ce que nous percevons d'un enfant là qui fonce, tête baissée, et n'affronte, à le voir, que le vent, ou de cette autre qui piétine d'étranges révérences, elle est à la recherche de ce qui devrait avoir cours entre nous, cours qui serait perçu par l'un et l'autre de ces enfants-là comme le cours de la rivière, ILS le perçoivent. Et je m'en tiens à dire qu'il s'agit d'autre chose que de la parole à laquelle le manifesté s'en réfère, de toute manière, ne serait-ce qu'à être perçu par nous autres dont le regard est de parole latente.

Le mot qui nous sert de crampons sur cette paroi s'écrit REPÈRE dans cette écriture qui est la nôtre et il en exige, en quémande une autre, d'écriture, tout autant innée que la parole peut l'être, puisqu'ON en est là, à la déifier.

De ce nous autres aux prises avec la vie courante telle qu'elle s'établit dans l'une et l'autre de ces unités où ILS peuvent y venir en séjour, l'un ou l'autre de ces enfants repérés psychotiques, ce qu'ILS en perçoivent n'est certes pas ce que nous croyons. À les voir exister dans cet écart que nous nous efforçons de respecter, nous pouvons penser que cet ensemble à eux proposés est bien chiche de cette denrée dont il se pourrait que leurs propres projets s'y pourvoient. Et le détour sera long et longue la démarche pour y parvenir à ce que l'autre branche y pousse à cet Y d'y être.

Mai 1972

Un article dans *Le Nouvel Observateur* – « Guérilla dans les Cévennes ». C'est de nous autres qu'il s'agit. Des éducatrices et un éducateur venus camper par là pour voir un peu ce qui en est de ce qui se passe par ici, en étaient un peu effarés de ce mot énorme. Il est vrai que j'en use quelquefois. À le voir là imprimé, dans cet hebdomadaire qui, cette semaine, est gros de ce qui a lieu vers Hué et Haïphong, quelle outrance... Et pourtant...

Mon vocabulaire, il faut bien que je l'emprunte. S'il y a une outrance, il n'y a pas outrage. Nous ne risquons pas la mort. J'ai voulu marquer par ce mot-là qui, à mon insu, apparaît en titre, qu'il s'agissait de harceler un certain pouvoir que je dis être celui des mots et, par-delà les mots, de la parole, complice sinon matrice des modes de pensée dont on ne sait pas s'ils en émanent, des institutions, ou s'ils les fondent. Elles disparaissent, périmées, mais leur mirage persiste dans le langage qui nous échoit, si bien qu'à utiliser un mot comme guérilla, je me raccroche à une histoire en cours, et je situe volontaires les enfants qui nous adviennent.

De n'avoir pas, au moment donné, pris la parole, ILS n'ont pas été adoptés par elle. ILS en sont déboussolés. Ce pôle S qui nous spécifie, leur aiguille ballante n'y est pas attirée. Il se pourrait qu'un pôle, ILS nous en désignent, par leur affolement même, un autre... Et là, il n'y a rien. Du blanc sur les cartes. Peut-être qu'il n'y a jamais rien eu. Peut-être qu'il a été déserté, abandonné. De cet abandon-là, ILS en sont perdus.

Nous autres, à les voir pris de ce balancer, nous disons qu'ILS se balancent, alors qu'à vrai dire le « se » que nous leur attribuons alors est bien de convenance. Nous les en aspergeons, d'emblée, ne serait-ce que pour exorciser ce qui les hante, ce pas-nommable affreux qui les pousse à gesticuler. Leurs émotions. ILS nous les montrent, à fleur du manifesté, aberrantes. Cette houle qui les possède, il s'en faudrait de peu qu'elle nous envahisse. Nous la reconnaissons pour l'avoir souvent ressentie. Nous savons nous dominer. Et dominés, certes, nous le sommes, *vobis cum*.

Volontaires, alors qu'ILS en sont à hésiter dans leur marche et qu'on les dirait blessés, ramassés autour d'un point douloureux, d'une crampe qui ne se dénoue pas. Rien qu'à leur marche, on voit bien qu'ILS sont atteints. Les endroits, autour d'eux, ont beau être renouvelés, ILS y collent, toujours aux mêmes endroits. Si on les trace, les trajets marchés par eux, on voit bien qu'ILS n'en sortent guère, de leur trajet de la veille.

Dans le territoire où se tracent les allées et venues empruntées par ce « nous autres » qui peut se dire nous-mêmes, à trois ou quatre têtes, le dessin qui représente le chemin qu'IL suit nous montre qu'il ne s'agit pas d'un chemin.

Parmi les chemins tracés par cet usage-là établi de la tente à la bergerie sans

toit, de la pompe au foyer, du petit pont à cette malle de pirate où sont rangés les biscuits et le sucre, le leur, de chemin, n'en est pas un, branche morte jetée tout au travers. IL va de là à là, dans une démarche réitérée et qui, à vrai dire, ne va nulle part et en revient pour retourner l'instant d'après.

Invraisemblable grimoire de leurs trajets sans queues ni têtes. Peut-être qu'à y regarder de plus près, on y verrait surgir l'esquisse de quelque monstre, organisme vivant dans ces profondeurs abyssales que nous trimbalons, chacun de nous et chacun d'eux, plus ou moins allégrement. L'organisme que je guette est d'une autre nature. De lui tourner le dos, à ce monstre entrevu, ne veut pas dire que je le dédaigne ou renie son existence.

Je m'en prends à cet autre bestiau transcrit sur cette carte et qui peut se dire « nous autres » tel qu'il y apparaît, si nous en traçons les trajets coutumiers, algue. L'objet n'y est pas dessiné, au bout de la démarche: ne reste que la trace des pas telle qu'elle apparaîtrait sur un sol recouvert de cendre écartée par chaque foulée.

Et la branche morte, en travers, elle est trace de ce qu'il en est du chemin dont on ne peut pas dire qu'il nous soit emprunté, fait par un enfant en séjour parmi nous, dans une journée.

Morte apparaît la branche et les fleurs, elles sont de ce balancer sauvage qui leur pousse, à ces enfants dont on peut en déduire qu'idiots, ILS le sont, tandis que le nôtre, d'élan, on le voit bien y aller d'un point à un autre, quitte à en revenir pour y repartir et ainsi de suite, mais voilà, il y a une raison ou pour le moins quelque projet qui nous y pousse à aller de-ci, de-là, quitte à n'en pas revenir si c'est la mort que nous y trouvons, à la pointe d'un trajet. Il se trouve qu'ici, c'est l'eau de la rivière, la branche d'une pompe ou les pierres qui portent la marmite ou les branches qu'il faut venir poser près du feu qui va les consumer. Ainsi cuira ce qu'il y a dans la marmite.

De ce réseau on ne peut plus élémentaire, l'enfant là en est le voisin. Il peut arriver qu'IL s'y mette à jouer le semblable, et qu'une branche alors tenue par ses mains y soit jetée sur le tas des autres. On LE dirait de corvée à je ne sais quel enterrement et IL y va de son geste et quasiment d'une prière pour peu qu'IL en marmonne de ces sons qui sont aux mots ce que le sable est au verre.

Pas de mot à vrai dire dans ce marmonnage, et sans doute pas la moindre idée de nous aider dans cette offrande à nos usages. IL en est loin et il serait vain de nous en émouvoir. Il n'y est pas, de cet Y qui aujourd'hui s'inscrit en algue de trajets à nous autres coutumiers. Mais les fleurs sans raison de ces balancers qui peuvent croître jusqu'au frénétique, il ne faudrait pas croire qu'elles se mettent à pousser n'importe où et n'importe quand, manière d'être manifestée puisque nous la percevons, et ce qui y manque, en ce lieu ressenti vacant par cet autre-là et pourtant nous Y sommes et IL s'y adonne à ce vertige

que nous autres, il nous faut aller le chercher sur une moto, ou dans les fêtes à grands manèges, ou sur les pentes de neige, il ne tient qu'à nous de l'y créer.

Je dis qu'il s'agit de *repères*, émis alors, à ce qu'il en paraît, de cet autre pôle, peut-être si distant que nous n'y arriverons jamais au bout de ce détour, et peut-être si proche qu'il y suffirait d'une inadvertance pour que nous y soyons.

## Les cartes et le 421

### À I. Joseph, le 5 octobre 1974

... J'écrivais hier à un psychanalyste que je comprenais fort bien que Freud ait eu l'idée de se mettre derrière le patient. Il s'épargnait ainsi les jeux de face de celui dont il était l'interlocuté. Grande audace de sa part que ce volte-face, car enfin à quoi bon se laisser vitupérer ou implorer par quelqu'un là qui vous prend pour quoi ?

Mais l'erreur alors, venant sans doute de toute une vie d'étudiant, a été de se mettre à prendre des notes : « Professeur, moi ? Mais non, mais non. » Mais quoi ? « Étudiant : je note ce que vous dites, monsieur dame souffrant »... Alors qu'il n'y avait qu'une chose à faire : jouer au 421, tout bravement. Pas avec le patient. Avec qui alors ? Tout seul, pour-quoi pas ? De quoi se faire la main et devenir un professionnel du 421.

Ceci disant, je crois que je rends compte de ma propre position, et il n'y a pas si loin du 421 aux cartes d'ici ; tout au long de La Grande Cordée (et de la tentative d'Armentières), les parties de 421 allaient bon train, au bistrot du coin, et même ici où nous l'étions, assié-gés par des enfants qui se présentaient comme autant de cas particulièrement graves.

Pour en revenir aux cartes et à la « révolution du printemps 74 », le dé n'est pas loin. Il s'agit de quoi ? Du geste qui permet. La pierre (dite, au Séré, pierre à tirer au clair) permet de (pré)voir. Ce qui va se passer par là-dessus y « pré-passe ».

C'est donc là que se joue que le coutumier soit ou non routinier. Il est assez flagrant que, pour Janmari, s'y décide ce qui est à faire sur-le-champ. Sur le dé, il n'y a rien de tracé, rien d'inscrit. Le dé est jeté sur la pierre. Janmari s'y précipite vers telle ou telle tâche coutumière. Aucune priorité accordée par « lui » à ce qui plairait davantage à ce « lui » là ; la vaisselle passe allégrement avant le déjeuner qui l'attend. Pas l'ombre de « je » dans l'affaire. Mais n'est-ce pas le projet du jeu que d'empiéter sur les « je » qui jouent, de les acculer à un presque rien de gouverner, le triomphe alors n'en étant que plus éclatant de par le fait que le hasard s'en mêle et s'avère être l'allié de celui-là plutôt que de tel autre ?

Dans le jeu d'ici, dé jeté sur la pierre, et sur le dé rien d'inscrit, personne ne gagne contre personne. Le hasard n'est ni grâce ni providence. Il ne se fait pas remarquer au profit de l'un ou de l'autre. Et à vrai dire dans cette affaire, de hasard il n'y en a sans doute pas du tout. Quelque chose (se) décide à l'aiguillage du coutumier, preuve que l'humain n'est pas qu'effet de langage.

Quant au hasard, pas étonnant qu'il disparaisse dès lors que s'effacent les prétentions de la conscience. Plus personne n'est là qui puisse se targuer de l'empêcher, le fruit de ce quasi-larcin.

Et ne croyez pas pour autant que toute joie soit absente de l'événement. Ce serait méprise.